

[Au] Maroc

Partial translation in my 'books' folder

[Su]r les Rives du Bou Regreg

CHELLA – SALÉ – RABAT

BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG

1e Édition

AU MAROC

Sur les Rives du Bou Regreg



RABAT. — *Tour Hassan.*

P. F. RABBE

AU MAROC

Sur les Rives du Bou Regreg

RABAT — SALÉ — CHELLA

AVEC 2 CARTES ET 19 PHOTOGRAPHIES HORS TEXTE

PARIS
BERGER-LEVRAULT
5, RUE DES BEAUX-ARTS (6e)
1922

PREMIÈRE PARTIE

APERÇUS HISTORIQUES

PREMIÈRE PARTIE

Aperçus historiques

CHAPITRE I

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR L'HISTOIRE DU MAROC

La préhistoire et même l'histoire du Maghreb el Aqsa se perdent, à l'origine, dans le dédale des plus fantastiques et mystérieuses légendes; ce sont des récits de faits et d'aventures imaginaires qui peuvent figurer, avec aisance, parmi les contes des *Mille et Une Nuits,* reflet puissamment exact du tempérament et du caractère musulmans.

Encadré du souvenir des merveilles du jardin des Hespérides, des méfaits des éfrits, esprits immergés, malicieux et pervers, des récits de

Salammbô, dont Flaubert a su faire un si remarquable modèle de description exotique intense, artistique et vraie, ce conte, aux fictions simples, donne une impression indéfinissable de rêve et de grandiose féerie inachevés...

Quand, remontant le plus loin possible dans le passé, on aborde l'histoire vécue du Maroc, on passe, sans transition, de l'enchantement au mélodrame, à la tragédie; chacun de ses feuillets est éclaboussé de sang ou de poison; l'âme musulmane n'apparaît plus alors, au travers des événements et des siècles qui l'ont stigmatisée, qu'asservie à ses passions, à ses rancunes, à sa sauvagerie primitive, sans nulle poésie dans les actes et la pensée, sans aucune idée, jamais, de patrie ni presque même de famille, sans autre aspiration que de se créer, à la face de l'astre d'or et sous le couvert, toujours, de la religion, la place individuelle la plus large, la meilleure, la mieux rétribuée, la plus dispensatrice des faveurs humaines, et cela au prix des plus basses intrigues que l'esprit puisse prendre peine à imaginer.

Jusqu'au jour où, par notre bienfaisante intervention, nous sortîmes enfin le Maroc de sa barbarie naturelle, de son anarchie tradi-

tionnelle, de sa torpeur, où nous le sauvâmes de la ruine, de sa décadence qui, depuis deux siècles, semblait chaque jour plus fatalement prochaine, son histoire ne met réellement en relief que quelques figures, peu de faits militaires et politiques importants, quelques noms de villes autour desquelles se meut, péniblement, toute l'activité du pouvoir régnant.

Fez, la ville sainte, intellectuelle et artistique par excellence, Marrakech, la grande cité saharienne, toute frémissante encore du souffle des batailles, évoquent, par les souvenirs historiques qui s'attachent à leur passé, une émouvante et grandiose vision des splendeurs de Bagdad, des épopées du désert. Ce sont les deux capitales de l'empire où, tour à tour, le « Maître de l'Heure » doit recevoir l'investiture du pouvoir religieux et politique et être élevé sur le pavois.

Le Maroc atteignit son apogée à la fin du XVIIe siècle, avec Moulay Ismaïl, contemporain et émule de Louis XIV; il sort à peine, aujourd'hui, de la période du Moyen Age.

La physionomie du Vieux Maghreb présente, en effet, une analogie assez frappante avec celle de la France du XIVe siècle : les zaouias, grandes confréries religieuses, sont nos monastères; le

caïd est le seigneur féodal; la tribu, groupement provincial frondeur, détient, avec eux, le pouvoir réel; les villes ont leurs privilèges, leurs corporations groupées, indépendantes; l'autorité du Sultan est instable, méconnue; elle s'exerce, au milieu des intrigues de palais, par l'intermédiaire du Grand Vizir assisté du maghzen; le peuple est ignorant; la sorcellerie est en honneur; la justice et le régime sont corrompus; partout l'abus de la force, l'exploitation du faible, la misère; au-dessus de tout plane l'étendard du Prophète, l'oriflamme d'Idris, le grand patron du Maghreb. L'idée religieuse, en maîtresse absolue, rigide et irréfléchie, confondant le spirituel avec le temporel, inspire, commente, juge, gouverne et dirige tout, la pensée et les actes, même les plus étranges et les plus monstrueux. Cette idée seule dicte toute l'histoire du Maroc; elle en est la synthèse caractéristique.

C'est au nom, tout au moins apparent de ce principe, au nom de la religion que, du fond de l'Afriqiya, Oqba ben Nafi se lance, dès 681, sur le Maghreb qu'il dévaste, que les musulmans, à peine trente ans plus tard, conquièrent l'Espagne, franchissent les Pyrénées et se font

exterminer à Poitiers; ce sont des mouvements religieux qui élèvent au pouvoir et renversent les dynasties qui se sont succédé tour à tour au Maroc, dans l'Afrique du Nord. C'est au prestigieux appel à la guerre sainte, ou sous son prétexte, que surgissent les prétendants, que se font les révolutions; là encore, la religion couvre les exactions de toutes sortes et sert de ligne de conduite et de raison morale aux mécontents et aux dissidents.

L'idée religieuse, l'enseignement du Prophète, les lois du Coran, interprétatives de toute science, priment, absorbent et endiguent tout. Les classes dirigeantes et le peuple sont à un tel point imprégnés de ses règles exigeantes et primordiales, que l'idée même de patrie et de famille ne tient plus dès lors qu'une incomplète et très faible place dans l'orientation sentimentale de la vie musulmane.

L'histoire du Maroc est, par suite, essentiellement et presque exclusivement empreinte, à chaque tournant, du cachet religieux qui lui est si particulier.

Le pays n'a été constitué, jusqu'à nos jours, que par une infinité de groupements ayant chacun leur autonomie propre résultant

de leur situation géographique, de leurs aspirations du moment et de leurs tendances religieuses. Cette mosaïque de commandements disparates n'a d'ailleurs jamais constitué un État véritable et stable éveillant, pour tous, l'idée de Patrie.

Si certains grands chefs de guerre ou vénérés marabouts réussissent, par la force des armes, par leur personnalité ou leur prestige moral sur les masses, à étendre, un moment, leur autorité souveraine sur toute l'étendue du Maghreb et parfois même du Soudan à Tanger, des rivages de l'Atlantique aux confins de la Tunisie, cet empire, à l'organisation superficielle, n'est qu'éphémère. Il se désagrège rapidement après leur mort et l'histoire redevient monotone, confuse, morcelée, comme le pays lui-même.

Le sentiment patriotique marocain n'a jamais été assez fort, assez puissant, pour imposer au pays, d'une façon effective et définitive, le culte du Drapeau, l'idée fondamentale et naturelle de la nécessité d'une unité nationale basée sur un autre principe que celui de la religion.

Cette raison seule permet de s'expliquer le peu de stabilité du Maître suprême qui cesse d'être l'élu des masses dès qu'il s'écarte de la formule

coranique, dès qu'il cherche à s'affranchir de la Mosquée pour penser à la Patrie, au Progrès.

⁂

Le 30 mars 1912, était signée à Fez, par le sultan Moulay Abd el Hafid et M. Regnault, la convention conclue entre la France et le Maroc pour l'organisation du Protectorat français dans l'Empire chérifien ; le 13 mai, débarquait à Casablanca le général Lyautey, désigné comme Commissaire Résident Général, et, le 13 août, Moulay Youssef était proclamé sultan par les oulémas de Rabat.

De ces trois faits historiques, se complétant l'un l'autre, de la coordination de leurs effets immédiats et décisifs, est issue et date une ère nouvelle, une époque de renaissance, la modernisation de l'Empire chérifien.

Le tout dernier feuillet d'histoire du Vieux Maghreb resplendit, aux premières lignes, des heures de gloire et d'activité du règne de Moulay el Hassan (1873-1894).

Puis, de nouveau, le texte devient flou, les enjolivures se ternissent, l'encre pâlit...

La faiblesse cupide de son fils, Abd el Aziz,

livré à lui-même à la mort du grand vizir Si Ahmed ben Moussa (1900), mécontente l'Empire et en réveille le fanatisme latent; le maghzen, à qui le favoritisme du Chérif a confié le gouvernail, accroît l'anarchie par son inexpérience, ses intrigues et ses exactions : la barque chérifienne s'en va à la dérive sur les flots d'une sourde hostilité, d'une menace à peu près générale de rébellion et de mort...

Mal préparé pour le trône, n'ayant que fort peu d'inclination pour l'autel, n'aimant pas la poudre, Abd el Aziz ne voit pas le danger. Il continue à subir, inconscient, l'influence néfaste de conseillers-trafiquants européens et augmente son impopularité, le malaise général qui pèse déjà sur le pouvoir, par ses projets de réformes fiscales et d'emprunt, par ses agissements hétérodoxes.

A la faveur du désordre qui règne sur l'Empire, en raison de l'impuissance évidente de l'autorité du Sultan et du maghzen à retarder sa faillite imminente, sa liquidation en tant qu'État autonome, les puissances étrangères prennent un intérêt réel et croissant aux affaires intérieures du pays. Le dénouement de la crise marocaine est proche et, dès lors, l'histoire même des dy-

nasties chérifiennes est intimement liée à l'étude de ses relations avec les nations européennes. C'est là la caractéristique de toute la période historique qui va suivre et que clôt seulement, d'une façon bien précise, la signature du traité de Versailles du 16 juin 1919.

La convention de Lalla Marnia du 18 mai 1845 réglait alors notre situation particulière vis-à-vis du Maroc.

Conformément à son esprit, la France se décide, en 1900 et 1901, à occuper les oasis sahariennes du Touat et du Gourara; puis, pour les relier à ses possessions de l'Algérie, elle établit, le long de la vallée de la Zousfana et de la Saoura, une ligne de points d'appui et de caravansérails, fortins destinés à assurer la sécurité des rares points d'eau aménagés, à servir de relais aux nombreux et longs convois partant de Djenan ed Dar. C'est là l'origine de la colonne d'Igli et de la création des postes intermédiaires de Taghit et de Beni Abbès.

Malgré les accords de 1901 et 1902 que nous signons avec le Maroc, en vue de « consolider les liens d'amitié existant entre les deux gouvernements et de développer leurs bons rapports réciproques », les troubles n'en continuent

pas moins dans le Sud-Oranais : l'agression du col de Zenaga (31 mai 1903) contre le gouverneur général de l'Algérie provoque, quelques jours après, le bombardement des ksour de Figuig; l'insécurité de la ligne d'étapes de la Zousfana nous appelle à Colomb (12 novembre 1903), en avant du Djebel Bechar, position qui nous permet en outre l'administration effective de la région des Oulad Djérir et des Doui Ménia. Enfin, « se gardant par le mouvement », la création, en 1904, des postes de Forthassa Gharbia et de Berguent assure, concurremment avec le rayonnement des reconnaissances de police, la sécurité du territoire jusqu'aux abords de la Moulouya.

C'est au général Lyautey que fut confiée, de 1903 à 1906, la difficile mission d'affermir notre domination dans le Sud-Oranais, et c'est à cette date que s'ouvre vraiment la question marocaine. Pendant cette période, notre diplomatie travaillait au règlement européen de cette même laborieuse question.

Déjà, moyennant notre renonciation à toute action sur la Tripolitaine, l'Italie, par un accord de décembre 1900, nous avait laissé les mains libres au Maroc. Des ententes conclues en 1904

avec l'Angleterre, à qui nous abandonnons nos droits sur l'Égypte, et avec l'Espagne, nous y réservent, dès lors, une situation privilégiée éventuelle; mais ces tractations vont ouvrir la porte aux intrigues et à l'intervention de l'Allemagne omise à dessein et qui, cependant, jusqu'à ce jour, s'était à peu près désintéressée, en apparence tout au moins, de la question marocaine et de ses conséquences mondiales.

Le débarquement théâtral de Guillaume II en rade de Tanger, le 31 mars 1907, aboutit à l'acte d'Algésiras (7 avril 1906) qui, plus encore que la convention de Madrid de 1880, tout en reconnaissant la nécessité de réformes, tend surtout à internationaliser le Maroc. La création de la Banque d'État et l'organisation de la police des ports constituent la partie la plus importante de ses innovations; la seconde surtout nous permet d'intervenir plus directement dans les affaires marocaines.

Des attentats contre nos nationaux, l'assassinat du Dr Mauchamp à Marrakech le 19 mars 1907 en particulier, hâtant cette intervention effective, nous portent sous les murs d'Oudjda, où le général Lyautey entre sans résistance le 29 mars 1907, puis de là au cœur même du

massif des Beni Snassen. Le massacre de huit Européens employés aux travaux du port de Casablanca (30 juillet 1907), précipitant l'abrogation de l'acte même d'Algésiras, provoque le débarquement de nos troupes, le 7 août, sur le versant de l'Atlantique, et l'occupation progressive de la Chaouia. Presque en même temps, dans le Sud-Oranais, pour faire face à une levée de fortes harkas opérant diversion, nous sommes dans l'obligation d'occuper et de pacifier le Haut Guir (colonnes Vigy et Alix), situation que nous consolidons progressivement jusqu'en 1910, du nord au sud, dans la région dite des confins algéro-marocains.

Ainsi, parallèlement, sur divers points, va désormais se poursuivre, appuyée par la force, l'œuvre de pénétration marocaine entamée déjà avec tant de succès sur les confins de la province d'Oran.

« De ce jour, dit le colonel Bériau, directeur du service des renseignements, en sa conférence du 26 septembre 1915 à l'exposition de Casablanca, commence au Maroc une lutte sourde et tenace de tous les éléments germaniques, consuls allemands, sujets allemands, protégés allemands, associés allemands, soutenus par le

Gouvernement lui-même, pour faire échec partout à notre politique indigène, enrayer nos progrès, nous susciter des difficultés de toute nature, et cela sans cesser de nous intimider par la crainte d'un recours à la force. » Et cette lutte persista jusqu'au traité de paix.

Menacé dans Fez, Abd el Aziz se réfugie à Rabat, sous la protection de nos croiseurs, tandis qu'à Marrakech, son frère, Moulay Abd el Hafid, se fait proclamer sultan par les tribus du sud (1908).

Faiblement, maladroitement soutenu par la France, compromis ainsi inutilement aux yeux de l'indigène, Abd el Aziz est battu, abdique et se réfugie à Tanger.

Moulay Hafid, proclamé à Fez, est reconnu par le pays et par les puissances étrangères. Sultan de l'indépendance, de la guerre sainte, il est aussi la personnification même de l'hypocrisie, de la fourberie, des fantaisies sanguinaires.

Survient l'affaire des déserteurs de Casablanca, grosse d'imprévu et de conséquences possibles, et qui prouve, d'une façon indubitable, l'ingérence de la légation d'Allemagne dans la campagne menée contre la Légion étrangère; un arbitrage difficultueux amène cependant une

certaine détente entre les deux pays, et même la convention franco-allemande du 8 février 1909 tente une collaboration économique élargissant notre action.

D'autre part, des accords signés entre la France, l'Espagne et le Maroc (4 mars 1910 et 19 novembre 1910) concluent à l'intégrité de l'Empire chérifien, sous réserve d'établissement dans le pays de forces marocaines capables d'assurer la sécurité des personnes et des biens, ainsi que celle des transactions commerciales.

La situation intérieure de l'État marocain, loin de s'améliorer, devient fatalement de plus en plus précaire et agitée. Le Sultan, sans argent et sans troupes, insuffisamment aidé et soutenu, n'est plus le prestigieux porte-étendard de la levée de boucliers des cités de l'Atlas saharien; l'acceptation obligée de l'acte d'Algésiras et de ses conséquences lui a donné, à lui également, le masque du vendu, du traître à la sainte cause; aussi la rébellion, qui va éclater de toutes parts, trouvera-t-elle le maghzen à bout de souffle, à l'entière discrétion des dissidents, des exaltés et des événements.

Les tribus berbères des environs de Fez se révoltent et, le 28 mars 1911, entrent dans la ville.

Sur la demande même du Sultan et devant la né cessité de protéger les colonies européennes, le général Moinier arrive le 21 mai à son secours, rétablit la situation, sème quelques faibles groupes de surveillance, occupe Meknès le 8 juin et revient à Rabat le 9 juillet, ne laissant à peu près derrière lui que le souvenir éphémère de notre rapide et utile intervention.

Entre temps, et depuis 1909, l'Espagne étendait sa zone d'influence autour de Melilla et de Ceuta ; le 8 juin 1911, elle débarque des troupes à Larache et occupe El Ksar.

Alors se produit l'intervention allemande directe : sous le prétexte d'illusoires menaces contre ses intérêts et ses nationaux, un navire de guerre croise, le 1er juillet 1911, dans les eaux d'Agadir. Cet incident donne lieu à de laborieuses conversations franco-allemandes, et l'accord du 4 novembre qui en résulte reconnaît le principe de notre protectorat sur le Maroc, moyennant une douloureuse compensation : la cession à l'Allemagne de territoires en Afrique équatoriale.

Le 30 mars 1912, l'ombre du pouvoir impérial marocain signe, non sans de multiples atermoiements, la convention de Fez établissant définiti-

vement le protectorat français sur le Maroc (1), convention que complète celle du 27 novembre 1912 fixant, d'accord avec l'Espagne, les limites respectives des deux zones d'influence.

(1) Le Gouvernement de la République française et le Gouvernement de Sa Majesté chérifienne, soucieux d'établir au Maroc un régime régulier, fondé sur l'ordre intérieur et la sécurité générale, qui permette l'introduction des réformes et assure le développement économique du pays, sont convenus des dispositions suivantes :

« Article premier. — Le Gouvernement de la République française et S. M. le Sultan sont d'accord pour instituer au Maroc un nouveau régime comportant les réformes administratives, judiciaires, scolaires, économiques, financières et militaires que le Gouvernement français jugera utile d'introduire sur le territoire marocain.

« Ce régime sauvegardera la situation religieuse, le respect et le prestige traditionnel du Sultan, l'exercice de la religion musulmane et des institutions religieuses, notamment de celles des Habous. Il comportera l'organisation d'un Maghzen chérifien réformé.

« Le Gouvernement de la République se concertera avec le Gouvernement espagnol au sujet des intérêts que ce gouvernement tient de sa position géographique et de ses possessions territoriales sur la côte marocaine.

« De même, la ville de Tanger gardera le caractère spécial qui lui a été reconnu et qui déterminera son organisation municipale.

« Art. 2. — S. M. le Sultan admet dès maintenant que le Gouvernement français procède, après avoir prévenu le Maghzen, aux occupations militaires du territoire marocain qu'il jugerait nécessaires au maintien de l'ordre et de la sécurité des transactions commerciales et à ce qu'il exerce toute action de police sur terre et dans les eaux marocaines.

« Art. 3. — Le Gouvernement de la République prend l'enga-

A cette date, nous occupions la Chaouia, de Mazagan à Rabat, et un certain nombre de postes, à effectifs réduits, échelonnés de ce point jusqu'à Fez (Dar Debibah).

gement de prêter un constant appui à S. M. chérifienne contre tout danger qui menacerait sa personne ou son trône ou qui compromettrait la tranquillité de ses États. Le même appui sera prêté à l'héritier du trône et à ses successeurs.

« Art. 4. — Les mesures que nécessitera le nouveau régime de Protectorat seront édictées, sur la proposition du Gouvernement français, par S. M. chérifienne ou par les autorités auxquelles elle en aura délégué le pouvoir. Il en sera de même des règlements nouveaux et des modifications aux règlements existants.

« Art. 5. — Le Gouvernement français sera représenté auprès de S. M. chérifienne par un Commissaire Résident Général, dépositaire de tous les pouvoirs de la République au Maroc, qui veillera à l'exécution du présent accord.

« Le Commissaire Résident Général sera le seul intermédiaire du Sultan auprès des représentants étrangers et dans les rapports que ces représentants entretiennent avec le Gouvernement marocain. Il sera, notamment, chargé de toutes les questions intéressant les étrangers dans l'Empire chérifien.

« Il aura le pouvoir d'approuver et de promulguer, au nom du Gouvernement français, tous les décrets rendus par S. M. chérifienne.

« Art. 6. — Les agents diplomatiques et consulaires de la France seront chargés de la représentation et de la protection des sujets et des intérêts marocains à l'étranger.

« S. M. le Sultan s'engage à ne conclure aucun acte ayant un caractère international sans l'assentiment préalable du Gouvernement de la République française.

« Art. 7. — Le Gouvernement de la République française et le Gouvernement de S. M. chérifienne se réservent de fixer d'un commun accord les bases d'une réorganisation financière qui, en

Quand, tout à coup, le 17 avril 1912, sous le prétexte de religieuse réprobation de l'acte diplomatique qui allait rendre au Maroc sa vitalité et sa place dans le monde, sous l'action du mécontentement, les tabors chérifiens tuent leurs officiers ; la population de Fez s'associe aux massacres qui coûtent la vie à soixante-huit Européens et dont la répression met hors de combat plus de trois cents hommes.

Le général Lyautey est à Fez le 24 mai ; il « campe dans une ville assiégée », elle-même frémissante et hostile. Le pays n'a plus en réalité de sultan, ni de maghzen, et le peu qui subsiste de leur pouvoir défaillant conserve

respectant les droits conférés aux porteurs des titres des emprunts publics marocains, permette de garantir les engagements du Trésor chérifien et de percevoir régulièrement les revenus de l'Empire.

« Art. 8. — S. M. chérifienne s'interdit de contracter à l'avenir, directement ou indirectement, aucun emprunt public ou privé et d'accorder, sous une forme quelconque, aucune concession sans l'autorisation du Gouvernement français.

« Art. 9. — La présente convention sera soumise à la ratification du Gouvernement de la République française et l'instrument de ladite ratification sera remis à S. M. le Sultan dans le plus bref délai possible.

« En foi de quoi, les soussignés ont dressé le présent acte et l'ont revêtu de leurs cachets.

« Signé : Regnault.
Moulay Abd el Hafid. »

encore une action néfaste, aidant plutôt à l'aggravation d'une situation d'heure en heure plus critique.

Les 24 et 28 mai, les Berbères attaquent furieusement la ville ; ils sont, chaque fois, vaillamment repoussés ; le 1er juin, le général Gouraud déblaie les abords de Fez par la victoire de Hadjra Kohila. Deux colonnes opérant l'une chez les Hayaïna, l'autre chez les Beni M'Tir, dispersent, par la suite, les groupements encore hostiles.

Au cours de ces journées pleines de périls et d'angoissante attente, nos troupes avaient dû fournir un effort physique et moral intense et soutenu. De brillants résultats restaient acquis à la cause de l'ordre et l'occupant pouvait être fier, à juste titre, de cette nouvelle page de gloire inscrite au Livre d'or du corps d'occupation.

Le Sultan, dont l'attitude volontairement inerte, cherchant à détourner de sa tête la haine populaire, avait été le facteur déterminant de la révolte, refuse sa collaboration, conspire même. Il quitte, il fuit sa capitale le 6 juillet et se terre en son palais de Rabat.

Tachée de traces d'incendie, tout éclaboussée

de sang, du sang des héros, des martyrs de la civilisation et du progrès, la fin du feuillet d'histoire du Vieux Maghreb porte, en ultimes caractères, à la date du 12 août 1912, au bas de l'acte d'abdication, la signature tremblée de Moulay Hafid.



C'est de Rabat, capitale politique de l'Empire chérifien, centre propulsif de la pensée gouvernementale, délicieuse oasis de verdure, de calme, de recueillement et de charme intellectuel, que le sultan Moulay Youssef, proclamé le 13 août 1913, allait présider, sous l'égide de la France, aux destinées nouvelles de son pays, de son peuple.

Fils de Moulay el Hassan, de la dynastie des chérifs hassaniens ou filalis au pouvoir depuis 1660, Moulay Youssef prenait possession du trône à une heure difficile, il est vrai, mais avec la ferme et loyale assurance que la nation protectrice allait désormais entrer dans la voie d'un appui effectif et rénovateur. La présence, auprès de lui, du général Lyautey, dont l'éloge mondial se lit dans toutes les feuilles, dans tous les cœurs, était le plus sûr garant de la réalisation, à bref

délai, de l'œuvre mutuelle de pacification et de réorganisation prévue par la convention du 30 mars 1912.

Sous la poussée de prétendants, sous l'action de la propagande et des intrigues allemandes, de son or, de ses cartouches, de ses instructeurs même, le Vieux Maroc de la dissidence, étranglé, tente plus d'un effort désespéré, et ses dernières convulsions nécessiteront encore, même et surtout au cours de la guerre, une activité d'organisation, une prescience des événements, une action militaire intenses.

Le 18 août 1912, Ahmed el Hiba, fils du marabout saharien Ma el Aïnin, parcourant le sud féodal, entre à Marrakech et s'y fait proclamer; neuf Français, dont le consul, sont emprisonnés. Marchant à lui, le colonel Mangin met les troupes d'El Hiba en déroute, le 6 septembre, à Sidi bou Othmann, et, le 7, une colonne légère, sous les ordres du colonel Simon, pénètre dans la capitale chérifienne et délivre nos compatriotes.

El Hiba est en fuite; l'occupation définitive de Marrakech est décidée; les grands caïds sont gagnés à la cause du Sultan, et le général Lyautey règle, sur place, la forme à donner à notre poli-

tique et à notre action futures dans les régions berbériques du mystérieux Atlas, du Sous et des confins désertiques de l'extrême Sud-Marocain.

Au Tadla, des rassemblements hostiles se sont formés ; le colonel Gueydon de Dives les disperse, crée le poste de l'oued Zem et donne la main au général Blondlat qui, à la limite du pays Zaer, organise la défense de la région.

Puis, progressivement, méthodiquement, la pacification s'étend. Quand survient, le 2 août 1914, l'ordre de mobilisation, la situation de l'Empire est la suivante :

La région de Fez, dont le général Gouraud a conservé la direction politique et militaire, enserre, au nord-est, le cercle des Hayaïna (Souk el Arba de Tissa). Au sud, notre ligne avancée, englobant le cercle des Beni M'Tir, est jalonnée par la ligne des postes : Sefrou Anoceur, Ifrane, Azrou, Ito, El Hajeb, Agouraï.

Au Tadla, les Zaër, les Zemmour, les Zaïan, avec Ali Amhaouch, Moha ou Saïd et Moha ou Hammou, occupaient une région difficile et avancée entre Fez et Marrakech. Après la campagne de 1912-1913 du colonel Blondlat et de 1913 du colonel Mangin (combat de Ksiba), le général Henrys occupe Khénifra,

le 12 juin 1914. La carte de la dissidence change alors de teinte suivant le pointillé en zigzag : El Borouj, Oued Zem, Khénifra.

Dans le sud, le Haouz est pacifié ; le commandant Massoutier assiégé dans Dar el Kadi est délivré (décembre 1912) par la colonne Brulard, et la trahison du caïd Anflous est punie par la destruction de sa casbah ; les Grands Caïds du sud complètent la déroute d'El Hiba et Agadir est occupé en juin 1913.

Dans le Maroc oriental, le général Alix, franchissant enfin la Moulouya, s'établit, en mai 1913, à la casbah de Msoun, à l'origine du couloir de la vallée de l'Innaouen.

La jonction des troupes de Fez et d'Oudjda, du Maroc et de l'Algérie, s'opère le 16 mai 1914 et, le 17, le général Lyautey entre à Taza, à la tête des colonnes Gouraud et Baumgarten.

***

Le 2 août 1914, la guerre est déclarée.

D'un seul coup, le tiers de l'effectif du corps d'occupation, vingt bataillons, est mis en route sur la métropole.

Les sujets allemands et autrichiens, au nombre

de trois cents, sont embarqués le 13 août, pour Oran.

Le plan allemand, tout prêt, va coordonner aussitôt les multiples efforts de la dissidence sur tous les points, sur tous les fronts marocains, au centre même de l'Atlas, de Tanger au désert, et sa propagande non déguisée s'exercera à l'aide de moyens financiers croissants, dans le plus grand esprit de continuité et d'opiniâtreté.

L'Allemagne actionnera directement au nord, par Melilla et Tétouan, Abd el Malek, petit-fils d'Abd el Kader, ancien fonctionnaire français à Tanger, traître en fuite, secondé par ses lieutenants, agents allemands, et reliera ses opérations actives à celles plus voilées, plus sourdes, de Raissouli, chérif et brigand, champion de la cause turco-allemande et qui, à ce titre, multipliera ses exhortations aux tribus insoumises de notre zone, en bordure de notre front; au sud, El Hiba, ravitaillé en contrebande de guerre par l'Atlantique, se posera nettement de nouveau en prétendant; au centre, leur servant de trait d'union, les dissidents de l'Atlas où la propagande et l'argent allemands parviendront jusque chez les Zaïan et les Beni Ouaraïn des régions les plus inaccessibles, avec l'espoir, toujours, de

déterminer, à un moment précis, un effort général et simultané. Là, les grands chefs de la montagne : Moha ou Hammou ez Zaïani, guerrier, diplomate, patriote ardent, et Ou el Aïdi, son neveu, en pays Zaïan — Moha ou Saïd, au Tadla — Ali Amhaouch, rival de la dynastie filalienne, et ses fils, sur la haute Moulouya — Sidi Raho et le Chenguiti, au sud de Fez — Moulay Chacen et Moha Nifrouten, au Tafilalet, auront partie liée entre eux et porteront la guerre du nord au sud, de la région de Bou Denib, du Sous et de l'Atlas aux frontières de la zone espagnole.

Le général Lyautey a la conviction profonde que s'il se produit un craquement au Maroc, à-coup d'ailleurs fortement travaillé et escompté par l'Allemagne, l'Algérie et la Tunisie en ressentiront immédiatement une répercussion intense, que l'abandon ou le recul d'un seul point de la ligne avancée de nos postes, de la couverture, déterminera simultanément un mouvement insurrectionnel violent dont on ne saurait mesurer les conséquences et qu'enfin il y a un intérêt prépondérant à garder intact un gage qui pourra être d'une si grande importance à l'issue de la guerre ; le problème à résoudre est donc de

maintenir à tout prix la situation. Cette conception si hardie, mais aussi d'une si exacte prescience des événements, sauva le Maroc.

C'est encore et toujours par le mouvement, par l'évolution constante des reconnaissances, par l'action vigoureuse et à longue portée des groupes mobiles, suivant la formule qu'il avait mise si brillamment en pratique dans l'organisation et la pacification du Sud-Oranais, que le général Lyautey gardera ses positions, affirmera sa volonté, tiendra tête à la coalition, malgré la faiblesse extrême de ses effectifs de combat desquels il avait déjà distrait, au bénéfice des fronts d'Europe, à la date du 6 novembre 1914 : 40 bataillons, 12 escadrons, 6 batteries de 75, 4 compagnies du génie, une section d'avions, une section de projecteurs, de ses meilleures unités, prélèvements qui atteindront bientôt les deux tiers des troupes du corps d'occupation. A cela il y a lieu d'ajouter et non pas seulement pour mémoire : 150.000 quintaux de blé, 225.000 quintaux d'orge, 174.000 peaux de moutons, 5.000 peaux de chèvres et 9.000 quintaux de laine.

Jusqu'à la fin de la guerre, de 1914 à 1918, le problème comportera donc trois données prin-

cipales : contenir El Hiba, au sud, assurer solidement notre établissement sur l'axe central de Meknès, dégager de plus en plus le couloir de Taza, « la route du Sultan », c'est-à-dire la communication avec l'Algérie. C'est autour de ce programme que graviteront toutes les opérations, opérations purement défensives, mais qui seront menées avec la vigueur et la résolution que comporte une défensive active et qui aboutiront, par le fait des ripostes et de la nécessité de dégager nos lignes et nos fronts parfois des plus menacés, à une salutaire progression d'ensemble.

Tout d'abord, sous l'influence des événements d'Europe, des fausses nouvelles, sous la forte pression des menées allemandes, les contingents des abords des fronts Taza—Fez, Tadla—Zaïan et du Sous provoquent une poussée à peu près générale.

Khénifra, plusieurs fois attaqué, refoule héroïquement l'assaillant par le canon et par la sortie.

L'inlassable activité, l'énergie et la ténacité des troupes du front Zaïan, surtout, sauvegardent tout le pays en arrière, assurant la liberté de mouvement des unités qui, sans arrêt, continuent à s'écouler vers la France.

Pour pallier, dans une certaine mesure, à l'insuffisance notoire des effectifs, un certain nombre de bataillons territoriaux arrivent, commencement septembre, de la métropole et rejoignent, en partie, Fez, Meknès, Marrakech et la frontière du Gharb. Ces renforts, l'arrivée presque simultanée, en octobre, des prisonniers allemands, la condamnation à mort, en janvier 1915, de Carl Ficke, incarnation de l'opposition allemande, produisent, partout, une impression salutaire.

Nos vigoureuses ripostes sur tous les points avaient progressivement stabilisé la situation, quand, le 13 novembre 1914, le colonel Laverdure, commandant le territoire de Khénifra, ayant appris la présence, à proximité du poste, des campements du Zaïani, croit l'occasion favorable pour les surprendre et s'y porte. Après les avoir surpris et les avoir complètement razziés et brûlés, il est assailli, au retour, par de très nombreux contingents qui parviennent à l'entourer et lui livrent toute la journée une lutte violente. Une sortie du poste de Khénifra réussit à protéger le retour du convoi de blessés et de son escorte, mais le détachement fait des pertes cruelles : 33 officiers, 600 hommes.

Le général Henrys et le colonel Garnier-Duplessis survenant sans délai avec toutes les forces disponibles, rétablissent l'équilibre, maintiennent le front intact et conjurent une répercussion redoutable.

Surexcitées, les tribus du front berbère menacent de plus en plus les abords sud de la région de Meknès. Pour assurer la protection des tribus soumises des Moyens Plateaux, le général Henrys, chargé du commandement de toute la région nord du Maroc, reporte notre couverture sur la vallée du Guigou, en créant les postes de Timhadit (septembre 1915) et d'Almis (octobre 1915).

Sur ces entrefaites, surgissait sur notre front nord, Abd el Malek et se produisait, sur tous les confins de la zone espagnole, un effort combiné des plus sérieux de tous les agitateurs, effort qui menaçait les abords mêmes de Fez.

Ramassant toutes les troupes disponibles de Taza, Fez et Meknès, le général Henrys mène, en juin et juillet 1915, une vigoureuse et belle campagne qui dégage tout notre front nord et disloque les groupements hostiles, sauf celui d'Abd el Malek, resté cramponné au nord-est de Taza.

En automne 1915, les Beni Ouaraïn et les Riata, en liaison avec Abd el Malek et très travaillés par l'action allemande, regagnent du terrain sur tous les points, interceptent de nouveau les communications entre Msoun, Taza et Fez et menacent les tribus limitrophes de Fez, au sud-est.

Le général Henrys dégage de nouveau la situation par une action vigoureuse contre les Beni Ouaraïn d'abord, en créant le poste de Matmata (octobre 1915), couvre Taza, au sud-est, par le poste de Djebla, puis, se retournant contre Abd el Malek, lui inflige, le 27 janvier 1916, un échec décisif qui le met hors de cause pour quelque temps.

Au sud, pendant l'année 1915, Marrakech, où n'étaient restés que des effectifs dérisoires, mais où nous trouvions l'appui d'une politique indigène intensive et habilement orientée, subit, à l'est, le contre-coup de l'agitation berbère qui, gagnant Demnat, menaçait les plaines soumises. C'est pour assurer leur protection que le colonel de Lamothe crée le poste de Tanant (décembre 1915), tenant les débouchés de l'oued El Abid, au sud du Moyen Atlas. D'autre part, El Hiba était resté installé à proximité de l'oued Sous,

d'où, sous l'action directe allemande, il travaillait les tribus de l'Atlas qui forment, au sud, la couverture de Marrakech et menaçait Taroudant. Une action exclusivement indigène, dirigée par le pacha de Taroudant, réussit à dégager toute la vallée du Sous et à rejeter El Hiba au sud-est de Tiznit.

Et tandis que sur tous les fronts l'héroïsme et l'abnégation des troupes maintenaient ainsi momentanément l'intégrité de nos lignes, le Maroc poursuivait, à l'intérieur, son évolution, sa marche vers le progrès, vers la vie. Le 5 septembre 1915, le Résident Général inaugure l'exposition commerciale, agricole et industrielle de Casablanca, manifestation de travail qui verra son prolongement, d'un caractère exclusivement pratique, dans les foires et marchés de Fez (octobre 1916) et de Rabat (septembre 1917). Ces exhibitions de grande envergure eurent des résultats économiques et politiques considérables : elles offrirent au commerce français le meilleur moyen de se substituer au négoce austro-allemand et furent aux yeux des indigènes et des étrangers une manifestation tangible de la vitalité du Maroc pendant la guerre, une preuve évidente de sa confiance, de sa sécurité, de sa

force, de sa marche pacifique et progressive vers ses nouvelles et heureuses destinées.

L'année 1916 est plus particulièrement employée à l'assainissement du Tafilalet, où le colonel Doury, par ses victoires de Meski (5 juillet) et d'El Maadid (15 novembre) débride la situation sur le Haut Guir et chasse toutes menaces pour la région de Bou Denib et pour le Sud-Oranais.

Nos troupes sont partout entretenues dans une activité de tous les instants ; elles doivent, plus que jamais, saisir toute occasion d'opérer des coups heureux, d'élargir nos communications et de gêner les relations entre les divers groupements ennemis, sans rien risquer sur les fronts difficiles.

Par les opérations que multiplient les groupes mobiles, par les modifications apportées sans cesse au dispositif de couverture suivant l'installation des postes défensifs et de repli de Bou Knadel, El Menzel, Aïn Leuh, Mrirt, Rhorm el Allem, Beni Mellal, Azilal, Rich et Ksar es Souk, le commandement coordonne l'action de Fez—Taza avec celle de Meknès et du Tadla contre le massif central par le nord et celle de Bou Denib par le sud.

Cette politique reçoit, par la suite, son entière consécration dans le résultat le plus important acquis depuis l'occupation de Taza : la jonction, le 7 juin 1917, des groupes mobiles de Meknès et de Bou Denib, sur la Haute Moulouya, à 30 kilomètres en amont de Kasbah el Maghzen.

Ainsi s'opère la première liaison à travers la zone centrale encore insoumise, entre le Maroc occidental et le Maroc oriental, les troupes venant du nord franchissant le Moyen Atlas et les troupes venant du sud franchissant le Haut Atlas pour se rencontrer dans la vallée de la Moulouya, jusqu'ici impénétrée. Une première transversale est ouverte à travers le bloc insoumis; nous allons progressivement l'élargir pour isoler les deux principaux foyers de résistance : les Beni Ouaraïn à l'est, les Zaïans à l'ouest ; elle nous donnera une base pour préparer leur encerclement et permettre leur réduction ultérieure par des opérations concentriques. Cette progression met dans notre main de nouveaux et riches massifs forestiers et prépare l'accès à la vie économique de la vallée de la Moulouya.

La création du poste de Midelt, en liaison avec Itzer et Rich, suivie de l'occupation de Kasbah el Maghzen, en juin 1918, assure la

jonction définitive constituant l'ossature de l'axe central du Maroc, à travers la dissidence.

Le bloc Riata était resté irréductible, tenant la rive sud de l'Innaouen et l'éperon du Touahar sur la rive nord, sans que, par la force ou par la politique, nous ayons pu y réaliser aucune fissure. Il tenait Taza étroitement bloqué par le sud et commandait la vallée où, de ce fait, il était impossible de bouger. Le général Aubert occupe cet éperon et, par ses opérations de 1917, ouvre, avec l'Algérie, la communication restée si précaire depuis 1914, communication qu'assure l'installation des postes de Touahar, Bab Moroudj, Djebel Halib, Arba de Tahla et Matmata.

Dans le sud, la politique du général de Lamothe que continuera si brillamment le colonel de La Bruyère, porte ses fruits ; il triomphe d'El Hiba à Ouijjane, le 24 mars 1917.

Au cours de l'année 1918, le général Aubert dans la région de Taza, le général Poeymirau sur la Moulouya, le colonel Doury au Tafilalet, consolident, en les élargissant, le couloir de Taza, l'axe de pénétration à travers l'Atlas.

Quand est signé, le 11 novembre 1918, l'armistice, la convention instituant le Protectorat

a fait ses preuves et prouvé, par sa vitalité, aux yeux des puissances mondiales attentives sa force et l'à-propos de son intervention ; les fronts ont tenu au delà de toute espérance et le Maroc est intact et en progrès. L'Allemagne est ainsi vaincue, aussi bien en Europe qu'en Afrique.



La nouvelle de la capitulation des puissances centrales et des conditions de l'armistice ne peut avoir tout de suite une répercussion très sensible dans les régions où depuis longtemps se sont implantées la dissidence à outrance et l'influence allemande. D'ailleurs, les agents ennemis paient encore et répandent l'assurance que leur pays reprendra sous peu son action offensive. En zone soumise se répand une satisfaction sincère des conséquences bienfaisantes de paix pour les intérêts matériels et le développement du pays.

La lutte va donc continuer sur tous les fronts avec plus ou moins d'intensité, suivant la désagrégation lente de l'action allemande et de ses agents restés en zone espagnole, la marche et la pénétration de la vérité, l'affirmation de notre

force, la preuve évidente de la reconstitution de nos troupes actives et la puissance de nos moyens d'exécution.

Confirmant en cela tous les précédents historiques, c'est surtout dans le sud, du Sous jusqu'au Ziz, de l'Atlantique au Tafilalet, que se forment les mouvements d'ensemble, religieux et xénophobes les plus dangereux, qui, se répercutant au nord, compromettent la pacification et la sécurité. C'est donc au Tafilalet que doit se porter tout d'abord le plus gros effort.

De nombreux groupements Ait Atta, de gens venus du Grand Atlas, de l'oued Dra, du pays Zaïan, de la Moyenne Moulouya, sous les ordres du chérif Moha Nifrouten, atteignent notre ligne du Haut Ziz, occupent les ksour du Tizimi et du Reteb avec l'intention manifeste d'attaquer Ksar es Souk, Bou Denib et Erfoud. C'est un mouvement comparable à celui qui se produisit en 1908, où se lit l'aboutissement des menées d'El Hiba et des excitations allemandes qu'il n'a cessé de subir.

Après une attaque sur Erfoud qui échoue (12 décembre), les contingents du Chérif, augmentés de ceux de la confédération des Ait Izdeg, reprennent l'offensive et investissent Ksar

es Souk et Erfoud, lesquels résistent victorieusement à trois assauts (24, 29 décembre 1918, 11 janvier 1919).

Le groupe de manœuvre, concentré à Bou Denib sous le commandement du général Poeymirau, se met en route le 12 janvier; il est, le 14, au point d'eau de Bou Bernous (40 kilomètres de Bou Denib), le 15, sur le Ziz, après une marche de 45 kilomètres, et enlève d'assaut le ksar de Meski. Le 16, il se dirige sur Ksar es Souk, qu'il dégage, après avoir culbuté, à Si Moulay Abdallah, le gros de la résistance. Les 17 et 18 janvier, il opère un nettoyage périphérique : la harka du Medaghra est entièrement disloquée et ses éléments battus sont en fuite vers le sud.

Il reste celle du Tizimi établie au nord d'Erfoud. Le groupe de manœuvre se lance contre elle, le 19 janvier, par Meski, la repousse, le 20, d'Amelkis et la met en déroute, couche à Rosfa Aoufous où il stationne le 21, puis se porte, le 22, sur El Boroudj, entre les palmeraies du Reteb et du Tizimi.

Un détachement, commandé par le lieutenant-colonel Huré, marche le 24 contre le ksar de Zrigat dont il chasse des éléments de la harka que

le Chérif y avait envoyés pour empêcher les soumissions probables.

Le groupe mobile, après avoir, le 25, débloqué le poste d'Erfoud, part le 31, sous les ordres du lieutenant-colonel Huré, à l'attaque de la harka, dont le gros demeure installé dans les ksour du Tizimi. L'opération, commencée à 10 heures, se termine à 16 heures, par l'enlèvement du camp ennemi et la défaite complète de ses contingents qui ont perdu plus de six cents tués. Les djemmaa du Tizimi, libérées, se présentent, exprimant leur satisfaction d'être délivrées de leurs oppresseurs de l'ouest. Le groupe mobile stationne au Tizimi pendant quelques jours pour y confirmer les résultats acquis, opérer, dans la palmeraie, la destruction des abris souterrains de la harka, — abris boisés en coffrage avec deux mètres de masse couvrante et boyaux de communication dénotant l'inspiration allemande — et se mettre en liaison avec les contingents du pacha de Marrakech qui, établis au Todra, depuis le 22 janvier, avaient eu à repousser, le 24, une forte attaque des Ait Atta et qui, de là, s'étaient portés, en opérations faisant diversion, sur le Ferkla, à 60 kilomètres d'Erfoud.

Un poste intermédiaire est établi sur le Ziz,

entre Erfoud et Ksar es Souk, pour faire de cette ligne un front de résistance solide.

Le restant du groupe mobile rentre à Bou Denib, se reconstitue, puis, remontant le Guir, dégage Rich et les postes de la Haute Moulouya, pendant qu'un détachement nettoie la région de Talsint.

Le groupe mobile de Taza, faisant également diversion, reste provisoirement à Outat el Hadj, base solide et bien organisée, en vue d'opérer ultérieurement, en liaison avec les troupes de la Haute Moulouya, la constitution de la ligne d'étapes de la Moulouya, depuis Guercif jusqu'à Ksabi, objet essentiel de la campagne de 1919.

Amélioré dans la Haute Moulouya, le foyer de la dissidence se maintient longtemps encore entre le Dra et le Tafilalet, chez les Ait Atta qui s'efforcent, sous l'impulsion du chérif du Tafilalet et du marabout d'Ahansal, d'attiser l'agitation dans cette région pour entraver les relations entre l'organisation des Glaoua au Todghra et nos postes du Ziz. El Hiba va mourir, et ses partisans éliront pour chef son frère, Merebbi Rebbo.

Au nord-est de Fez, une brusque conflagration se produit dans la vallée de l'Ouergha. Un

détachement posté près d'Aïn Médiouna, en appui de nos troupes indigènes, est violemment attaqué, le 31 mars, par des forces très importantes. Le détachement perd tous ses officiers et doit se replier sur Aïn Médiouna qui est encerclé par de nombreux contingents venant du nord. Le 4 avril, le poste est débloqué; une répression méthodique est opérée sur les deux rives de l'Ouergha. Le 5 juillet, après plus de trois mois d'un travail sans relâche, les troupes de la région de Fez terminent l'armature du front de l'Ouergha, ayant construit huit nouveaux postes et trois blockhaus et aménagé plus de 100 kilomètres de piste praticables aux automobiles.

L'insoumission va persister, jusqu'à la fin de l'année 1919, sur l'ensemble des fronts, et cette situation exigera une vigilance incessante de notre couverture continuellement alertée; la pénurie des effectifs européens nécessitera un effort sans répit, tant pour assurer la communication du couloir Fez—Oudjda que pour couvrir les travaux du chemin de fer et affermir la sécurité de la région sud de Fez contre les incursions répétées des Beni Ouaraïn. La subdivision de Meknès aura également fort à faire pour

garder ouverte la route de la Moulouya à travers le Moyen Atlas et garder intact le front sud contre les entreprises des Zaïan et des dissidents de la Haute Moulouya. Grâce à l'excellente direction des généraux Aubert, Bertrand et Poeymirau, la situation se maintiendra, et notre politique de pacification générale suivra son cours au milieu des péripéties de la guerre d'alertes, d'embuscades et d'imprévus.

Par dahir du 19 mars 1920, la démonétisation du hassani est ordonnée ; elle se réalise dans de bonnes conditions et les rentrées de monnaie s'effectuent normalement.

L'année 1920 voit le règlement de la question Zaïan et l'occupation d'Ouezzan.

Le bloc Zaïan, à peine ébranlé lors de la prise de Khénifra, en 1914, avait subi, au cours de la guerre, un commencement de désagrégation par suite de la soumission de plusieurs des fils de Moha ou Hammou, le Zaïani. Ou el Aïdi, son neveu, notre irréductible ennemi, avait lui-même opéré sa reddition en décembre 1919.

En avril 1920, le groupe mobile de Meknès commence l'exécution du programme qui doit couronner, par des résultats de la plus grande

importance, notre action politique poursuivie avec patience, méthode et persévérance, en pays Zaïan, depuis 1914.

Alors que le groupe mobile de Taza occupe Bou Rached, celui de Meknès prend position, le 16 avril, à Taka Ichian, après un rude combat avec les Merabtine estimés environ 1.500 guerriers. Le même jour, une diversion est exécutée, avec succès, par les partisans Hassan, le guich de Khénifra et les partisans d'Ou el Aïdi sur le djebel Tarat et El Bordj.

Le 2 mai, le groupe mobile du Tadla, sous le commandement du colonel Theveney, appuyé par celui de Meknès, les partisans et le guich de Bou Azza, s'empare brillamment de la zaouïa des Aït Ishaq, où un poste est établi. Comme conséquence directe de cette opération, environ 700 tentes des Aït bou Haddou et des Aït Ishaq sollicitent immédiatement l'aman et des conversations s'engagent avec quelques fractions des Imzinaten.

Pendant que le groupe mobile de Meknès va procéder, le 14 mai, à la création d'un poste sur le plateau d'Oulrès, ce qui provoque chez les rebelles l'aveu de leur impuissance et l'acceptation de notre autorité, le groupe de Taza

compressant les Beni Ouaraïn occupe, le 19 mai, la position de Koudiat bou Khemis, à travers un terrain extrêmement difficile, face à un ennemi nombreux et acharné.

Le 2 juin, à Khénifra, le général Poeymirau reçoit, au nom du Résident Général, la soumission officielle d'Hassan, d'Ahmaroq et des autres fils de Moha ou Hammou qui se présentent à lui au nom des fractions attachées à leur politique, soit 2.500 tentes. Cette cérémonie impressionnante, à l'occasion de laquelle tous trophées gardés depuis l'affaire d'El Herri du 13 novembre 1914 sont rendus par les tribus comme gage de l'avenir et de leur fidélité, est appelée à avoir un très grand retentissement en pays encore insoumis.

Le grand chef Zaïan, le beau vieillard à la main de fer, peut-être point trop estimé, mais certainement redouté, a fui et avec lui sa formule que la confédération avait faite sienne : « La Loi, c'est moi. » Il a suivi la fatale destinée que son aïeul Sidi Bou Bekeur avait prophétisée :

O loup de ce pays, le chasseur est tombé sur toi,
O toi qui mangeais les moutons du monde.

Le 2 octobre, les troupes du général Poeymirau, après avoir soumis les Setta, les Beni Mesguilda et les Beni Mestara, au cours d'une vigoureuse campagne de quinze jours, entrent à Ouezzan et traversent la ville, au milieu d'une grande affluence de population.

Le chérif Moulay Tayeb, le caïd Allal et les délégations des confréries étaient venus au-devant d'elles, en grand cérémonial, faire acte d'hommage.

La ville d'Ouezzan, dont l'occupation avait été retardée jusqu'à ce jour à cause de sa situation excentrique, s'élève à la limite du Gharb et des Djebala. Sa position géographique, le prestige qui s'attache à la zaouïa Moulay Abd-Allah Ech-Chérif. fondateur de la cité, la richesse de toute la région, en font un centre et un point d'appui militaire, économique, politique et religieux d'un puissant intérêt.

Au nom du Sultan, l'autorité du maghzen est désormais entièrement rétablie sur l'antique Dechra Djebel er Rihan : le village de la montagne des Myrtes.

CHAPITRE II

QUELQUES LIGNES COMPLÉMENTAIRES SUR L'HISTOIRE PARTICULIÈRE DE RABAT, SALÉ, CHELLA

Les Phéniciens, hardis marins, commerçants, marchands d'esclaves et pirates redoutables, franchissant les premiers, sur leurs petits bateaux, les Colonnes d'Hercule, en une mer mystérieuse, peuplée, suivant la croyance populaire, de monstres affreux et terribles, reconnurent le monde alors ignoré de la côte occidentale de l'Afrique.

Vers l'an 470 av. J.-C., Hannon, marin carthaginois, poussa même un voyage de découvertes et de colonisation jusqu'à la corne du Midi, entre le 7° et le 8° de latitude nord. Il établit, au nom de Carthage qui, dès le VIIIe siècle avait imposé sa suzeraineté aux Phéniciens d'Occident, des colonies d'émigration sur les rivages explorés.

Dès lors, des points d'escales, des comptoirs

furent certainement créés avant notre ère, mais à une époque qu'il est fort difficile de déterminer, le long de la côte berbère atlantique, et la tradition, plus que la discussion et la précision historiques, fait généralement admettre, ce qui est d'ailleurs très normal, qu'un établissement de ce genre fut établi alors, soit à l'emplacement actuel de Salé, soit, plus vraisemblablement, à celui de Chella. Ce dernier présentait l'avantage, suivant l'usage antique, d'être plus en retrait dans le fleuve profond, moins en vue de la haute mer et par conséquent moins exposé aux atteintes des pirates.

La ceinture de comptoirs commerciaux entourant le Maghreb subit le sort de toutes les anciennes colonies phéniciennes de l'Afrique du Nord, et Carthage abattue (146 av. J.-C.). Rome l'annexa à son domaine colonial, l'améliora et, des factoreries laissées un peu à l'abandon, refit des cités et des ports qui suivirent sa prospérité, la fortune de ses armes, les conséquences de sa destinée, de son histoire et de celle de l'époque.

La ville de « Sala Colonia », mentionnée par les géographes romains et dont il reste encore des vestiges dans les jardins et les vallonnements

du Chella, bénéficia tout d'abord d'une situation privilégiée, eut son heure de richesse et de gloire commerciale, puis disparut, très probablement détruite lors de l'invasion vandale du ve siècle. Elle marquait le terme de la pénétration romaine sur les côtes de la Tingitane, se reliait à Tanger par la route du littoral (1) dont le terminus était la tour de guet d'Ad Mercurios (23 kilomètres sud-ouest de Salé) et constituait, à l'ouest, le point d'appui de la ligne défensive de la province allant de la mer au djebel Zerhoun.

L'occupation vandale fut précaire, la restauration byzantine passagère et, à l'époque de la conquête arabe du viie siècle, le pays, sauf Ceuta, appartenait aux indigènes, futurs adeptes de l'Islam.

Au début de l'invasion hilalienne du xie siècle, Salé, la ville actuelle, le haut quartier berbère de la Grande Mosquée existait; elle avait été bâtie vers 1006; elle était l'œuvre d'un architecte marocain nommé Achara qui, de retour d'Andalousie et en récompense de ses services de guerre, avait été autorisé à s'établir, lui et ses

(1) Le point de Rabat se trouve à 320 kilomètres de Tanger, 182 kilomètres de Meknès, 247 kilomètres de Fez, 89 kilomètres de Casablanca.

gens, en un point de la côte, à son choix. Salé devint la capitale de l'Empire de l'Émir Tamin des Ifran lequel étendait sa domination de l'estuaire du Bou Regreg à Fez.

En face d'elle, sur la rive gauche, admirablement bien placé au point de vue stratégique, s'établit ensuite un « ribat », immense camp de rassemblement, clos de murs, aménagé en raison de l'état de guerre existant entre la ville de Salé, islamisée, et la puissante tribu berbère des Berghouata, dont les terrains de parcours englobaient le pays des Zaer et celui de la Chaouia d'aujourd'hui. Cette tribu schismatique ne fut définitivement réduite que lors des conquêtes des Almoravides, vers 1060.

Abd el Moumen (1128-1163) renversa l'empire des Almoravides. Premier souverain de la dynastie des Almohades, il choisit les rives de l'estuaire du Bou Regreg comme port de concentration et d'embarquement des nombreux contingents qu'il destinait à la conquête de l'Espagne. Il aménagea à cet effet, d'une façon princière, le camp rustique et primitif et jeta tout autour, dans un rayonnement immense, les assises d'une agglomération nouvelle entourée de ceintures successives de hauts murs, de

lourdes portes défensives : Ribat el Fath, le camp de la victoire.

Son petit-fils, au nom illustre dans la dynastie, Yacoub el Mansour (1184-1198), quoique absorbé par la guerre sainte et la répression intérieure, donna une impulsion nouvelle à l'exécution des travaux entrepris et que son prédécesseur avait quelque peu négligés. Il compléta l'embellissement de la ville naissante par un ensemble harmonieux de monuments remarquables, dont la tour Hassan reste encore, de nos jours, le type le plus parfait de l'architecture musulmane en Occident. La tradition attribue même plus particulièrement à ce souverain la création initiale de la ville de Rabat, qui devint vite une cité florissante, riche et peuplée; sur les rochers qui surplombent et la mer et le fleuve, il fit élever une forteresse, formidable pour l'époque, où s'établit, plus tard, la tribu des Oudaïas.

Mais l'empire fondé par Abd el Moumen dura peu et Rabat subit fatalement le sort de sa prompte décadence. Au XIIIe siècle, lorsque les Mérinides parvinrent au pouvoir, Rabat n'était déjà plus qu'une bourgade en ruines sur bien des points, sans intérêt ni avenir du moment; elle

fut presque totalement délaissée au grand profit de Salé.

Rabat et Salé tombèrent au pouvoir d'Abou Yayia vers 1258. Abou Yousouf Yacoub, son successeur, fit élever des murailles qui couvraient Salé du côté du fleuve et la dota d'un arsenal maritime (1260).

C'est de cette époque que datent l'essor et l'embellissement de cette ville et la création dernière de Chella dont les princes mérinides firent leur nécropole, que l'on admire encore aujourd'hui, en un site enchanteur de verdure, près d'une source réputée, qu'ombragent délicieusement de grands mûriers.

Du XIV[e] siècle au début du XVII[e], période qui vit la prépondérance et la chute des Mérinides, le passage de la dynastie saadienne et presque l'avènement des chérifs filaliens, la ville de Salé eut son époque de gloire, de prospérité commerciale et de richesse. Sûr refuge de pirates redoutés, comme Fedalah, Anfa et El Mamora, tenant haut l'étendard de la guerre sainte maritime, Salé, l'écumeur de l'Atlantique, jeta la terreur jusqu'aux rivages des royaumes chrétiens.

En 1609, les derniers Maures, qui ne vou-

lurent pas abjurer l'islamisme, furent chassés d'Espagne par l'édit de Philippe III : c'étaient des négociants, des soldats, des citadins fortunés. Salé, par crainte, refusa de les recevoir; Rabat leur fournit, parmi les décombres, un abri provisoire. Ils relevèrent bien vite les ruines de la ville et permirent à l'ancien ribat de reprendre vie, de constituer une nouvelle agglomération qui, par principe et par origine, se posa nettement en rivale de sa voisine de la rive droite.

Dès lors, le xvii[e] siècle assista à la résurrection de Rabat, dénommée « Salé le Neuf » qui, sous l'action travailleuse, combattive et intelligente des émigrants andalous, puis des Hornachéros, originaires de l'Estramadure, et des Moriscos, autres réfugiés de l'Espagne, reprit son rôle prépondérant, au milieu de la fièvre du négoce, de l'agitation de querelles intestines et de luttes extérieures constantes, dont le mobile le plus puissant fut la haine de tout ce qui était espagnol.

Rabat et Salé, Salé le Neuf et Salé le Vieux, formèrent, de fait, des républiques indépendantes qui ne furent rattachées au domaine maghzen que sous Moulay Rechid (1664-1672), le fondateur de la dynastie actuellement ré-

gnante. Elles furent assez fortes toutes deux et leur renom de piraterie fut assez puissant pour imposer le respect à la colonisation étrangère; l'occupation portugaise, la plus sérieuse, laissa leur territoire indemne de toute entreprise. C'est par elles, républiques des Pirates, par l'intermédiaire de leurs corsaires que se firent les transactions, que se négocièrent les traités. Et ainsi, par le commerce et la guerre de course, l'estuaire du Bou Regreg devint, pendant les xve, xvie et xviie siècles, le grand port du Nord-Marocain; il exportait des cuirs, des laines, des plumes d'autruches, du cuivre, des fruits et recevait principalement des draps, des velours, des cotons et des toiles.

Les deux villes suivirent l'histoire de leur temps. Elles s'affranchirent à nouveau de la tutelle des faibles successeurs de Moulay Ismaïl (1672-1727) et ne furent ramenées définitivement à l'obéissance que sous le règne de Sidi Mohammed (1757-1785). Celui-ci fonda Mogador à qui il attribua la première place commerciale de l'Empire, au détriment de Rabat—Salé.

La France, par deux fois, en 1629 et en 1680, s'émut, avec juste raison, des agissements des deux villes pirates, dont Salé le Neuf menait

principalement l'ordonnance et qui, malgré les conventions, continuaient à armer des corsaires. Elle envoya contre elles des navires de guerre qui bloquèrent la sortie du fleuve et bombardèrent la vieille cité. Le traité de 1682 qui s'ensuivit, revisant à notre avantage les accords de 1631 et de 1635, assura la liberté du trafic et de la navigation ainsi que la tolérance religieuse et, tout en autorisant le rachat des captifs, le Sultan s'engageait à la neutralité en cas de lutte contre les Barbaresques. Comme conséquence de ces arrangements, deux consuls furent nommés, en 1684, à Salé ; ils y restèrent jusqu'en 1795, époque à laquelle ils furent transférés à Tanger, afin de mieux surveiller les agissements et la politique de l'Angleterre et de l'Espagne.

Le traité du 28 mai 1767, survenu sous le ministère Choiseul à la suite des bombardements des villes de Salé et de Larache, en 1765, innova, outre la reproduction des clauses des accords précédents, la situation particulière, dans l'Empire marocain, des « protégés » ou censaux : les indigènes employés comme interprètes ou courtiers par les consuls ou les négociants français furent soustraits à la juridiction locale et au paiement des charges personnelles.

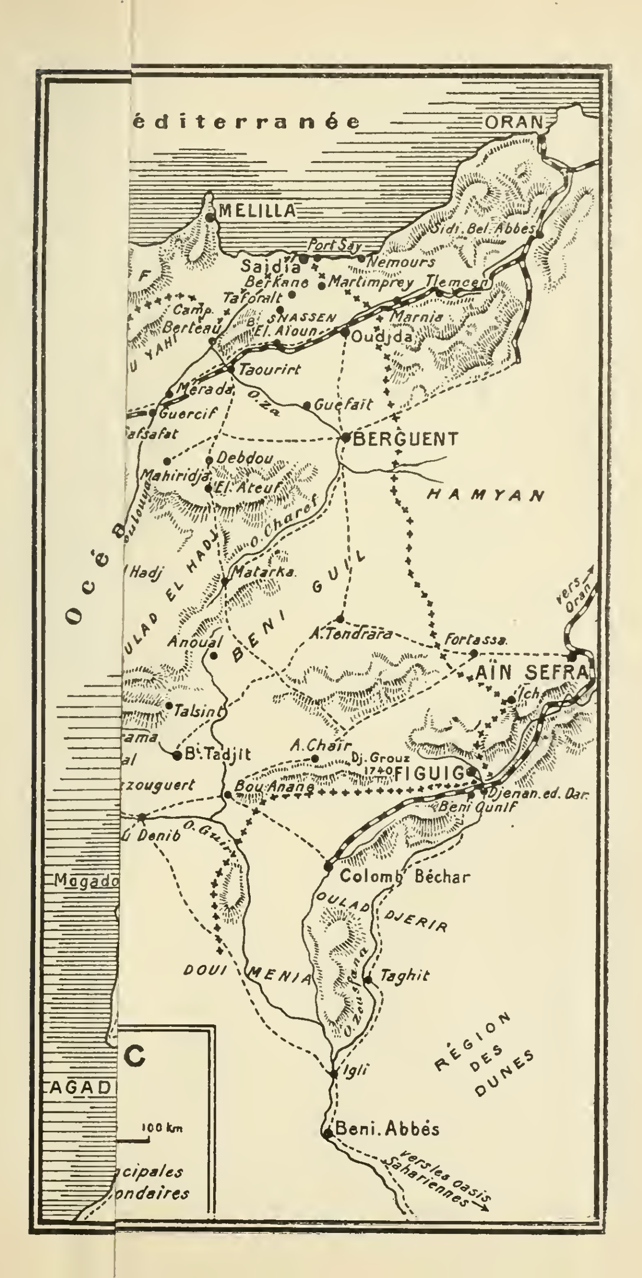
Moulay Sliman (1792-1822) se vit dans l'obligation de supprimer la course et l'esclavage des chrétiens; il ferma, en 1795, Casablanca au commerce; les négociants qui habitaient cette ville vinrent en conséquence s'établir à Rabat, où l'urbanité resta la règle parmi ses citadins lettrés.

A partir de ce moment, par suite de la politique de réalisation et de prudence des sultans, du développement constant des marines européennes, des conséquences de la prise d'Alger en 1830 et de l'avertissement donné par le nouveau bombardement de la ville de Salé en 1851, une nouvelle période va s'ouvrir pour l'histoire des villes de l'estuaire du Bou Regreg. Rabat et Salé ne suivirent pas la même impulsion, et tandis que la première semblait se plier plus facilement aux circonstances, la seconde se fermait complètement aux étrangers jusqu'au jour où le général Moinier, volant au secours de Fez, vint établir, en mai 1911, son camp de ravitaillement sur la plage, aux portes de la citadelle barbaresque et farouche de l'Islam.

Rabat, devenu ville impériale, acquit, d'autre part, une importance stratégique indéniable, la faisant en somme clef de l'Empire. Elle reliait, par un long détour sûr vers le nord et la mer, les

antiques capitales du pays, Fez et Marrakech, que la dissidence, imprégnant tout l'intérieur de son insécurité, coupait de leurs communications directes.

Jusqu'au jour de notre intervention effective, les deux anciennes cités, — sœurs maintenant — vécurent dans l'ambiance calme et décadente de leur destinée changeante, la vie morne et ralentie qui devait fatalement les mener à l'oubli, à la mort peut-être, à l'amoncellement des poussières de tous les vieux Chella.


éditerranée
ORAN
MELILLA
Port Say
Saïdia
Nemours
Sidi. Bel. Abbès
Berkane
Martimprey
Tlemcen
Taforalt
Camp. Berteau
B. SNASSEN
El. Aïoun
Marnia
Oudjda
Taourirt
Merada
O. Za
Guefaït
Guercif
BERGUENT
Debdou
Mahiridja
El. Ateuf
HAMYAN
O. Charef
Matarka
BENI GUIL
ULAD EL HADJ
Anoual
A. Tendrara
Fortassa
vers Oran
AÏN SEFRA
Talsint
B. Tadjit
A. Chaïr
Dj. Grouz
1740
FIGUIG
Bou Anane
Djenan. ed. Dar.
Beni Ounif
O. Guir
Colomb Béchar
Magado
OULAD DJERIR
Taghit
DOUI MENIA
O. Zousfana
RÉGION DES DUNES
Igli
AGADI
100 km
Beni. Abbès
vers les oasis Sahariennes



MAROC
Échelle
0 25 50 75 100 km
Routes principales
Routes secondaires
Mer Méditerranée
Océan Atlantique
Gibraltar
ESPAGNE
Algésiras
Tarifa
Détroit de Gibraltar
Ceuta
C. Spartel
Tanger
Tetouan
Arzila
LARACHE
Alhucemas
MELILLA
ORAN
Sidi Bel Abbès
Port Say
Nemours
Saïdia
Berkane
Martimprey
Tlemcen
Marnia
Oudjda
Taourirt
Guercif
Berguent
HAMYAN
El Ksar
Ouezzan
Arbaoua
Mechra bel Ksiri
Had Kourt
GHARB
A. Defali
Mehdia
Kenitra
Salé
RABAT
Monod
Petitjean
Volubilis
FEZ
MEKNÈS
Tiflet
Khemisset
Sefrou
Taza
Msoun
Tissa
Bou Znika
Fedhala
CASABLANCA
Mediouna
Boulhaut
Marchand
Azemmour
Sidi-Ali
Ber Rechid
MAZAGAN
CHAOUIA
Settat
Boucheron
Ben Ahmed
Oued Zem
Khenifra
K. el Maghzen
Azrou
Ifrane
Timhadit
Debdou
El Ateuf
Mahiridja
Tendrara
Fortesse
AÏN SEFRA
FIGUIG
Beni Ounif
Djenan ed Dar
Colomb Béchar
Taghit
Igli
Beni Abbès
RÉGION DES DUNES
DOUI MENIA
OULAD DJERIR
Bou Anane
Bou Denib
Ksar es Souk
Meski
TAFILALET
Tamgrout
Timideret
SAHARA
MOYEN ATLAS
GRAND ATLAS
PETIT ATLAS
Tadla
Boujad
Oued Zem
Safi
DOUKKALA
ABDA
REHAMNA
K. Tounsi
B. Guérir
El Kelaa
Azilal
Ouaouizert
Demnat
MARRAKECH
HAOUZ
CHIADMA
Mogador
HAHA
SOUS
AGADIR
Taroudant
Tazenakht
Tikirt
Tarzout
Imiter
Dj. Toubkal 4000
Tiznit
Gourrama
Toulal
Talsint
B. Tadjit
A. Chair
Ouizert
OULAD EL HADJ
BENI GUIL
Anoual
Matarka

DEUXIÈME PARTIE

SUR LES RIVES DU BOU REGREG

ESQUISSES DESCRIPTIVES

DEUXIÈME PARTIE

Sur les rives du Bou Regreg

Esquisses descriptives

CHAPITRE I

TOUR D'HORIZON AUX TEMPS PASSÉS

Le Maroc d'hier, « muré dans son passé », l'existence vécue du « pays de l'Atlas », de ce petit monde d'Afrique que la coupole céleste d'Allah enserre de son rigorisme, ne peuvent être entrevus aujourd'hui qu'en un rêve... un rêve troublant dont l'inspiration semble parfois chimérique, toujours enchanteresse...

« En l'île de l'Occident », le long d'un rivage aux allures topographiques brutales, rectilignes et planes, ouvert à l'action corrosive éternelle de l'immensité océanique, dénudé, crevassé,

aride, tout fait d'étendues désertiques, de sable, d'herbes dures et de rocailles, lavé, battu, poli par les embruns, par la vague qui déferlant avec violence se rompt en cascades et par les pluies torrentielles d'automne, balayé puissamment par les vents du large, brûlé, anémié depuis des siècles par l'atmosphère, le soleil et la lumière, sont piquées, çà et là, dans la poussière de la piste côtière, de mystérieuses casbahs fauves, véritables châteaux forts campagnards.

Leurs murs croulants, fragile aggloméré de galets enrobant la chaux, l'argile ou la terre sablonneuse, s'effritent et se meurent lentement au souffle d'un âge nouveau. Ils détachent leur silhouette capricieusement découpée, sur la fuite lointaine de l'horizon, où toute la gamme des couleurs se fond, se dilue, s'harmonise en une tonalité imprécise, vaporeuse et décolorée par l'excès même d'humidité et de lumière.

Fédalah, Mansouriah, Bouznika, Skirat, Temara, Gnaoua, postes de garde et de relais, jalonnent le littoral barbaresque; leur masse délabrée et silencieuse éveille encore, en l'esprit du passant, une sensation de rapt, de pillage et de ténébreuses entreprises.

La piste, long serpentin cahoté de terre, de

roche et de sable que les éléments et le passage des générations ont remuée, tamisée, fatiguée, tassée, conduit à la casbah, à la cité, au mouvement, à la vie.

De temps à autre, elle draîne au palais, à la tente, à la guerre, aux champs, en une vision cinématographique des temps bibliques, tout un monde de gens et de bêtes, tout un attirail bizarre et archaïque.

Dans un nuage de poussière que la brise disperse lentement en une miroitante auréole argentée, la caravane africaine passe, en harka... le film se déroule...

Enveloppés de purs lainages blancs, des cavaliers, grands chefs de tribus, sévères, majestueux dans leurs attitudes et leur mise, portent fièrement, à l'image de la lance, leurs longs fusils damasquinés. Le canon, toujours prêt à s'abaisser, enchante leurs visions de route, de bruits de batailles possibles et de fantasias prochaines. Leurs petits chevaux vifs et vigoureux, tous poils au vent somptueusement harnachés et équipés, scintillent de broderies, de grelots d'argent, d'incrustations d'or, d'émaux et de pierreries.

Sur la crête rapprochée qui limite l'horizon,

des projections se détachent maintenant en lavis sombre. Une hydre, aux proportions fantastiques, ondule sa lourde masse, projetant, sur le soleil qui poudroie, ses têtes multiples et mobiles... C'est un convoi de paisibles marchands. Mais, les voici. Ouvrant la marche, en groupe compact, huit à dix petits ânes, surchargés de colis, d'ustensiles, de bois, trottinent allégrement au hasard de la piste. Une longue cohorte de chameaux, infatigables porteurs des régions désertiques, les suivent de leurs pas comptés, raides pesamment allongés ; toute une forêt d'osseuses et longues pattes en V renversé supporte, oscillant d'un mouvement de tangage régulier, la cargaison nomade scientifiquement bâtée, en sacs et ballots uniformes ; de longs cous pelés, aux articulations serpentines, émergent de ces corpulences impersonnelles, encombrantes et rigides. Le convoi passe, encadré de ses gardiens nonchalamment assis, les jambes ballantes, par-dessus les couffins rebondis, sur de hauts mulets... et l'hydre se reforme et s'estompe au couchant, dans un bruit confus de piétinements et de cris rauques...

Puis vont, viennent, glissent, à de longs intervalles, des ombres bleues descendues de la

montagne lointaine, des femmes chleuhs au visage découvert, des miséreux dont le vêtement rapiécé à l'infini porte en lui la crasse et la poussière de plusieurs générations, des familles juives regagnant le mellah de la cité prochaine et traînant à leur suite toute une fortune de brocante, toute une pauvreté d'accoutrements traditionnels.

La piste côtière, née des empreintes des premiers occupants, suit le mouvement naturel du sol environnant ; la topographie même du terrain la rapproche ou l'éloigne du littoral ; elle franchit les collines, escalade les dunes, traverse les oueds, sans qu'aucune œuvre d'art vienne prévenir les difficultés, sans nul autre souci que celui de raccourcir les distances. Elle s'allonge, s'éternise et fuit, monotone, perdue, confondue parfois avec les solitudes dont elle est issue.

A ses côtés immédiats, des semis, en touffes, de palmier-nain gouachent en taches poussiéreuses mi-grises, mi-verdâtres, des clairières de pierres noircies et de sables safranés piquetées de fenouils, de chardons et d'artichauts sauvages ; des broussaillis de roseaux graciles, tout émaillés de grappes de minuscules escargots blancs, esquissent de curieux aspects de rameaux en fleurs.

Çà et là, à l'orient, dans le lointain, des îlots de cultures reposent agréablement la vue; c'est l'amorce des riches et fertiles terrains de parcours des tribus de l'intérieur, de la Chaouia et du pays Zaer. Quelques travailleurs se détachent en plaqués de grisaille sur le fond noir ou rouge du sol. Ils poursuivent, sans nul souci du temps ni de la vie, la tâche qui doit leur donner leur part d'aisance dans le groupement où tous concourent au bien-être commun. Les quelques appareils agricoles qu'ils emploient sont restés rudimentaires; la charrue, le soc non excepté, n'est encore qu'un assemblage informe de bois grossièrement équarris, et le harnais réunit le plus souvent, au travail des labours, un accouplement disparate d'animaux.

Parsemés et un peu perdus dans la grandeur du paysage, de rares troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres arpentent faméliquement la prairie brûlée, en quête, en la saison sèche qui s'étend d'avril à octobre, de la moindre parcelle verte qui, timidement, signale par hasard sa présence; de grands oiseaux blancs, les pique-bœufs, suivent les bovins et, amicalement, par de petits sauts ailés répétés, les délivrent des insectes parasites qui pullulent en leur voisinage,

sous ces latitudes où la tiédeur de l'atmosphère trop généralisée pendant tout le cours de l'année, ne permet point l'œuvre naturelle de destruction.

Non loin d'eux, à l'abri du talus et du fossé, des épines et des pierres sèches, fortification passagère assez fréquente, campent des nomades. Sous la grande tente noire grouille toute une colonie humaine et animale. Des rideaux impénétrables, des haies infranchissables parfois les environnent. Le cactus, devenu arbre par suite de l'agglomération successive de ses pousses dont les fleurs entr'ouvertes jaunes, oranges et roses surmontant les fruits semblent des ampoules électriques flamboyantes, contorsionne ses branchages soudés de feuilles épineuses et les allie aux javelots, aux défenses de l'aloès qui, de point en point, lance vers le ciel, à l'extrémité d'un long mât où s'est condensée toute sa vie, ses candélabres floraux.

Un silence imposant plane à l'infini sur ces paysages bibliques que troublent, par intermittence, en sourdine, un appel lointain, des aboiements, le chant monotone des oiseaux de prairie, des bruissements d'ailes, le sourd mugissement du flot, qui vient se briser follement contre le roc.

Quand le printemps, en son orgiaque frondaison, rénove la nature tout entière et la pare de sa plus jolie toilette de verdure et de fleurs, la poussière alors disparaît et les terres avoisinant les rivages marocains se recouvrent, comme par enchantement, d'un tapis capricieusement moucheté de mille teintes éclatantes.

En ce cadre étincelant à profusion de joyaux multicolores, la casbah et la piste, que les pluies bienfaisantes ont ocrées à neuf, conservent seules leurs charmes de vétusté et d'indépendance.

Dans l'auréole de vie et de couleur qui lui est si particulière, tout cela, terre et flot des rivages du vieux Maghreb, défilés de souvenirs, de richesses et de haillons antiques, décors de solitude et d'insouciance du moment qui passe, est beau. Mais ces instantanés ne sont réellement en pleine possession de leur souffle vital qu'entrevus sous la transparence azurée du ciel d'Afrique, sous le scintillement de son chaud soleil répandant à profusion sur tout sa lumière diamantée et bienfaisante.

Telle est, dans sa captivante et sauvage beauté, la vision d'antan que donne une chevauchée sur la piste côtière reliant Casablanca, petite cité indigène sans histoire, antique

refuge de pêche, à la ville de Rabat, mirage merveilleux du jardin aux pommes d'or des trois filles d'Atlas.

A peine est-on sorti du lit immensément ensablé de l'oued Ikem, que déjà vers la droite, au revers des coteaux, Temara laisse deviner l'emplacement de sa casbah par l'apparition fuyante du minaret qui la domine, tandis que très loin encore, dans la direction de marche, une haute tour, déchirée sur le faîte, trahit, de sa masse imposante et sombre, la présence insoupçonnée de la capitale chérifienne.

De toutes les cités qui se sont établies le long de la côte occidentale de l'Afrique du Nord, au couchant des terres maghrébines, de l'Islam, l'agglomération jumelle de Rabat—Salé offre, sans contredit, la plus belle, la plus inédite perspective que puisse imaginer la pensée.

Admirablement situées à l'embouchure même du Bou Regreg, les deux villes maures aux teintes blanches, ocreuses et bleutées, se révèlent dès l'abord, aux yeux éblouis de l'excursionniste, comme une merveille de la nature. Et ce sentiment est d'autant plus vif, plus sincère, qu'il est spontané, imprévu, indépendant de

toute ambiance prématurément ressentie sur toute l'étendue de cette partie de la côte atlantique interminablement morne et inhospitalière.

A la délicieuse impression que donne au regard et à l'esprit ce site à peu près unique, s'allie et s'harmonise, en un songe, indicible mythe, la féerie de ses légendes, les stances farouches de son histoire, la poésie de son ciel, de sa lumière, de ses voiles d'amour et de mystère, le mirage de son passé.

Il n'y a pas bien longtemps, dix à quinze ans à peine, le voyageur aventureux, amant des explorations exotiques, point trop soucieux de son bien-être ni des périls de la route, pouvait encore admirer, dans toute sa primitive, étrange et captivante beauté, ces perles accouplées des rivages marocains, enchâssées, de part et d'autre, d'une sinuosité d'argent, sur une constellation chatoyante d'émeraude et de saphir.

La civilisation du xxe siècle n'avait pas encore pris pied sur les rives du Bou Regreg, ni altéré de son âme savante, mécanique et démoniaque la nature somnolant depuis des siècles.

Aux yeux de l'indigène, très imbu de ses préjugés archaïques, l'étranger n'apparaissait le plus souvent que sous la forme et les allures

d'une sorte de trafiquant, de commis voyageur avec lequel on commerce, on traite une affaire, on cause peu et utilement et qui, seulement toléré, passe bien vite, oublié.

Sur les gens et les choses tombaient le silence, la poussière par les âges accumulée, l'insouciant abandon.

Le vieux Maghreb n'avait plus d'existence en sa décadence léthargique que par le souvenir, et ce souvenir resplendissait encore dans l'émouvante beauté de la nature, enserrant jalousement en son sein tout un monde ancien, tout un passé de grandeur éphémère, de splendeur artistique.

Rabat, Salé somnolent, mystérieusement protégées contre les incursions de l'envahisseur et l'intrusion étrangère par l'infini de l'Océan, par le flot barbaresque qui gronde au pied des à-pics de leurs farouches et puissants remparts almohades, par le prestige même d'un grand renom de sainteté qu'elles tiennent de leurs privilèges séculaires. Elles somnolent, heureuses cités dont le dernier feuillet d'histoire semble désormais écrit, sous leurs voiles de vétusté et de mystère, derrière leurs longs murs de terre et de cailloux, à l'abri de leurs portes défensives et de leurs tours crénelées. Elles somnolent, blanches, sous

le ciel argenté, toutes saturées de senteurs exotiques, de parfums de fleurs d'oranger, de santal et d'encens, à l'ombre douce de leurs ruelles étroites, de leurs patios, de leurs minarets, sous la protection de la mosquée, de la prière...

De son clapotis léger et gai, de ses ondes berceuses, l'oued caresse les rocs épars de la forteresse des Oudaïas, les portes basses des hautes maisons au sommet desquelles claque au vent toute la lyre des couleurs des consulats européens, la plaine ondoyante de sable doré et de pierres tombales qui sert de premier plan au magnifique panorama de l'antique et indomptable comptoir phénicien.

Tout là-haut, à la cime des bords escarpés du Bou Regreg, sentinelle blessée surplombant de sa masse encore superbe les cités, le fleuve et le bled, la tour de la mosquée Hassan jette à la nue son défi, évoque et chante, à travers l'espace et le temps, les rêves de grandeur passée du fier Yacoub el Mansour. A ses pieds, à son ombre, dorment de leur éternel sommeil, sous un linceul de poussière, de verdure et de religieux silence, protégés encore par d'immenses pans de murailles mourantes, les colonnes écroulées, brûlées, émiettées, les portiques brisés, écrasés, dispersés.

Dors, ô nécropole de souvenirs mutilés; conserve en tes amoncellements de ruines, tes reliques, tes secrets de richesses, de beauté, d'orgueil et de gloire! Et toi, Science, passe et oublie... Tout ici est bien mort, et la mort ne peut revivre que par la pensée, par le rêve...!

Des ceintures de vieilles murailles que le jour teinte, suivant l'heure et l'intensité de la lumière, en gris, ocre, rouge ou brun, encerclent de leurs amas déchiquetés et rompus les cimetières, les villes, les jardins, le Palais, des espaces immenses de prairies verdoyantes et silencieuses.

La vie indigène ne franchit point les portes massives qui assurent sa sécurité; pas une habitation ne vient rompre l'harmonie de la ligne d'horizon, si ce n'est, là-bas, très loin, aux confins des ultimes murailles, le palais du Sultan, ses mosquées.

Sobre demeure d'un chef de bandes nomades, nomade lui-même, le Palais n'a pas de style ni d'âge; il tient à la fois, suivant son orientation, du château fort et de la fantaisiste habitation de nos riantes provinces. Son ensemble de tourelles, de pignons, de terrasses, de murs, se perd, sans cadre, à l'extrémité d'un immense Aguedal

inculte qui sert de terrain d'évolutions aux jours de fêtes et de harkas et de refuge normal à ses gens. En ces lieux retirés, parqués le long des murailles, parmi les roseaux et les hauts cactus, les campements du Dar el Maghzen reflètent, en écho, la vie équatoriale des bords du Niger ou du Congo, dans toute sa primitive insouciance du bien-être, des règles de l'hygiène et de l'ordre.

Au delà, la porte du Sud s'ouvre sur le vallonnement et les jardins du Chella, sur le charme de la perspective des ruines de l'ancienne résidence des sultans mérinides. Des murailles rougeâtres, aux formes fantomatiques, encadrent deux tours hexagonales gracieusement découpées en porte monumentale, où l'art arabo-berbère a mis toute sa délicatesse dans l'inspiration, toute sa perfection dans l'exécution.

Des chemins ravinés, des pistes ensablées, des sentiers tortueux, resserrés entre des haies énormes de cactus et d'aloès, conduisent des portes des remparts de la cité aux portes extérieures de l'enceinte fortifiée. Ils sillonnent la campagne, contournent les vignobles, traversent les prairies parsemées de poiriers, d'oliviers, de figuiers, s'attardent au voisinage des vieilles

norias qu'ombragent des mûriers séculaires et se perdent, vers l'ouest, dans les jardins, sous les orangeraies.

Délicieuse oasis sur la ligne d'étapes du littoral, le Ribat el Fath doit surtout le charme poétique qui se dégage de son frôlement à la douceur de ses tapis de verdure, à la fraîcheur de ses sous-bois d'orangers, au contraste reposant que goûtent, à leur contact, l'âme, les yeux et la pensée...

C'est l'heure où le soleil, au revers des mers, disparaît dans un flamboiement pourpre et or se fondant en rose tendre sur le bleu assombri du levant; l'heure tardive où les grands oiseaux aux plumes blanches et noires, immobiles sur leurs longues pattes, lancent aux échos du soir prochain leurs derniers bruissements de castagnettes; l'heure où, tout près, l'antique rempart s'imprécise de forme et de teintes et que là-bas, sur les cités, ricoche, de mosquée en mosquée, en un récitatif langoureux, l'appel à la prière... Alors, de vaporeuses formes blanches glissent, sous leurs tissus légers, sous l'ombre transparente des orangers embrasés, sous le scintillement de la pluie d'or qui inonde le couchant; elles s'en vont, par le sentier silencieux, vers les hautes

portes massives qui se refermeront bientôt sur l'extase mystique de l'âme islamique. Et tandis que, dans le profond recueillement du soir, se perd l'ultime vibration du cri du muezzin, des jardins aux fleurs argentées, aux fruits d'or, s'exhale encore un chant d'amour ; les dernières mélodies d'une ancienne mélopée andalouse, que bercent de leurs ondes musicales les tambourins, les hautbois et les rebecs, montent vers l'infini, vers le ciel, dans l'apothéose du jour qui fuit...

CHAPITRE II

EN MARCHE VERS LE PROGRÈS

Le 27 juillet 1912, le général Lyautey, commissaire résident général de la République Française au Maroc, vint planter son fanion de commandement sur la colline proche les mystérieux remparts almohades du « Camp de la Victoire ». Et la brise, parfumée des mille senteurs capricieuses de l'immensité maritime, des effluves de la terre africaine, apportait avec elle, en une douce et tiède caresse, le salut lointain de la Mère Patrie; elle faisait ondoyer, aux yeux du monde encore étonné, l'harmonieuse alliance des couleurs françaises et marocaines.

Depuis, la civilisation française a pris pied, un peu partout à la fois, le long de la côte atlantique marocaine; elle y a répandu à profusion les bienfaits naturels de son génie national, les perfections de sa science et de son érudition, un souffle de renaissance, de vie et d'espérance.

Parmi les solitudes dépeuplées, des villes entières ont surgi et, peu à peu, aux sables désertiques des rivages, ont succédé de riantes agglomérations, de multiples entreprises industrielles et agricoles qui reflètent à un haut degré l'influence et l'activité d'outre-mer.

Les villes de Casablanca et de Kénitra resteront, dans l'histoire, le plus frappant, le plus fantastique exemple de cette rénovation magique effectuée dans un laps de temps relativement restreint, malgré les multiples difficultés et les tâtonnements des débuts de l'occupation, malgré les embûches, les perfidies et les intrigues de la diplomatie allemande, malgré la guerre.

Casablanca, dont la population s'enfle tous les jours d'un afflux considérable d'émigrants, de colons, telles les cités sud-américaines à leur aurore, brisa bien vite, sous la poussée irrésistible des nécessités, la frêle ligne de ses remparts poussiéreux; la ville constelle aujourd'hui de ses chantiers de constructions, de ses habitations nouvelles la ligne d'horizon, d'El Hank aux Roches Noires, du port à la ligne de crêtes des forts Provost et Ihler. Là, nul souvenir historique et artistique du lointain Maghreb à

conserver, à sauvegarder. Tout au contraire, ce peuplement considérable et rapide offre l'avantage indéniable d'utiliser au bénéfice de la colonisation urbaine, au profit d'une population débordant d'activité fébrile et féconde, des espaces immenses que l'histoire et la nature elle-même ont à peu près dédaignés de tous temps et que la civilisation ne pouvait qu'embellir, en les transformant du tout au tout, dans leur essence même. A cette cité industrielle et commerciale, à ce centre des affaires et des transactions, à cette Babylone des côtes marocaines, dont le port est déjà puissamment avancé et outillé, il ne manqua qu'un fait pour lui permettre tout l'essor désirable : l'établissement possible en son sein du siège administratif du Protectorat.

L'ancien port carthaginois et romain de Mehedya n'avait en vis-à-vis, à l'extrémité de la première boucle du Sebou, à l'orée nord-ouest de la farouche Mamora, qu'une modeste casbah construite en 1892. A l'ombre protectrice de ses murailles grises, en ce point stratégique qu'elles déterminent si judicieusement, une ville est sortie des sables et s'est créée de toutes pièces, comme par enchantement. Ké-

nitra, centre de rayonnement de tout un réseau de routes terrestres et maritimes desservant logiquement toutes les directions, sème ses maisonnettes, ses quartiers nouveaux, ses faubourgs autour des quais de son port intérieur, le long du beau fleuve qui, dans un avenir prochain, drainera les produits du commerce et de l'industrie des plaines du nord-est, des Beni Ahsene et du Gharb qu'il traverse de ses sinuosités. Par ses courageuses initiatives, son labeur incessant et fécond, son opiniâtre volonté, la petite colonie Kénitréenne, à peine naissante, a déjà tracé une admirable page dans l'historique de notre colonisation africaine.

Rabat était, en 1912, un jardin délicieux. Notre occupation allait en faire, en quelques années seulement, une ville nouvelle, modernisée, aux grandioses aspirations.

La transformation, d'ailleurs en voie d'exécution, n'a pas été brutale, ni trop radicale; elle s'effectue lentement, quelque peu timidement. Cela tient au rôle de la cité dans l'Empire, à sa situation géographique, aux sauvegardes à donner à ses trésors de souvenirs artistiques et historiques, à la nature de son sol, au caractère de ses habitants, à la mentalité

même de l'occupant. Celui-ci, pour la presque totalité, représente, en dehors de l'élément indigène, une colonie à peu près exclusive de fonctionnaires, de militaires, de visiteurs, de commerçants et d'industriels venus à leur suite pour créer et organiser les rouages indispensables à la vie européenne.

Rabat est restée, ainsi, longtemps, en dehors de la fièvre d'affaires, un peu générale des premiers heurts de l'occupation ; elle a évité, de ce fait, en grande partie, les tares, les défauts que la civilisation à outrance entraîne toujours fatalement à sa suite et cache sous ses voiles bienfaiteurs. Sa stagnation réfléchie semblait vouloir éviter, le plus longtemps possible, de briser le cadre admirable de charme et de poésie qui l'enveloppait et de ne revendiquer pour toujours que son renom d'artistique beauté.

Mais l'homme de science passa, gratta le sol et la pierre, l'ouvrier survint à son tour armé du pic, de la truelle et du marteau et le temps fit son œuvre...

La toile merveilleuse qui représente le panorama de Rabat—Salé d'autrefois est toujours là, nettoyée, remise à neuf, comme en un jour de vernissage; certes, la cité, la vie, les traditions

indigènes ont été respectées, les survivances de l'art mauresque ont été pieusement conservées, restaurées, mais le décor a changé complètement. Le cadre ancien, à grandes et belles marges de verdure, d'ombrages et de silence n'est plus. Déjà, la bâtisse cisaille la perspective du socle de la Tour, elle supprime en partie celle des Trois Portes, elle dévore la presque totalité des orangeraies et des jardins situés à l'intérieur des remparts, elle empiète sur toute la campagne au grand détriment de la beauté naturelle du paysage.

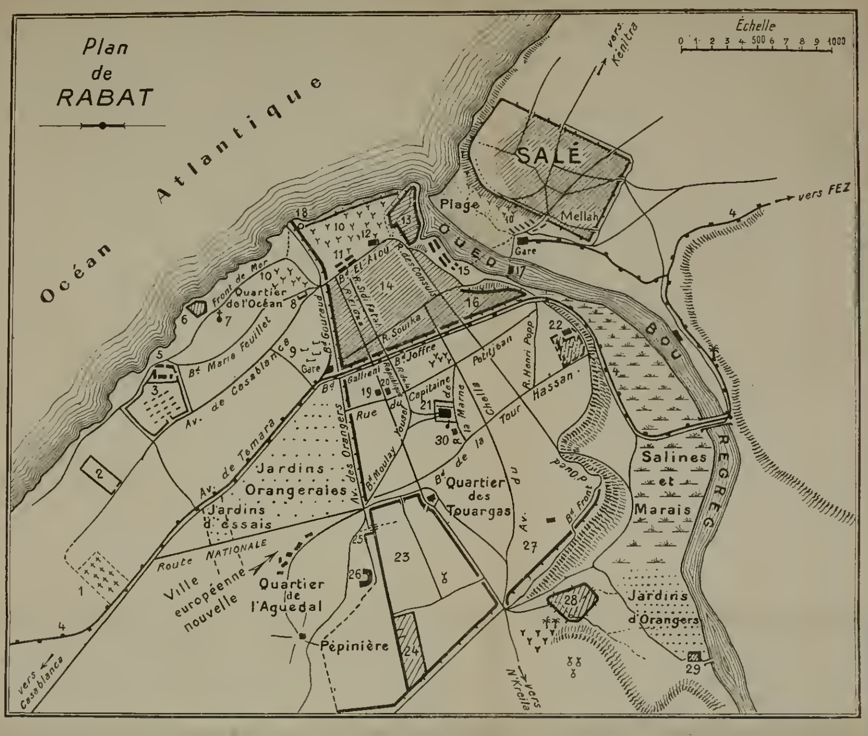
Mais c'est là une utopie, une illusoire critique de poète ou d'artiste qui ne résiste pas à la sage réflexion, à la juste compréhension de la marche progressive de la civilisation, qui pour édifier doit détruire, sacrifier son marchepied, la nature primitive...

En moins de dix ans, la Fée a tout créé, tout rénové : de bonnes routes remplacent les pistes sablonneuses à chameaux, inutilisables aux gros charrois, aux moyens de transports actuels, légers et lourds, à traction mécanique ; des œuvres d'art nivellent le terrain, aménagent les sources et les points d'eau, suppléent sur les rivières à

l'usage primitif des radeaux; le petit chemin de fer, — qui lui aussi deviendra grand, — précurseur de toute pénétration, a permis une facilité plus grande dans les déplacements, un rendement plus intense du négoce, des échanges; la poste chasse le rekkas vers les espaces désertiques du Grand Sud que survolent déjà les grands oiseaux à la cocarde bleu, blanc, rouge; des offices économiques, des musées, des foires, des expositions renseignent le Français et l'indigène, l'importateur et l'exportateur, le colon et le voyageur sur l'art, le commerce, l'industrie et l'agriculture de la métropole et du Maroc, sur le détail et la valeur des transactions réciproques possibles et préférables; des écoles françaises et indigènes, foyers d'éducation individuelle et nationale, ouvrent leurs portes à une multitude d'enfants de toutes origines et leur apprennent à s'attacher au pays et à ses institutions, à admirer et aimer la France protectrice; des infirmeries indigènes, des établissements hospitaliers, des œuvres de bienfaisance multiples clament aux quatre coins de l'Empire notre sollicitude et notre haut esprit philanthropique; une administration militaire, puis civile, probe, bienveillante, laborieuse a rassuré les po-

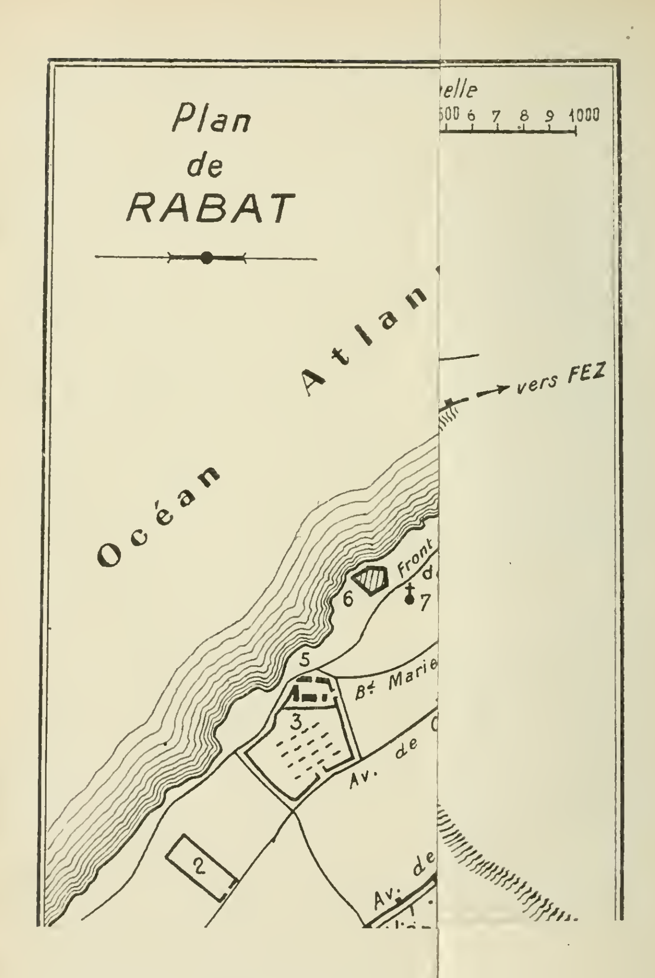
pulations qui vivaient naguère au contact des rivalités de tribus, dans un pays désolé, sans autorité gouvernementale nettement définie ; des ports commerciaux — question primordiale et vitale pour le pays — commencent à s'ouvrir le long de la côte atlantique privée malheureusement d'anfractuosités naturelles ; des industries naissent de toutes parts et le temps n'est peut-être pas très éloigné encore où le Maroc se suffira pour la plus grande partie à lui-même, aux exigences, aux nécessités de son existence matérielle, aux besoins de sa vie intellectuelle.

Partout, l'ordre, le travail et la méthode ont édifié, sur les ruines du Maghreb el Aqsa, un Maroc nouveau, rajeuni, aujourd'hui en pleine renaissance ; partout, les inspirations, les directives et les résultats ont fait ressortir l'œuvre admirable et passionnante du maréchal Lyautey, mis à découvert les sources de vie et d'harmonie qui à pleins flots s'échappent de sa pensée organisatrice, traduisant d'une façon si puissante, si éloquente et si exacte la formule d'appui du Protectorat français.



LÉGENDE

1. Cimetière européen (nouveau).
2. Camp de Sartiges.
3. Camp Garnier.
4. Chemin de fer Casablanca—Fez.
5. Hôpital Marie Feuillet. Institut antirabique.
6. Fort Hervé.
7. Chapelle française.
8. Cimetière européen (ancien).
9. Cimetière israélite.
10. Cimetières musulmans.
11. Subdivision.
12. Prison civile.
13. Les Oudaïa.
14. Ville indigène.
15. Port intérieur.
16. Mellah.
17. Bac.
18. Phare.
19. Poste.
20. Palais de Justice.
21. Résidence générale actuelle.
22. Tour Hassan.
23. Dar el Maghzen.
24. Palais du Sultan.
25. Casernes de la garde.
26. École supérre d'arabe et de dialectes berbères.
27. Quartier de la nouvelle Résidence.
28. Ruines du Chella.
29. « Robinson » du Chella.
30. Cathédrale.



1. Cimetière européen (nouveau).
2. Camp de Sartiges.
3. Camp Garnier.
4. Chemin de fer Casablanca—Fez.
5. Hôpital Marie Feuillet. Institut anti dialectes berbères.
6. Fort Hervé.
7. Chapelle française. sidence.
8. Cimetière européen (ancien).
9. Cimetière israélite.
10. Cimetières musulmans.

CHAPITRE III

RABAT

La piste du littoral, qui naguère reliait Casablanca à Rabat et que l'on avait tout d'abord aménagée en route praticable, est actuellement presque abandonnée. Une excellente route de grande communication qui suit la mer, mais plus à l'intérieur des terres, draine maintenant toute l'activité touristique et commerciale entre les deux grandes cités. Elle est journellement sillonnée par de nombreux automobiles, tracteurs de tous genres, charrettes espagnoles à huit, dix, douze mules qui transportent du grand port marocain vers le nord et l'est de nombreux visiteurs, toutes les nécessités de la vie coloniale.

La route est doublée par le chemin de fer à voie étroite de 60 centimètres, du réseau militaire, lequel harmonise sa direction de marche avec le tracé de l'ancienne piste; son débit insuffisant est absorbé, pour la plus grande partie, par les transports militaires. On inaugura, en

juin 1917, le service des draisines marchant à la vitesse moyenne de trente kilomètres à l'heure.

Le rail est appelé d'ici peu à prendre plus d'extension lorsque le vote du Parlement d'août 1920 aura pu recevoir complètement exécution et que sera créée, en voie normale de $1^{m}44$, la ligne stratégique, économique et axiale du Maroc, sur laquelle viendront, par la suite, se souder les embranchements nécessaires pour la mise en valeur des ressources et du trafic de l'intérieur. Cette voie nouvelle, prolongement des lignes tunisiennes et algériennes, reliera Oudjda à Marrakech par Taza, Fez et la côte; elle sera la consécration la plus tangible du travail militaire et politique des jours longuement passés dans le labeur, l'effort et la ténacité, et marquera, d'une façon pratique, la liaison effective entre les divers groupements de notre empire colonial de l'Afrique du Nord.

Dès que fut décidée l'installation du siège administratif du Protectorat à Rabat, des maisonnettes en planches, basses pour la plupart, s'élevèrent précipitamment un peu partout, pour pallier à l'insuffisance des logements devenus ou

introuvables ou hors de prix et nécessaires à l'afflux immédiat de population européenne qui se produisit.

Le recensement de Rabat de 1914 accusait déjà 34.665 habitants; celui de 1917 se répartissait ainsi :

Marocains musulmans	23.616
Marocains israélites	3.355
Français	5.570
Nationalités diverses	4.250
	36.791

Puis, peu à peu, réagissant contre cette invasion croissante du bois et de la tôle ondulée, des quartiers neufs s'élevèrent autour de la vieille cité, sur les rives de l'Océan, du côté de la plaine, suivant un plan sagement mûri, une idée large qui sauvegardaient l'harmonie des lieux, leur cadre artistique, leur passé d'histoire, qui prenaient acte de la latitude, des habitudes locales et de la nécessité de conserver, avant tout, à l'ensemble de la cité naissante, un cachet de beauté orientale, de style particulier portant à la fois l'empreinte de l'art mauresque que la marche des siècles n'a point modifié et celui de nos maîtres modernes.

Aujourd'hui, l'emplacement de la ville nouvelle de Rabat, toute l'agglomération qui sort de terre, en dehors des murs mêmes de la cité indigène, ressemble un peu, — moins à la vérité cependant qu'à Casablanca, — à un vaste chantier de constructions et ce n'est que dans quelques années que, sortie de cette période ingrate de préparation, la ville prendra son véritable caractère et sa tournure définitive. Pour le moment, Rabat garde encore le cachet qui lui est si personnel, celui d'une petite ville élégante, provinciale, où l'on est toujours heureux de se retrouver dans le calme d'une nature privilégiée, verdoyante et pleine encore des souvenirs poétiques des âges passés.

La côte atlantique marocaine jouit d'un climat tempéré, été comme hiver [1]. Grandement ouverte à l'action directe de la brise du nord-ouest, l'atmosphère n'offre pas, l'été, la désagréable impression de tiédeur humide que l'on ressent généralement sur les rivages réputés du bassin méditerranéen. Dès que le soleil s'é-

(1) Rabat se trouve par 38° nord de latitude et 10°10′ de longitude ouest.

teint — et le soleil est chaud — la fraîcheur se fait nettement sentir, parfois d'une façon excessive, suivant l'orientation des brises à température basse issues du contact des ondes aériennes avec les courants froids océaniques. Il est donc nécessaire, l'hiver, de se précautionner, au point de vue du vêtement, contre un changement toujours possible de la température qui se manifeste sous la forme d'un déplacement d'air violent. Aucune pluie de mai à octobre. Novembre et février-mars représentent les deux périodes pluvieuses de l'année, — laps de temps pendant lequel la terre doit emmagasiner sa réserve d'eau, — encore le sont-elles par intermittence, car un chaud soleil, dans la même journée, interrompt le plus souvent l'averse de son riant à-propos.

Comme tous les climats maritimes, où l'humidité et la tiédeur de l'atmosphère sont constantes, où la sève circule sans arrêt avec trop d'intensité, où le froid n'agit point de son efficace réaction, la côte marocaine devient, avec le temps, anémiante aux organismes non complètement vaccinés aux exigences des longs séjours coloniaux. Il est par suite salutaire de déserter, tous les deux ans au moins, les rives poussiéreuses

de la Berbérie, les chauds effluves microbiens de la cité impériale, — quel que puisse en paraître le séjour agréable, — et de troquer sa résidence normale d'été contre quelque site perdu de nos montagnes boisées de France, loin des plages à la mode.

***

L'agrandissement projeté de la ville européenne de Rabat fera disparaître, d'ici peu de temps, les ceintures extérieures de vieilles murailles, sans intérêt ni caractère particulier d'ailleurs, qui protégeaient naguère, de très loin, dans la campagne, suivant le mode fatimide-égyptien, la cité indigène, elle-même entourée de puissants remparts ; ceux-ci, classés comme monuments historiques, seront respectés.

La voie ferrée rejoint actuellement, non loin des faubourgs, la route nationale venant de Casablanca et côtoie, avec elle, le nouveau cimetière européen ; celui-ci élève en pente douce, jusqu'à la crête, ses longs murs blancs, sa surface immense de prairie non encore occupée.

Poursuivant sa marche, l'automotrice s'en-

gage dans l'avenue de Temara, passe devant le jardin d'essais et entre bientôt en gare de Rabat, station récemment édifiée non loin de la porte Bab el Had et des marchés.

L'avenue de Temara, maintenant nivelée et fort bien entretenue, — il y a quelques années, en la saison hivernale, le rail seul, en remblai, émergeait des eaux stagnantes, — apparaît aux yeux et à l'esprit agréablement surpris et reposés comme l'avant-coureur des délicieux jardins ombragés d'orangers qui participent à très juste titre au renom de la cité impériale. Leur perspective fuit, à gauche et à droite, dans un infini de verdure tout piqueté, au premier plan, suivant la saison, de fleurs aux captivantes senteurs, de fruits que le soleil pourpre teinte de toutes les nuances de l'or sur un fond de feuilles pailletées.

Le jardin d'essais, vaste champ d'expériences, s'ouvre sur l'avenue de Temara, près des portes, pour aboutir à la nouvelle route nationale et se prolonger, de là, sur la colline qui gravite aux anciens emplacements de la foire. Son rôle primordial, qui tend à l'étude et à la propagation des plantes utiles, n'a pas pris encore toute son extension. Chaque jour ses collections se complètent et s'embellissent tant au point de vue de

l'importation des plantes susceptibles de s'acclimater dans le Protectorat, qu'à celui de la sélection et de la diffusion des espèces coloniales. Déjà, des plants appropriés aux multiples nécessités culturales du début de l'occupation ont pu être mis à la disposition de la municipalité et des premiers arrivants, abrégeant ainsi la période d'attente et les tâtonnements toujours dispendieux.

Le rail suit, à son arrivée, une dépression qui l'isole de la mer et de la vie de la déclivité opposée au plateau maritime qu'il suit parallèlement, à un kilomètre environ.

C'est à peine si l'on devine les hauts et splendides bâtiments de l'hôpital Marie-Feuillet qui, de loin, s'estompent en tracé de vastes pagodes. L'établissement, que complète l'institut Pasteur, créé en mai 1915, est à peine terminé; il a remplacé l'hôpital de campagne primitif qui, datant de l'occupation, alliait ses casemates au style sévère et colonial à celles du camp Garnier tout proche, où tous les éléments militaires de la garnison sont réunis. Le camp de Sartiges, plus lointain, abrite l'existence des troupes marocaines.

La côte, en ces parages, présente un aspect

tourmenté de cirques aux parois de roches fantastiquement découpées que le flot heurte avec bruit et inonde de ses cascades.

Ce site, que la nature sauvage protège et dont les rivages bouleversés et abrupts forment tout un système de défenses naturelles, est de plus barré par une fortification, un fort dû à la diplomatie maladroite de l'Allemagne. L'ouvrage présente avec sa coupole en dos de tortue, ses pièces d'artillerie à longue portée, deux canons Krupp de 293^{mm}, ses petites tourelles crénelées, ses retranchements accessoires et illusoires, un aspect bizarre. C'est une imitation de château fort, enseveli sous les terres et dont les extrémités seules émergent des sables et des réseaux de fil de fer. Il date de 1885 ; Moulay el Hassan, circonvenu, en avait confié l'exécution à la légation d'Allemagne. Rottenburg, ingénieur, appelé de Tanger, y engouffra dans d'éternels recommencements des sommes considérables. Le fort ne servit jamais à rien, c'était à prévoir, et le tir d'essai lui-même dut se clore à tout jamais au troisième coup, les artilleurs chérifiens ignorant l'emploi des instruments de pointage compliqués, et des fissures peu rassurantes s'étant produites dans la maçonnerie. L'ouvrage, dé-

classé, devint une simple poudrière; il est actuellement dénommé « fort Hervé », en souvenir d'un officier qui y fut tué accidentellement en 1911, lors d'une explosion survenue par suite de la déflagration des poudres.

L'émissaire principal des égouts qui, autrefois, polluait le Bou Regreg au pied même de la ville, aboutit actuellement, par un tunnel de 800 mètres percé sous le plateau El Alou, au-dessous du fort Hervé, en un coin de la côte balayé à chaque marée par les lames.

Tout près s'élève, longeant le boulevard front de mer, la chapelle catholique française qui ne dépare en rien la pauvreté et la sauvagerie des lieux. Simpliste casemate au clocheton monté sur de courtes échasses, elle se perd agréablement dans la verdure d'un riant jardinet; elle n'est que provisoire. La cathédrale de la ville de Rabat sort actuellement de terre en pleine cité nouvelle, sur le mouvement de terrain avoisinant, rue de la Marne, l'emplacement actuel des bâtiments de la Résidence.

La côte, en l'espace compris entre les remparts et la chapelle, a vu ses espaces stériles se piqueter de toute une agglomération dite « quartier de l'Océan », d'aspect général un peu terne et

bariolé, — car elle répondait aux nécessités de la première heure, — si l'on en excepte quelques villas bien placées et élevées avec art.

Non loin des remparts s'isolent le cimetière israélite que particularisent ses pierres tombales rectangulaires, basses, passées à la chaux bleuie et l'ancienne nécropole européenne qui ne voit maintenant s'ouvrir sa petite porte qu'au recueillement, au culte admiratif du souvenir. Là reposent, un peu sous la tristesse de l'abandon d'outre-mer, sous les géraniums géants que la poussière et la sécheresse anémient, le soldat, le colon, le fonctionnaire que la lutte a terrassés au cours de leur dur labeur colonial. Dormez en paix, vous tous, dignes morts de la grande terre africaine, à votre chevet de poussière et de sable, vos fils, vos camarades veillent et se souviennent... !

Du côté des flots du vaste Océan, suivant l'usage antique, le versant de la colline est tout parsemé de pierres; elles se profilent, régulièrement orientées, sur le bleu tendre du ciel, et de leur simplicité mystérieuse s'exhale l'âme du vieil Islam, tout un parfum de passé et de légendes.

Les remparts almohades enserrent l'ancienne

cité, à l'ouest, suivant une ligne générale nord-sud partant de la mer et aboutissant au palais du Sultan. Trois portes principales y sont percées : Bab el Alou, Bab el Had et Bab er Rouah. Presque à angle droit, part de Bab el Had, se dirigeant sur le Bou Regreg et confinant à l'extrémité du mellah, une seconde ligne de remparts moins robustes, percés de portes plus simples : Bab Djedid, Bab Chella.

Le fleuve et la mer complètent, par la topographie même des lieux et des travaux imposants de fortification, le système d'isolement, de sécurité et de défense de la ville indigène.

Dans les cités que l'histoire marocaine a marquées de son cachet spécial, les remparts et les portes présentent toujours un intérêt de curiosité ; ils en sont, avec les mosquées, les médersas, les fondouks et les fontaines, les principaux monuments que les siècles passés nous ont légués. Leur structure massive leur a permis, seule, de résister aussi longtemps à l'action destructive du temps, car les matériaux employés à leur édification, terre, cailloux roulés, briques, pierres tendres, fondent, s'effritent et se désagrègent rapidement sous l'action répétée des éléments atmosphériques.

Le couloir intérieur des portes, dont la voûte est élevée, est généralement coudé par deux fois, ce qui, dans un but stratégique, obligeait l'assaillant, maître des vantaux extérieurs, à suivre de dangereux détours, facilement battus à bout portant. Il se prête peu, par suite, à la circulation, aux transports modernes. Aussi, un peu partout a-t-on percé, voisinant avec la curiosité historique et authentique, une porte pratique annexe, à laquelle on s'est efforcé de donner un style et une patine appropriés au cadre environnant.

Les remparts de la ville de Rabat, murs et flanquements, comme les portes d'ailleurs, sont sévères dans leurs lignes générales. Ils sont bien conservés, en raison de leur robustesse d'origine et de leur architecture simplifiée; des meurtrières correspondent au chemin de ronde intérieur. On s'est plu à orner les portes les plus en renom de deux canons provenant des galères portugaises et espagnoles échouées à la côte barbaresque, pièces montées sur affûts de bois préhistoriques qui n'inspirent plus aucune crainte et que les enfants indigènes aiment à chevaucher au cours de leurs divertissements sportifs de prédilection.

La plus belle perspective que l'on puisse avoir

de l'ensemble de la ligne des remparts est celle que l'on goûte délicieusement des hauteurs de la porte Bab er Rouah, à l'origine de l'avenue des orangers. La vieille muraille, fatiguée, crevassée, pantelante, infléchit sa sombre masse déchiquetée, découpée en décor d'opéra-comique, dans le cadre ravissant de profond silence, de verdure et d'ombrages du vallonnement des jardins, pour se redresser, en épousant tous les mouvements du sol, plus vaillante, rajeunie vers El Alou, vers l'activité et le bruit, vers la vie nouvelle.

La ville indigène de Rabat forme, de loin, avec ses maisons basses et blanches, son mellah, sa fortification grise et ocre rouge, ses mosquées aux minarets portant l'empreinte artistique importée d'Andalousie et que quelques palmiers isolés égaient de leurs touffes verdoyantes, un tout fort harmonieux qui s'étage, mollement, sur une douce colline.

Son aspect d'ensemble se modifie du tout au tout suivant la marche de l'astre du jour et l'état de l'atmosphère. A midi, la cité complètement éclairée, scintille de blancheur sous la lumière crue ; au coucher du soleil, le détail disparaît

totalement et, de blanche qu'elle était, la ville devient uniformément grise ; sa silhouette prend une teinte de lavis qui se heurte aux tons roses et bleus clairs du firmament, lequel s'endort sur l'Océan scintillant encore de mille feux.

De près, Rabat n'offre plus d'attrait bien spécial. C'est une ville marocaine dont la description peut s'appliquer à toutes les cités, à tous les quartiers, sans caractère bien défini et que rien presque, dans le détail, ne différencie. Ce qui la singularise, quand on la met en parallèle avec la plupart de ses congénères du monde arabe, c'est son extrême simplicité ; de cet aspect général extérieur anonyme, de l'uniformité de sa masse, elle tire toute sa personnalité. Dans un dédale de ruelles étroites, capricieusement dessinées qu'ombragent agréablement, parfois, de sombres voûtes supportant l'étage supérieur, le long de minuscules trottoirs cailloutés endiguant une chaussée étroite, ravinée, se détachent, en lignes droites, sur le bleu du ciel, de grands murs blancs, de petits cubes, tous blancs eux aussi. Leurs arêtes arrondies, usées par le temps, rénovées par les bains de chaux successifs qui mordent et empâtent les lignes d'origine et les rares travaux de plâtre que

l'on devine à peine, projettent sur l'austérité et le silence de la rue tortueuse, leur ombre bienfaisante, calme et douce. De temps à autre, l'harmonie des lieux se complète par quelque apparition bien locale : un cavalier majestueusement assis et drapé, dont la mule martèle allégrement le sol qui résonne, et qu'accompagne, à pied, le serviteur, courant ; des femmes empaquetées, desquelles on n'aperçoit qu'un œil fixe et lumineux et le bas des jambes disgracieusement enveloppé de bandelettes mal ajustées ; des enfants portant au four commun la galette quotidienne ; des mendiants psalmodiant, à l'encoignure des portes massives toutes enjolivées de clous symétriques et de ferrures de style, une phrase en complainte éternellement répétée et dédiée à quelque illustre saint protecteur, le plus souvent Moulay Ibrahim, patron de la cité. Et les grands murs blancs, parcimonieusement percés, non point de fenêtres, mais de sortes de meurtrières grillagées, éternisent leur perspective que distraient seuls d'autres petits murs blancs, d'autres petites maisons plates, aux portes en contre-bas de la chaussée.

Toute l'originalité de l'existence de cette agglomération indigène, de la pensée qui l'ins-



Rabat. — *Campement dans le cimetière ; la prison.*

pire et la meut, tout le charme de ces demeures à l'aspect extérieur si impersonnel, si banal, si froid, si loin, semble-t-il, des exigences de la vie réelle, si peu en relation d'idée avec nos habitudes, nos coutumes, toute la grâce de ces habitations si mystérieusement closes, si obstinément fermées à notre compréhension, résident à l'intérieur des grands murs blancs, derrière le rideau de fer des petites lucarnes grillagées.

Lorsque la main de Fathma ou l'anneau de cuivre a retenti dans le silence impressionnant de l'impasse déserte et que s'est refermée, sur l'inviolabilité des lois sacrées de l'amitié, la lourde porte ouvragée, alors, se révèlent, aux yeux éblouis, les merveilles d'un palais, les délices d'un paradis. L'âme musulmane, si profondément passionnée, a su allier la poésie de son mysticisme à la matérialité même des bienfaits de la terre : le doux bruissement de la source berce, sous le frais ombrage, sous un dais de lumière imprécise, ses rêves de grandeur et d'amour et la magnificence des lieux, l'eau, la verdure et la femme y réjouissent son réveil...

La ville indigène est nettement délimitée par les voies commerciales : boulevard El Alou, rue

des Consuls, rue Souika, rue El Gza et sa parallèle intérieure, rue Sidi Fatah.

Prenons cet itinéraire.

La voirie a fait, à Rabat, depuis quelques années, en ses rues, boulevards et avenues, de tels progrès, qu'il est matériellement impossible, aujourd'hui, de reconnaître même le tracé des pistes d'antan. C'est tout à l'éloge des services municipaux qui ont ainsi doté la ville des premières ressources propres à assurer méthodiquement son prompt développement.

Le boulevard El Alou, dans ses cent premiers mètres, au sortir de la porte aménagée en poste de sapeurs-pompiers communaux, accapare, à lui seul, toute l'animation de la vie urbaine aux heures d'oisiveté et de repos. C'est là, dans de récentes demeures luxueusement étagées, que des lieux de spectacles, des hôtels, des cafés, des magasins, des agences de transports ont réalisé par leur élégance, leur activité, leurs innovations heureuses, un mouvement intense, un pôle particulier d'attraction pour le plaisir et la distraction.

La chaussée, bordée, à droite, de maisons de style mauresque, est établie à l'origine de la déclivité opposée à la mer. Prenons, sur la



RABAT. — *Remparts des Oudaïas.*

gauche, après le kiosque à musique, un petit sentier perdu parmi les pierres tombales du cimetière musulman; il nous conduit à la ligne de crêtes et permet un tour complet d'horizon.

Aussi loin que s'étend la vue, bornée, à droite, par la prison civile, vieille casbah fauve, aujourd'hui blanchie, l'estuaire du fleuve tout phosphorescent de l'écume des lames, la pointe extrême fuyante des remparts lointains de Salé; à gauche, par le quatuor élégant des bâtiments à arcades de la subdivision ; en avant, par l'Océan courroucé qui vient se briser sur les rochers épars, le long du mur largement crénelé qui protégeait naguère le rivage et sur les falaises formant les assises du phare; de partout, surgissent du sol descendant vers la mer, des tertres recouverts de gravier, une multitude grise de pierres basses, régulières, religieusement tournées vers l'orient, mordues par les mousses, usées, ébréchées, fatiguées par les intempéries et par les âges. De ces champs de repos poussiéreux, tachetés, de-ci de-là, de plaques blanches, d'amas de terre fraîchement remuée, émane un recueillement primitif et profond, à peine troublé par l'écho de la vie nouvelle qui l'avoisine et le sourd tonnerre du flot en furie

qui ne veut pas mourir. Aucune impression de tristesse, de mélancolie, de deuil, ne se dégage de cette immense nécropole désertique, sans arbres, sans ornements, sans apparences extérieures de culte, ni de souvenir ; les indigènes viennent s'y asseoir et, par groupes, converser, prier ; les femmes, le vendredi, la visitent ; elles s'en vont, silencieuses, telles des apparitions fantomatiques, sous le soleil blanc qui les inonde de sa chaude lumière — elles, les petites pierres grises et la mer infinie — après être restées longtemps en communion de pensée avec la mort, après un dernier adieu à l'âme défunte, un dernier regard vers la ville sainte...

Passant devant les bureaux de l'*Écho du Maroc,* organe de la démocratie républicaine, quotidien[1] que les R'batis sont heureux d'entendre crier, chaque matin, pour les mettre au courant des événements mondiaux des vingt-quatre heures, et devant ceux de son confrère *Es Saada,* journal arabe, on arrive bientôt à un carrefour, barré, sur le mouvement naturel de terrain qui conduit au Bou Regreg, par la perspective de la forteresse des Oudaïas.

Ce carrefour, ancien emplacement des marchés de la ville, s'ouvre après un groupe de bâtiments

importants terminant le boulevard El Alou : le bureau central provisoire des Postes, d'aspect extérieur assez simple, l'Hôtel Transatlantique et l'Office Économique.

Dès le début d'avril 1920, la Compagnie Générale Transatlantique a organisé, au départ de Marseille et de Bordeaux, de ravissants voyages de trois semaines. Chaque départ comprend douze touristes, dont l'automobile de luxe est suivi d'un car mixte portant les bagages. Le parcours terrestre de 1.700 kilomètres comporte la visite, sous conduite autorisée, d'Alger, Tipaza, Hamman R'irâh, Cherchell, la grande corniche ouest par Alger, Ténès et Oran, Tlemcen, Oudjda, Taza, Fez, Meknès, Ito, la forêt de cèdres du Moyen Atlas à Azrou, Volubilis et Moulay Idris, Salé, Rabat, Casablanca ou vice versa. De confortables organisations hôtelières permettent aux excursionnistes de goûter, le long de ce vaste itinéraire, un repos bienfaisant augmenté de l'attrait, aux heures de séjour, des merveilles sans nombre de l'Afrique du Nord.

L'Office Économique, sorte d'agence de renseignements, salle d'exposition des produits d'importation et d'exportation, n'occupe que

provisoirement son emplacement actuel; il est destiné à se transporter incessamment aux Touargas, en corps de garde à l'entrée du quartier de la future Résidence, à s'accoler aux bâtiments de la Direction de l'Agriculture, dont il fait normalement partie intégrante.

Il n'est point, à Rabat, de site plus charmant, plus agréable, plus impressionnant que la vieille casbah des Oudaïas, surplombant de ses remparts crénelés tout l'espace : l'immensité maritime, les villes blanches, la sinuosité du fleuve, la campagne verdoyante. Une longue et minutieuse promenade dans ses jardins, au travers de son fouillis de souvenirs, récrée agréablement l'esprit et les yeux. L'intérêt s'accroît encore au fur et à mesure de la découverte de décors admirables et changeants que la nature s'est plu à accumuler en cet endroit privilégié. C'est toujours avec regret que l'âme poétique se détache, s'éloigne de ces féeriques spectacles, un instant seulement entrevus de tous les points quels qu'ils soient : de la terrasse, de la grande porte, de l'esplanade du sémaphore, des petits bancs bleus du café maure, du chemin de ronde des remparts, de tous les belvédères improvisés que permettent les anfractuosités de murailles, les éboulis



RABAT. — *Groupe de femmes à la fête des Oudaïas.*



RABAT. — *Les marchands à la fête des Oudaïas.*

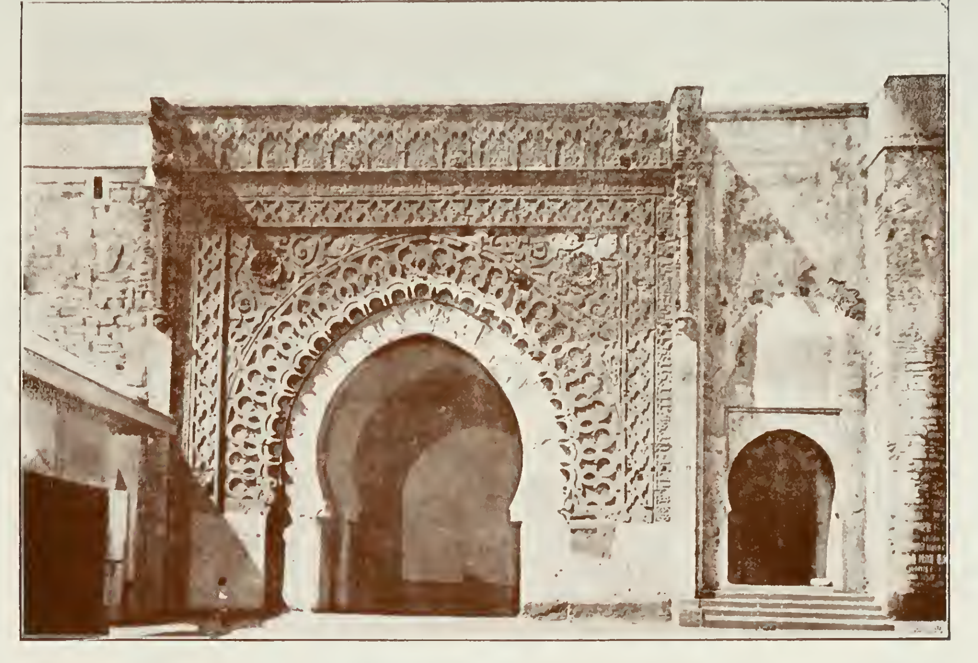
d'escaliers, les échancrures des cases croulantes et minuscules de la petite cité indigène. Chaque pas, chaque mouvement déclenche un cliché cinématographique différent, dont l'ensemble constitue l'un des plus beaux films de voyage et d'étude, une incomparable merveille de description géographique, d'art et d'histoire.

Au sommet de la colline, une porte monumentale, récemment démurée et dont la pierre ainsi mise au jour présente, encore en bon état, un rare et puissant modèle de dessins et d'architecture mérinides, donne accès, par un couloir coudé, aménagé autrefois en prison, à la rue principale de la casbah. Ses voûtes, très hautes, supportent avec hardiesse une vaste terrasse. Un petit escalier, en mauvais état, y conduit; escaladons-le. Le splendide panorama circulaire que l'on découvre de ce point élevé de la fortification vaut, à lui seul, quand on est pressé, plusieurs longues excursions.

L'Océan s'étend au loin, à perte de vue ; sa courbure est parfois distraite par le profil d'un navire qui suit les côtes, pour gagner, soit Casablanca, soit Tanger. A l'ancre, assez près du rivage, se pliant aux exigences du tangage ou du roulis, suivant leur orientation, plusieurs

bateaux, d'assez fort tonnage, attendent, en dehors du ressac, de la zone d'action de la barre, la venue des remorqueurs et des barcasses de déchargement. Amarrés aux quais du port intérieur du fleuve, ces convois ne peuvent sortir que lorsque le temps est favorable et le flot barrant l'estuaire point trop indomptable.

L'établissement d'un port sûr, à grand rendement, débouché commercial des fertiles régions des Zaër, des Zemmour et des Zaïan, est envisagé depuis longtemps déjà, mais les travaux vont lentement; cependant on prévoit l'immersion des premiers gros blocs de la jetée sud dans le courant du second semestre 1921. Les techniciens pensent utiliser normalement la baie ouverte entre deux assises rocheuses distantes d'environ 800 mètres, en neutralisant, par un système de jetées appropriées, les inconvénients actuels de la barre et en supprimant, de ce fait, l'ensablement progressif du lit du Bou Regreg. Un tunnel de liaison, passant sous le cimetière, est percé, — on aperçoit sa sortie, vers la côte rocheuse, à l'origine d'un petit appontement, amorce des travaux futurs, — il débouche, en ville, sur les quais intérieurs du fleuve, vers les bâtiments de la douane.



RABAT. — *Les Oudaïas ; grande porte intérieure.*

De nouveau, la prairie sablonneuse et brûlée, la grisaille de pierres séculaires, les marabouts blancs, recueillent un instant la pensée, vite rappelée à la réalité de l'époque présente par l'active et réjouissante perspective d'El Alou. Au delà, sur un fond de collines verdoyantes que cisèlent, au dernier plan, les bâtiments inachevés de la nouvelle Résidence, la ville indigène détache, de sa mer blanche et tranquille de terrasses, ses grises mosquées quadrangulaires, ses minarets élégamment élancés. Sous le soleil éblouissant, repose la grande cité musulmane ; le soir, à l'heure rose, de timides apparitions féminines complètent, de leurs formes imprécises, de l'inconnu de leur existence, la poésie qui se dégage de ces mystérieux domaines des airs.

Les murs de la citadelle, régulièrement, finement dentelés, flanqués de tours massives, dévalent le long de la pente qui conduit au fleuve. D'énormes et sombres nids de cigognes, aux inextricables enlacements d'herbes et de branchages, garnissent, de préférence, les parties de murailles en ruines les plus élevées de la fortification. Immobile, perchée sur sa longue patte tendue, si ténue que parfois, suivant l'éclairage,

l'oiseau ne semble posséder qu'un gros corps fuselé, surmonté d'un long cou flexible, la cigogne marocaine est l'hôte respecté et assidu des antiques casbahs de la côte. Derrière les créneaux de la forteresse, dépendances de l'empire des oiseaux, derrière la silhouette de la Médersa, s'étend un vaste panorama dont le Bou Regreg forme l'axe animé. Le long de ses rives s'étagent les quais, le port, la ville commerçante que symbolise la rue toute proche des Consuls, le mellah et ses falaises, la Tour Hassan ; de l'autre côté de l'eau, la plage, la basse cité de Salé ; dans le lointain, la plaine marécageuse, un plateau dont l'élévation se poursuit jusqu'à l'orée de la forêt de la Mamora, des collines dénudées qui fuient avec les dernières sinuosités du fleuve.

Face au minaret de la mosquée de la casbah, la Djemaa el Quaçaba, la vision se modifie du tout au tout : le regard plonge et pénètre dans les habitations, dans les nombreuses petites maisons cubiques qui composent l'agglomération vieillotte et particulière des Oudaïas. Là, tout est ancien et bien des ruines ajoutent à l'étrangeté des tableaux et à la beauté naturelle du site, leur note de poignant souvenir des splendeurs passées et oubliées, dont elles sont restées

les muets et secrets témoins. Plus loin, juchée sur un promontoire rocheux, la ville barbaresque découpe, sur l'immensité du ciel, ses lignes harmonieuses et le fier minaret de sa mosquée, au haut duquel se déploie la bannière de l'Islam.

Le chemin de ronde conduit directement à l'intérieur de la casbah; soit en prenant la rue principale, soit en empruntant le dédale curieux des ruelles, on accède au sémaphore perché au sommet d'un cap surplombant la mer et le fleuve. Aux pieds des escarpements formés d'énormes éboulis de roches et d'à-pics de fortifications complémentaires aux angles hardiment architecturés de pignons de surveillance, mugit la barre; le choc des lignes d'ondes successives venant du large blanchit de vagues d'écume tout l'estuaire et les barcasses qui sortent, par mauvais temps, de l'étroit chenal du fleuve vers les grands bateaux du dehors, bondissent sur la crête des lames, glissent dans le vallonnement opposé, pour se redresser et tanguer à nouveau, obéissant docilement à l'action impérative du flot qui déferle avec violence. Tout autour de l'embarcation l'eau bruine; parfois même un coup de vent l'inonde en cascades; le pilote et les rameurs n'en ont cure; ceux-ci, suivant les

modalités du courant et du flot, battent de l'aviron d'un mouvement rythmique qu'ils accentuent, en énergie, à intervalles réguliers, d'un effort auquel participent tous les muscles du corps ; ils se lèvent tous ensemble et, prenant du pied appui sur la banquette d'avant, ils se rejettent en arrière, imprimant ainsi à la rame une action de propulsion plus intense.

Du plateau du sémaphore, de la plate-forme à laquelle on arrive par le sentier qui gravite dans le roc, on a une vue admirable et d'ensemble de la ville de Salé, du nid de corsaires jadis si redouté, dont on peut, au delà des remparts, compter les maisons. Sur ce même plateau s'élevait autrefois un palais, le « château vieux des Oudaïas », cité par Chénier, consul à Salé; les seuls vestiges qui puissent en rappeler aujourd'hui l'histoire et la magnificence sont résumés dans le bâtiment accoté à la télégraphie optique et aménagé momentanément en école professionnelle d'arts industriels à l'usage des indigènes.

Pour savourer tout le charme qui s'attache à ces antiques souvenirs, pour satisfaire aux mille et une intéressantes visions que procure la nature, il est indispensable de fouiller les ruelles,

de scruter les ruines, de voir au loin par-dessus les murailles, au travers de tous les interstices; des sentiers mènent la plupart du temps à d'anciens bastions; ceux-ci possèdent le plus souvent des escaliers et les marches croulantes conduisent parfois au bord du fleuve, au bord de l'eau où les pirates du XIV[e] siècle traitaient du rachat et de la rançon des captifs.

On passe de la tribu à la forteresse proprement dite, du village à la Médersa, soit en suivant une nouvelle ruelle, soit en revenant sur ses pas, par la porte extérieure; cet ultime itinéraire permet de jeter un coup d'œil sur l'instructive salle de vente de l'office des travaux d'arts indigènes et d'admirer les beautés architecturales de la grande porte intérieure des Oudaïas qui l'avoisine immédiatement.

Deux coulevrines de bronze, aux armes d'Espagne, ornent l'entrée de la porte mauresque de l'ancienne école de pilotage; elles ont écrasé l'affût, les roues de bois pleines, trop vieilles et trop faibles pour en supporter le poids; d'entre ces reliques jaillissent de vigoureux aloès armés de leurs lances protectrices.

Lors de l'occupation, l'antique Médersa, l'ancienne pépinière de marins, n'était plus qu'un

amas à peu près informe de terre et de plâtre duquel surgissaient encore le tracé d'un patio, des tronçons de fines colonnades, des fragments de boiseries sculptées. Ces débris intacts, survivants mutilés d'une autre époque, en permirent la reconstitution fidèle. Le travail fut confié à des ouvriers d'art indigènes qui, avec délicatesse, surent faire renaître des ruines la demeure primitive, empreinte de sa grâce d'origine, de son cachet si particulier d'art arabe. L'ensemble des pièces du monument a été aménagé en musée, ce qui ajoute un charme de plus à la promenade; un mokhazeni pilote les visiteurs. A signaler, dans l'ordre de conduite parmi les curiosités des salles du bâtiment qui, de l'extérieur, semble plutôt un beffroi coquettement coiffé, les collections suivantes : faïences de Fez, reliures, bijoux, tapis de Rabat et de Salé, broderies, étoffes, dentelles, armes, meubles, coffrets, fauteuils, étagères de bois peint et sculpté, instruments professionnels du barbier marocain, souvenirs archéologiques.

On sort du musée pour entrer dans les jardins qui s'étagent en gradins, en passant devant quelques échoppes d'artisans privilégiés : ciseleurs de cuivre; peintres d'étagères qui, obser-

vant les rigides principes du Coran leur interdisant la reproduction de l'être animé, localisent leurs inspirations au dessin géométrique qu'ils compliquent à l'extrême et décorent de teintes vives vernissées, sans modelé; ni mélange de couleurs; relieurs à l'antique, enlumineurs, décorant d'arabesques et de motifs anciens le papier, le carton et le cuir.

Avant de présenter l'aspect si gracieux, si soigné qu'ils ont de nos jours, les jardins de la Médersa servaient d'entrepôt de marchandises, en raison de l'exiguïté des quais de la douane. Une noria — la vieille noria chantée par les poètes, qu'ombragent des bananiers aux larges feuilles souples bruissant au souffle doux de la brise maritime — alimente la flore africaine. Des orangers, des citronniers, des grenadiers, méthodiquement replantés, mêlent leurs précieuses essences à celle des thuyas, sorte de cyprès au bois fort recherché; des mimosas géants pleuvent en grappillons d'or sur les perfides daturas et, de partout, sur un fond de pergolas rustiques, s'élancent, éphémères sous le soleil trop chaud, des arbustes, des parterres qu'envieraient les fleuristes de la Côte d'Azur; toute une collection de roses et de chrysanthèmes éparpillent, au-

dessus d'un tapis de violettes et de pensées, la diversité de leurs espèces, la richesse de leurs tonalités fantaisistes, la subtilité de leurs parfums capricieux.

Du côté du fleuve, à l'opposé d'une porte nouvellement restaurée, quelques marches orientent les pas vers le café maure. L'usage a consacré plus spécialement le dimanche à l'Européen, la semaine à l'indigène. De la terrasse, mais surtout du bastion avancé qu'une treille centenaire protège efficacement contre les ardeurs du jour et que l'on gagne en se faufilant entre les petits cubes habités, on a de nouveau sous les yeux un décor inédit des *Mille et Une Nuits* qui change avec l'heure, qui se modifie suivant la lumière, la saison et les coutumes locales. Les cases indigènes minuscules, perchées sur toutes les aspérités de la roche, dégringolent en cascades vers le Bou Regreg, vers des nids de verdure, de cactus, surplombant les eaux; le fleuve, au bas, dépense toute son activité et des quais, chargés de marchandises, parvient faiblement le brouhaha de la vie commerciale de la cité.

C'est surtout pendant la période de Ramadan, le soir, que le café maure des Oudaïas revêt sa

physionomie la plus originale. Sous la douce clarté lunaire d'une nuit calme et fraîche du mois consacré à la déesse du mariage, le paysage s'argente et bleuit, vaguement noyé, au lointain, dans les légères vapeurs nocturnes qui montent des approches fluviales et maritimes. Sur le fond du ciel bleu sombre, parsemé d'innombrables scintillements de diamants, la vieille muraille almohade se détache, noire, inégalement effrangée; noire aussi se profile, à ses sommets, la cigogne, dont le long cou seul remue, se tend vers le bruit. Et le bruit n'est autre que le sourd grondement du flot que le roc disperse et qui semble accompagner en sourdine l'évocation musicale qui s'élève des treilles de la terrasse du café maure. Longtemps, les violons, le tambourin et la guitare harmonisent leurs sons rythmiques, au chant d'une ancienne mélopée qui brusquement s'interrompt et s'éteint... La cigogne, peut-être étonnée, applaudit de sa crécelle, du battement de son bec en palettes de corail et le silence terrestre se fait, sous la belle nuit africaine, en ce petit coin perdu du cap des Oudaïas... Le carême, qui consacre à Allah, par la rigueur de ses lois, la sincérité de la foi musulmane, met trêve à ses exigences

diurnes; l'indigène, mollement, béatement allongé, goûte toute la douceur d'un de ses intermèdes et sa pensée suit, sans effort, les volutes de buée odorante qui se dégagent des petites tables rondes, où la menthe verte parfume un thé très chaud et très sucré. Mais la lumière même de la terrasse est trop vive; les ampoules électriques par trop vulgarisées, glissent une note discordante dans l'harmonie du décor qu'elles illuminent à la façon d'une scène d'opéra; fort heureusement, les pannes de la S. M. D. sont nombreuses en la bonne ville de Rabat — les journaux mêmes en ont parlé — et le dilettante peut alors, sans aucune réserve, goûter pleinement le charme qui s'exhale de ces tableaux d'autrefois faiblement éclairés sous la projection multicolore de lanternes aux coupoles finement découpées.

Quand on sort des Oudaïas, l'âme encore toute pénétrée de douceur, de poésie et de ravissement, on tombe brusquement, sans transition, par les quais et la rue des Consuls, en plein centre commercial et industriel, au milieu du bruit et de l'agitation de la cité.

Par une rampe assez forte, on parvient au fleuve accessible, à son embouchure, aux na-

vires jaugeant jusqu'à 800 tonneaux et ne calant pas plus de trois mètres; le tunnel s'ouvre à sa base, proche les bâtiments de la douane, des bureaux d'expédition et de réception des colis postaux. Ce fut là l'embryon du port actuel. Le Bou Regreg venait alors caresser de ses ondes, que la marée montante refluait vers l'intérieur, les roches du quartier juif, la porte de la ruelle des teinturiers, le pied des bâtiments de la ville, des consulats, du tribunal. En ce point, tout a été transformé, amélioré, assaini; le fleuve, d'ailleurs, ne présentait en ses bords aucun tirant d'eau, et, à marée basse, laissait entrevoir des amoncellements de roches sous-marines, de boues stagnantes, de détritus, toutes les déjections émanant d'une ville entière et des égouts s'épanchant en cascades pestilentielles du sommet des falaises du mellah. Il a été en partie comblé et des quais immenses, amorce des travaux entrepris, ont été créés en prévision des nécessités futures du port nouveau. Une bonne route, s'élevant en corniche, après la rampe de Sidi Makhlouf, serpente maintenant le long des habitations, sous les assises rocheuses de l'agglomération juive; elle dessert l'activité de la rive gauche, le transit de ce quartier maritime nouvellement

édifié dont la progression de rendement commercial s'accentue chaque jour.

La rue des Consuls était, avant 1912, le pôle principal d'attraction du négoce de la ville. La faible colonie européenne que Rabat enserrait en ses murs s'y était groupée, sous la protection immédiate des consulats, de la diversité des couleurs d'outre-mer flottant, nombreuses, sur les terrasses. Cette artère a, depuis, conservé le privilège presque exclusif du commerce indigène, se spécialisant principalement dans la vente, en ses souks de faible importance, en ses petites boutiques arabes et juives, qu'encense le « brûleur de parfums », des objets d'art, bijoux, tapis, armes, broderies, cuirs, boiseries, cuivres, poteries, faïences. Toute cette diversité d'objets représente aussi bien l'industrie locale que celle des autres centres du Maroc; l'article dit « commercial » y côtoie parfois et facilement la beauté artistique; l'importation fournit les soieries, les étoffes et les tissus divers.

La cité impériale se spécialise dans la production originale de broderies, d'articles de cuir et surtout de tapis. Le souk n'offre pas cependant, à ce dernier point de vue, un choix très considérable, l'artisan pouvant à peine suffire

à la commande et ce n'est guère qu'à la criée, à la mise aux enchères, sur la voie publique, l'après-midi, que l'on peut voir défiler quelques belles pièces de valeur.

Les tapis les plus anciens datent du xviii[e] siècle. L'inspiration indigène harmonisa son style propre aux éléments des premiers modèles empruntés à la Perse et surtout à l'Asie Mineure. Les ateliers de Rabat et de Salé ont, depuis, conservé la tradition, la pure originalité du dessin et du coloris des débuts, un moment battues en brèche par la décadence artistique qui sévit sur tout le Maghreb vers la fin du xix[e] siècle. L'office des industries d'art indigène rénova l'enseignement et les travaux du tapis laissés un peu à l'abandon, par suite de la nonchalance naturelle des ouvrières et de l'emploi, par mesure d'économie, de teintes éphémères à l'aniline. De nouveau, en présence d'une œuvre plus soignée comme composition, moins fragile comme conservation, les acheteurs se firent nombreux ; de nos jours, cette industrie a repris, à Rabat, sa place prépondérante et sa réputation s'est rapidement propagée à l'étranger.

Le tapis comporte, en haute laine, — tiède et

douce caresse à la nudité du pied, — une décoration variée, aux tons le plus généralement tendres : au centre, un dessin en rosace aux pointes symétriques est entouré, jusqu'aux bords, d'un cadre de bandes et de motifs différents. La vision de l'ensemble est harmonieuse, mais demande à être faite d'un peu loin, telle la peinture car, le plus souvent, le détail ne résiste pas à une critique trop exigeante.

Il y a un peu de tout dans une boutique de la rue des Consuls, si exiguë, néanmoins, que son propriétaire peut à peine s'y blottir à l'orientale et remuer, — quand toutefois on insiste fortement, — ses richesses accumulées depuis longtemps : les broderies de Rabat, en lourde soie vive, aux tons heurtés, rouges, oranges, bleus, violets, jaunes, malheureusement exécutées trop souvent sur un fond de mousseline légère et travaillées sans aucun souci de la propreté se mêlent, suspendues, à celles de Fez, monochromes, aux points serrés, légers, réguliers, réel travail de patience; le long des murs garnis de foutas, sur de petites étagères peintes, sur des encoignures de thuya en dentelles, s'égrène toute la lyre de l'industrie des armes, du bijou, du cuir et de la broderie d'or et d'ar-

gent : des poires à poudre, des poignards recourbés, ciselés, enrichis, suivant la provenance, d'incrustations d'argent, d'émaux et de pierreries, de grands anneaux d'oreille, des pendeloques de perles naturelles, de lourds bracelets, des khelkhall destinés à encercler les chevilles, des colliers, véritables expositions de talismans, de grandes plaques enserrant, en pendentif, une émeraude pâle, des sacoches de selle à longues lanières, des coussins de Marrakech en cuir écorché, des babouches, des ceintures à la capricieuse décoration de fil, de paillettes et de joaillerie; de longs fusils damasquinés s'appuient contre le mur; à terre, dans le fond, des piles de tapis, de hambal de Salé aux larges bandes de tapisserie et de tissu ; plus près, sur les côtés, toute une collection cuivrée : des mechmar à longs fourneaux montés sur trépieds de fer forgé, des lanternes ajourées, des accessoires destinés aux boissons chaudes, plateaux, cafetières, théières ciselés, des brûle-parfums, de larges boucles de ceintures; devant, pêle-mêle, des poteries de Safi, bibelots d'étagères, au décor en camaïeu bleu sur émail blanc rehaussé parfois d'un peu de vert, des faïences de Fez, — des plats principalement, — reflétant l'influence

persane et remarquables, quand elles sont anciennes, par la netteté du décor, la douceur des tons et l'harmonie des couleurs.

La rue des Consuls se prolonge, en ruelle, du côté des remparts, vers la « Tour Eiffel », le pylône de la télégraphie sans fil, en traversant le quartier des « Filles de la Douceur », quartier des plus remuants et dont l'agitation dangereuse a besoin parfois d'être tempérée par l'apparition de la patrouille armée et de la police : c'est un tout petit coin de la casbah d'Alger.

Le Mellah [1] occupe, au delà de cette ruelle, toute la partie de la ville qui avoisine les remparts et les falaises de la rampe de Sidi Makhlouf. Il n'y a plus de chaînes, il n'y a plus de soldats du pacha aux portes du quartier juif; ses habitants ne marchent plus pieds nus en la ville arabe; ils peuvent y circuler à cheval et n'ont plus de tenue spéciale obligatoire. Tout au contraire, il n'est guère, aujourd'hui, que les femmes et les vieillards qui aient conservé le costume traditionnel; les jeunes gens, garçons et filles, s'habillent à l'européenne. De toutes les

(1) Ou « Saloir ». Les Juifs ont eu le privilège, au Maroc, de saler, pour les conserver, les têtes des rebelles qu'on exposait sur les murailles.



Rabat. — *Une ruelle du Mellah.*

classes de la société, le juif est celui qui a obtenu, par suite de notre occupation, l'émancipation la plus large, la plus radicale, la plus digne de reconnaissance. Le mellah, tout de bleu encore recouvert, concentre, à Rabat, sa vie et son activité dans la rue centrale du quartier qui lui a été antérieurement imposé. Il vivait à des siècles de l'ambiance musulmane, avec ses maisons à balcons, ses fenêtres, ses boutiques, sa multitude de femmes à visages découverts, ses richesses cachées, ses misères apparentes, ses couleurs voyantes, ses cloaques de boue et d'immondices. Le juif est resté ce qu'il devait être hier : artisan ou commerçant ; on le retrouve, rue des Consuls, vendant des tissus, faisant commerce d'un peu de tout, marchand d'objets précieux, fabricant de bijoux indigènes ; changeant de quartier, il incorpore à son domaine une autre corporation : rue Souika, il extrait des vieux bidons de pétrole, des lanternes ajourées, toute une batterie d'ustensiles en fer-blanc d'usage courant ; boulevard El Alou, il s'occupe de transactions, d'achat et de vente de terrains, de propriétés, il sert de courtier, d'intermédiaire ; on le rencontre sur tous les chemins, en la ville et la campagne, troquant

ses douros, dont il se sépare difficilement, contre n'importe quoi, pourvu que le marché soit avantageux ; enfin, c'est l'homme pratique par excellence qu'on est sûr de trouver partout, aux postes de l'avant comme à l'arrière où, tout en faisant grandement honneur à ses affaires, il rend en somme service à autrui et à la colonie.

Mais, nous voici de nouveau à l'angle de la rue des Consuls et de la rue Souika. Celle-ci, perpendiculaire à la première, se perd, vers le fleuve, en ruelle dégringolante ; de chaque côté, des boutiques qu'environne un sol souillé de poussier, de résidus graisseux, de produits colorants, fort dangereux pour les toilettes claires tant soit peu longues, — la mode a d'ailleurs tout prévu, — abritent, dans la région des forgerons, des marchands de sel marin extrait des salines du Bou Regreg, de goudron médicinal, à l'usage des soins externes à donner aux chameaux, d'huiles et de charbon. Puis, c'est une cascade, le long de la vieille rue étroite, pavée de mauvais galets, de hautes cuves de teintures aux liquides multicolores, sombres et épais, de paquets de soies et de laines ruisselant, aux devantures, l'eau de lavage ; toutes ces chevelures de fils brillants, de molles cordelettes mates

aux épaisseurs diverses, égaient la sévérité et la laideur du lieu de leurs gammes rieuses de couleurs tendres et vives.

En sens inverse, l'industrie du cuir permet, en un trop court horizon, une intéressante et passionnante vision de l'installation et de l'activité des grands souks de Fez. En effet, en l'espace de deux cents mètres, se trouvent réunis tous les éléments d'un tableau bien marocain où la beauté du fond, le paysage, ne le cède en rien à la diversité du premier plan, la vie de la rue.

A droite, à gauche, de petites échoppes ne mesurant guère plus de deux mètres sur toutes les dimensions s'ouvrent, en couvercle de boîte, à un mètre environ du sol, recouvert encore de galets en forme d'œufs à la coque. L'artisan se hisse, lui et ses gens, du caillou à l'intérieur de la boîte, à l'aide d'une solide corde lisse. Ici, on travaille; ce sont les ateliers de fabrication devant lesquels le promeneur peut voir les morceaux de peau tannée devenir babouches, sacs, sacoches, serviettes, porte-monnaie, portefeuilles.

Un bruit confus de voix et de piétinements sort de la perspective de l'allée couverte où, sous un dais de branchages, la pénombre guillochée

miroite à l'infini. Le va-et-vient se rapproche, s'éloigne, recommence : ce sont des caravanes, chameaux beuglant, petits ânes trottinant, des errants du bled, traînant, las, leurs hardes poussiéreuses et tendant la main, de musclés porteurs d'eau, courbés sous le poids de la guerba et faisant tinter allégrement leur étincelante sonnette de cuivre, des citadins, des fonctionnaires indigènes, à mule, serviteurs courant. A l'heure de la criée du cuir, tout cela passe, s'écoule, fuit, sans s'arrêter presque, au travers de la cohue des piétons... Balek!... Balek!...

La mosquée Djemâa el Kebir protège de son ombre tutélaire les échoppes de vente où, près de la fontaine dont il aime le bruit, le boutiquier, assis à la turque, les pieds nus, majestueux et rêveur, se repose...

Le soir, à la nuit tombante, le couvercle des petites boîtes se redresse et, silencieusement, se referme avec soin; l'artisan, ses aides et le boutiquier rentrent paisiblement chez eux, en la cité indigène, et la nuit descend, calme et sereine, sur le silence et l'oubli de ces visions enchanteresses.

On franchit une porte crénelée et la rue Souika se continue jusqu'à Bab Teben donnant accès sur



Rabat. — *Rue Souika.*

les marchés. Bien des corporations sont ici représentées et agglomérées : le barbier, rasant à sec le crâne et le menton et opérant, sur place, la saignée, sous l'occipital, opération sommaire qui sert de remède préventif à tous les malaises; le ferblantier israélite, se spécialisant dans la confection des lanternes aux verres blancs et colorés; le potier, le marchand de chaux vive, le fabricant de bâts, le tenancier de fondouk et de café maure; puis, tous les corps de métiers dépendant du service de l'estomac : le vendeur de légumes, de beignets, de viande hachée, d'oranges et de citrons, le guerraba (marchand d'eau), le baqual (épicier), ne localisant pas seulement sa vente aux nécessités mêmes de la vie indigène) semoule, thé, sucre, café, beurre et bougie) mais la généralisant à l'infini, le boucher, le boulanger, pour n'énumérer que les plus indispensables.

La rue Souika reste, par excellence, l'artère ménagère indigène de la cité; c'est surtout le soir, à l'heure du repas, qu'il est intéressant de s'y attarder. Le célibataire, le « meskine », le dur labeur de la journée terminé, encore tout imprégné de poussière et de la crasse des jours précédents, trouve là, sous la main, des repas

tout préparés : soupes, galettes à teinte grise, sandwichs à l'huile, œufs durs aux aromates, sauterelles grillées, brochettes de viande, grillades, couscous, beignets, pastèques, figues de Barbarie, pâtisseries. Tout s'étale sur le bord du trottoir : le pain, les fressures, les légumes, les fruits, et ce sont encore les accotements de la chaussée grouillante qui abritent les mangeurs qui n'ont pu trouver place dans les étroites rôtisseries. De partout, du flot humain, des échoppes basses, des amas de victuailles, d'épices et de menthe verte, de la cassolette du « brûleur de parfums » montent dans l'air tiède, sans presque se mélanger, des relents de race, des senteurs chaudes, violentes, des fumées d'huile cuite, de graisse brûlée, de chair rôtie. Et tout près, la mosquée Djemâa Moulay Sliman se profile en sveltes lignes protectrices sur l'estompe de l'embrasement de la voûte céleste, à l'occident.

Bab Teben, la « porte de la paille », s'ouvre sur les marchés.

L'installation européenne récente, pratiquement aménagée, est de belle allure et bien achalandée ; toutefois, l'activité de la poissonnerie se ressent du manque naturel de goût de l'indigène

pour la pêche, des difficultés matérielles qu'offre l'accès des rivages et du passage très souvent dangereux de la barre.

Le marché indigène, encadré de fondouks et d'échoppes de cordonniers rustiques, de potiers et de selliers, tient ses lieux de réunion et de vente sur la place, proche Bab el Had. Le long des trottoirs stationnent toute la corporation des petits porteurs, eux et leurs couffins, puis la file des écrivains publics, assis à l'orientale, autant plumitifs que conseillers et diseurs de bonne aventure. Ah! c'est que nous avoisinons, ici, des croyances moyenâgeuses et réfractaires au progrès; nous parcourons un pays où les pratiques de la sorcellerie sont encore fort en honneur. Pour nous, hommes du xxe siècle, ces choses-là semblent d'outre-tombe et si éloignées de notre compréhension, que nous rangeons facilement les premiers, les maîtres, parmi les malins, les seconds, les patients, parmi les fous, les faibles à l'intellectualité passive, ou les imbéciles. Puis défile, comme conséquence, toute une pharmacopée indigène, racines, feuilles, fleurs tinctoriales, fards, parfums, pâtes, épices, aromates : sakta la graine silencieuse, halba la victorieuse, n's'kala celle qui bouleverse, kmeat

el mahon l'épilatoire, kromia el amïa l'aveugle, coriandre, benjoin, henné, alun, bois de santal, camphre, opium, mercure, hormel, rota, soufre, anis bstani, musc, lubin, lavande, myrrhe, belladone, ambre, laurier, clous de girofle, cannelle, noix de galle, muscade, gingembre, safran, saponaire, antimoine, eaux de rose, de fleur d'oranger, de noyer, etc..., à laquelle s'ajoutent invariablement quelques articles appelés à conjurer les maléfices des génies malicieux, les mauvais sorts des méchantes gens : l'œil gauche d'un renard ou d'un loup, une balle de plomb tirée le dernier mercredi du mois, aplatie et percée de sept trous, la carapace d'une tortue, la mâchoire d'un chien, un morceau de peau de lion découpé au milieu du front, un jeune caméléon, un œuf de cigogne, un poussin non encore éclos, des serres de faucon, une tête de corbeau, des sangsues sèches, des crottes de chèvres, un placenta d'ânesse, une peau de serpent, une corne de gazelle, un œuf de poule vidé, une plume du petit oiseau Azata (viens) ou Ter t' banni (suis-moi), un miroir du Diable, et combien d'autres encore.

Une seule formule, entre toutes, extraite de la *Sorcellerie au Maroc,* du Dr Mauchamp, montrera



Rabat. — *Le marché : corporation des porteurs.*



Rabat. — *Les Oudaïas : l'estuaire du Bou Regreg.*

mieux qu'un simple énoncé le caractère des procédés mis en œuvre, le mode d'emploi de divers ingrédients et le peu de réalités thérapeutiques qui se dégagent de l'ensemble :

« La sorcière, qui risque d'être sollicitée à chaque instant et souvent à l'improviste, afin de s'éviter des courses nombreuses et de la fatigue, a toujours chez elle une provision toute prête des herbes et objets nécessaires pour opérer. Entre autres, et ce n'est pas la moins importante, la pâte lunaire. Elle achète un pétrin neuf pendant le jour, elle le lave et lui fait visiter, le soir, toutes les habitations des diables : abattoirs, fosses d'aisances, cimetières et tombeaux de saints, ainsi que les synagogues et mosquées dont les diables sont gardiens. Elle prend de l'eau de sept sources ou puits couverts, et, chaque fois, elle invite les diables à venir l'aider à la descente de la lune. Elle fait tous ces préparatifs la veille de la pleine lune, c'est-à-dire la veille du 15 du mois arabe. Le soir de la pleine lune, entre minuit et 1 heure du matin, elle se noircit l'œil droit avec du khol, elle se met du carmin sur la joue droite, du béthel sur la mâchoire droite, un bracelet au bras droit, un anneau au pied droit et elle se fait une tresse à droite. Puis

elle va seule au cimetière, elle pose son pétrin à terre, juste au milieu de l'enceinte, elle se met nue et, portant à la main un petit drapeau vert attaché à un roseau, elle parcourt la nécropole d'un bout à l'autre et dans tous les sens en priant à nouveau les esprits des ténèbres de lui faire descendre la lune. Dans le pétrin elle a versé l'eau des sept fontaines. Alors on voit la lune monter au zénith, puis descendre lentement jusque dans le pétrin. Immédiatement une tempête s'y déchaîne, l'eau écume et déborde... Précipitamment, la sorcière recueille au fur et à mesure cette mousse dans une cuvette. Pendant ce temps, le benjoin et la coriandre brûlent dans un réchaud voisin du pétrin ; et la sorcière commande : « Je veux que tu me serves pour le « bien et pour le mal. » Quand le vase est plein d'écume, la sorcière éteint le feu d'encens et verse l'eau du pétrin par terre : la lune libérée remonte lentement au ciel. Et la sorcière rentre chez elle avec sa cuvette d'écume à laquelle elle ajoutera, en poudre, du musc, de l'ambre, du mastic, du benjoin blanc. Elle en fait une pâte qui servira pour faire le bien comme pour faire le mal. »

Des crieurs, circulant parmi les groupes,

mettent à l'enchère, suivant le jour et l'heure, des animaux, des burnous, des tapis, des cuivres, tous articles, en un mot, entièrement liés à la vie marocaine. En avant des échoppes, des femmes indigènes, venues de l'intérieur, offrent, surtout aux veilles de grandes fêtes, au moment où l'argent se fait plus nécessaire, des bijoux, des tissus, des broderies, des objets particuliers. Au centre de la place, toute la corporation des vendeurs de vieux effets se trouve réunie, côte à côte, avec les marchands de nattes de Salé, de fourrages et d'oranges.

Mais ce qui intéresse surtout le public indigène, ce qui ameute la foule des badauds, ce sont les baladins et les conteurs. Un pitre à la figure barbouillée, à la longue chevelure frisée et bouffante, revêtu des insignes du clown ou du paillasse, gymnasiarque le plus souvent, rythme ses grimaces, ses contorsions, ses culbutes et ses farces aux sons des clarinettes, des taridjas et des tambourins. Le cercle des auditeurs se fait, autour du groupe, de plus en plus dense; les premiers venus, les mieux placés, s'asseyent à terre. Les sous arrivent au plateau, au tapis; la quête circulaire complète la recette de la matinée; les acteurs se contentent de peu, — la

solution du problème de la vie chère ne semble pas encore les émouvoir outre mesure, — aussi quand les prévisions budgétaires du moment sont équilibrées, le conteur entre en scène ; la seconde partie du programme va se dérouler au milieu du calme et de l'attention générale. Le conteur n'est pas en principe un bouffon, c'est plutôt une sorte de trouvère sans élégance ni poésie, de troubadour des latitudes musulmanes qui, en prose, chante des légendes, des exploits accomplis par les héros populaires, débite des fables, des histoires amusantes, d'autant plus agréables à l'oreille et à l'esprit indigènes qu'elles sont plus extraordinaires, plus grivoises, plus osées ; il en agrémente le texte de ses digressions facétieuses, de ses improvisations, le plus souvent heureuses et que ponctuent quelques coups de taridja et les approbations, de la voix, du rire et du geste, des assistants. Si le conteur a le don de l'exposé narratif, barbare et licencieux qu'il interprète suivant la composition et la mentalité de l'auditoire, il a aussi celui d'une mimique des plus expressives, qu'il soutient d'une intonation familière et appropriée ; il tient son entourage sous le charme de sa parole persuasive, l'enchaîne à son idée, l'entraîne, lui fait vivre, par le

mouvement, son sujet et éclate de fous rires avec lui...

De Bab Teben, la rue El Gza élève sa perspective monotone vers El Alou (le boulevard d'en haut). Sans caractère particulier, cette voie perd de jour en jour son allure primitive; des magasins européens s'y sont installés et l'accaparent presque entièrement. A l'heure de la sortie des ateliers, à l'heure du fonctionnaire, le soir, la rue El Gza s'anime et se bigarre de la diversité du mouvement née des nécessités de liaison entre la ville nouvelle et les anciens quartiers, au contact direct avec la vie indigène.

Parallèlement à la rue El Gza et à une centaine de mètres d'elle, gravite également vers El Alou, partant de Djemâa Moulay Slimàn, la rue Sidi Fatah, patronnée par un saint, dont le marabout, fréquenté par les femmes, s'érige à l'origine opposée. De loin, on aperçoit la gracieuse silhouette grise du minaret de la mosquée Moulay el Mekky, le haut pignon à tuiles vertes et à boules cuivrées, la blanche coupole du marabout coiffée d'un large nid de branchages, le palmier sans tête qu'au printemps la cigogne habite et le passage couvert qui projette sur la chaussée sa tache d'ombre géante.

L'intérieur du lieu saint, sauf sa profusion d'horloges de tous modèles et de lustres aux veilleuses multicolores, ne modifie point trop l'impression assez générale de sévérité et de simplicité extrême que l'on éprouve au contact indirect, de la rue, des autres réunions de prières marocaines. C'est par l'harmonie de l'ensemble, par le cachet artistique tout particulier qui s'attache à la pureté de formes et de couleur de la tour octogonale, par le détail de l'architecture des portes, des dessins linéaires coloriés des boiseries du plafonnage extérieur, que le monument attire et mérite l'attention du passant.

Les portes de cèdre, encadrées de capricieuses mosaïques, sculptées de motifs en rosaces aux lignes entrelacées, surmontées de stalactites de plâtre peint et d'auvents dentelés coloriés que les intempéries ont en partie maltraités, présentent, à hauteur d'homme, une démarcation très nette d'usure et de fatigue : c'est l'œuvre du temps, de l'usage, mais aussi la trace accumulée, répétée de la main qui supplie, du baiser de prière des femmes qui passent sans entrer, recueillies, muettes, voilées, résignées.

Surplombant la porte principale, protégeant l'attente du fidèle, le stationnement du men-

diant, le repos du pauvre, un couvert étend sa douce et bienfaisante obscurité sur la rue. Le graphique du plafonnage, que rompt une lanterne mauresque, est une merveille de patient travail, de finesse de dessin et de légèreté de coloris. Ici, le sujet principal, une rosace immense, nuancée de lavis bleus sur fond jaunâtre, n'est géométrique que dans sa contexture générale ; il varie son ornementation, généralement adoptée en lignes droites, brisées, par des enjolivures florales de très bel effet s'isolant, sur ciel blanc, dans le tracé de courbes gracieusement lancées. Des panneaux de mêmes tonalités, sans heurt dans la composition, complètent, en longueur, la beauté svelte et miniaturée de l'image et du cadre, la mélodie du tableau.

Quelques pas plus loin, le dispensaire municipal et le bureau d'hygiène ne révèlent leur existence de labeur et de dévouement, en d'agréables demeures nouvellement restaurées, que par leur modeste pancarte, par la présence du chaouch de service.

Mais nous voici presque arrivés au terme de notre itinéraire ; la rue, trop étroite, est encombrée de voitures et c'est à grand'peine que, le jour des mariages, le promeneur peut

s'aventurer vers un nouvel espace couvert s'ouvrant aux approches des « services municipaux ». Le bâtiment est remis à neuf et son style mauresque reste très approprié à l'ambiance indigène qui l'environne de toutes parts.

A la tête de l'administration de la ville se trouve placé le Pacha, magistrat de l'ordre administratif et judiciaire, président de la Commission municipale et juge de droit commun des indigènes marocains en matière correctionnelle et de simple police; en matière civile, les affaires sont réservées au chraà. Le Pacha est assisté de deux adjoints (khalifas), de l'amin El Mostafad, chargé de gérer les biens maghzen, d'un mohtasseb, sorte de prévôt des marchands, et du Nadir des Habous.

Tous les rouages de l'administration locale, constituant l'ensemble des services municipaux, sont placés sous les ordres de l'administrateur, fonctionnaire à la fois politique et administratif, investi du contrôle des autorités indigènes auprès desquelles il représente le Protectorat.

La Chambre de Commerce et d'Industrie de Rabat fut créée le 29 juin 1913, en même temps que celle de la ville de Casablanca.

Continuons notre promenade.

La porte Bab Djedid nous permet de passer des marchés de la cité à la vie nouvelle, à la campagne. Devant, se profile, droite, l'avenue Dar el Maghzen, barrée, au sommet, par les murs de l'Aguedal et l'ensemble de la mosquée Djemâa Es Sounna, où le Sultan, sortant des murs de son Palais, se rendait jadis, tous les vendredis, pour assister en grand cérémonial à la prière. La transition est brusque. Derrière, de hauts remparts nous isolent complètement de la curiosité de la ville et de la vie indigènes, et les murailles sont tellement incrustées d'armatures télégraphiques que leur perspective, peu esthétique pour un monument historique, donne l'illusion d'une plantation aérienne aux sommets miroitant d'innombrables boules neigeuses ; partout ailleurs, dans le demi-cercle de vision que limitent des collines lointaines, endiguée par le fleuve et la seconde enceinte extérieure, l'agglomération européenne sort de terre et piquette de bâtiments, de points blancs, l'immensité verdoyante de la prairie d'autrefois. Son plan général ne se lit pas encore dans l'éparpillement de ses chantiers et c'est à peine si l'on peut, actuellement, déterminer l'emplacement futur de ses principaux quartiers.

Suivons l'avenue Dar el Maghzen, grande artère centrale aux arcades naissantes, qui nous conduit au palais du Sultan. A gauche, œuvres de Mme Lyautey, la Maternité et la Crèche, puis la Goutte de Lait, dispensaire d'enfants où ceux-ci trouvent une alimentation et des soins propres surtout à enrayer la diarrhée infantile, sèment là encore leurs philanthropiques bienfaits; au premier carrefour, l'Hôtel des Postes, en construction, le Palais de Justice lui faisant face. Ce dernier, grande et belle demeure seigneuriale qu'un superbe jardin avoisine, était une des nécessités de la première heure, répondant aux créations nouvellement envisagées; un dahir du 12 août 1913 avait institué l'organisation judiciaire composée de tribunaux français destinés à remplacer les juridictions consulaires. A Rabat, siègent la Cour d'appel, un tribunal de première instance et deux tribunaux de paix.

Du carrefour, sur la gauche, on aperçoit, à peu de distance, claquant à la brise, nos couleurs nationales : c'est la Résidence générale.

Lors de l'établissement du Protectorat en 1912, le général Lyautey, Commissaire Résident Général, puis commandant en chef, dépositaire de tous les pouvoirs de la République française,

groupa, autour de son fanion, tous les services centraux de l'administration, ses cabinets militaire, civil et diplomatique, ses bureaux politique, naval, médical et d'ordre. Cette installation, à caractère provisoire, comprit un grand nombre de constructions légères, en bois, recouvertes de chaume qui s'édifièrent rapidement à environ un kilomètre des remparts du sud, à mi-chemin entre les orangeraies et le fleuve ; ce fut l'origine de la future ville européenne.

Peu à peu et suivant l'état d'avancement des travaux des bâtiments de la nouvelle Résidence, l'axe administratif se déplace vers les Touargas. Déjà, l'État-major, les directions des services de Santé et de l'Intendance, de l'Enseignement, de l'Agriculture, la Trésorerie générale ont pris possession de leurs emplacements définitifs. L'année courante verra probablement l'abandon complet de la « ruche », des « Bosquets sacrés » et leur utilisation, suivant les prévisions, par les services municipaux.

Le contrôle général de l'administration civile de l'Empire chérifien est assuré, sous l'autorité du Résident, par le Délégué à la Résidence de France au Maroc. Celui-ci est assisté du Secrétaire Général du Protectorat, chargé de la centra-

lisation des affaires civiles et administratives qu'étudient, suivant leurs attributions spéciales, les services centraux ci-après (Décr. 20 juill. 1920) :

La Direction des Affaires civiles a la charge de l'administration générale et municipale, de la police et sûreté, du service pénitentiaire, du travail, de la prévoyance et des études sociales. (Dahir du 23 oct. 1920.)

La Direction des Affaires chérifiennes assure les rapports entre le maghzen et l'administration du Protectorat, ainsi que le contrôle des services administratifs et judiciaires indigènes, des établissements et du haut enseignement musulmans. (Dahir du 24 juill. 1920.)

La Direction générale de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation réunit les différents rouages plus particulièrement chargés de favoriser le développement économique du Maroc, y compris ceux des Eaux et Forêts et de la Conservation de la propriété foncière. (Dahir du 28 févr. 1921.)

La Direction générale des Finances comprend les services ressortissant aux objets ci-après : budget et comptabilité, impôts et contributions, douanes et régies, enregistrement et timbres,

domaines. (Dahir du 24 juill. 1920.) La Trésorerie générale centralise toutes les opérations de comptabilité, reçoit les versements de tous les produits budgétaires, administre les réserves du Trésor, assure le paiement des dépenses publiques et le mouvement général des fonds.

La Direction générale des Travaux publics est chargée de l'exécution et de l'entretien des travaux d'État, du service maritime, des chemins de fer et des mines ; celui de l'architecture y est rattaché. (Dahir du 24 juill. 1920.)

La Direction générale de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Antiquités organise l'enseignement des indigènes, l'enseignement primaire, secondaire et technique européens, l'enseignement supérieur et l'organisation scientifique (École supérieure de langue arabe et de dialectes berbères de Rabat). Elle étend en outre son action sur les services des Antiquités préislamiques, des monuments historiques, palais impériaux et résidences, des arts indigènes. (Dahir du 28 févr. 1921.)

L'Office d'arts indigènes, créé en janvier 1918, a pour but de relever les anciens métiers, d'encourager les artisans, de les faire travailler, d'activer leur production, de trouver des débouchés

commerciaux, tout en les maintenant dans les traditions artistiques, de faire l'éducation des apprentis.

Avant 1912, il n'existait au Maroc que quelques écoles françaises établies dans les ports et des classes israélites installées dans les mellahs. Depuis, chaque année a vu la construction et l'ouverture de modernes établissements d'instruction assidûment fréquentés par de nombreux enfants de toutes les nationalités, de toutes les origines.

La Direction de l'Office des Postes, des Télégraphes et des Téléphones recrute et administre le personnel nécessaire à l'exécution, au contrôle et à la direction des services de l'exploitation postale et électrique. (Dahir du 6 juill. 1920.)

Moulay Hassan fit, en 1892, un premier essai d'organisation postale chérifienne; toutefois, le service était limité au transport des lettres par rekkas. Puis, la France, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne ouvrirent chacune pour leur compte des bureaux dans les principales villes de la côte. Pour aviser à l'ingérence postale étrangère et soutenir sa concurrence, la France céda au Maroc, par la Convention du 1er octobre 1913, les bureaux qu'elle y exploitait et mit à sa dispo-

sition le personnel et les moyens nécessaires pour créer un office autonome.

La Direction des Renseignements, relevant du Commissaire Résident Général, contrôle, dans le territoire subdivisé en régions, cercles et annexes, tous les actes de l'administration indigène ; elle prépare politiquement la pénétration et l'action du commandement, organise et administre les régions pacifiées, non soumises à l'action de l'autorité civile.

La Direction des Transports, dépendant directement du général commandant en chef, concentre les questions de transports militaires et civils, d'intérêt général par voie ferrée et maritime, d'intérêt privé par voie ferrée. (Ordre résidentiel du 8 févr. 1920.)

Le Service de la Santé et de l'Hygiène publiques, rattaché à la Direction générale des services de santé, étend sa bienfaisante action sur tout le Maroc par la prévision, la préparation et l'exécution des mesures d'hygiène et de prophylaxie générales. (Dahir du 24 juill. 1920.)

De la Résidence générale à l'Hôtel de la Tour Hassan, il n'y a qu'un pas. Le bâtiment, à étage, déploie, sur une hauteur dominant la ville et le

paysage d'alentour, les lignes harmonieuses de son architecture mauresque. Sa construction, confiée à des ouvriers indigènes, est récente ; elle reconstitue avec soin, élégance et fidélité les beautés un peu éteintes de l'art local ; les travaux du plâtre, plus particulièrement, ont le modelé et la finesse des plus belles demeures de l'Empire et la galerie centrale avec ses gracieuses colonnades, ses boiseries d'ornement, les moulures artistiques de ses plafonds, semble être le prélude charmeur, sous l'étincellement de la lumière électrique, de quelque palais des contes arabes.

On pouvait encore voir, il y a sept ans, errer par la campagne, cherchant du bois, une toute vieille femme indigène, laide, à peine vêtue, si peu que parfois on la disait nue : c'était Mabrouka, la « folle de Rabat ». Elle avait élu domicile sous la voûte d'une ancienne fontaine à la source tarie, de l'avenue Dar el Maghzen, non loin du carrefour où la bâtisse nouvelle a dévoré l'orangeraie d'autrefois. Elle s'entourait là, à la lueur falote d'un feu de branchages, d'une multitude de vieux bidons de pétrole qui constituaient, en même temps que sa richesse, l'étrangeté de sa folie... La voûte est aujourd'hui déserte. Mabrouka s'en est allée vers le lieu de

délices où, dans le Paradis de Mahomet, suivant les sages enseignements du Coran, l'élu de Dieu se repose, dans de multiples jardins arrosés de courants d'eau, de ruisseaux de lait, de vin et de miel pur, sous des ombrages aux fruits délicieux, paré de vêtements de soie, de bracelets d'or et de perles, assis commodément dans des fauteuils ou accoudé sur des tapis dont la doublure sera de brocart, se livre à des transports de joie en compagnie de ses jeunes épouses et se nourrit, matin et soir, de tout ce qu'il demande.

La mosquée Djemâa Es Sounna occupe de sa longue et peu décorative masse tout un côté du carrefour de la crête. A droite, se profilent, en angle ponctué du blanc des terrasses du collège musulman, les murs gris du Dar el Maghzen; l'un se perd dans la perspective des Trois Portes (Bab er Rouah), l'autre remontant encore vers le sud, longe le quartier des Touargas et aboutit à la porte des Zaer, d'où l'œil découvre la fortification d'ensemble des ruines du Chella.

La cour du Méchouar au fond de laquelle s'élève le Palais du Sultan, commencé sous Moulay Mohammed, mort en 1873, est immense; c'est à peine si, de loin, en cet infini champ de manœuvre, trapézoïdal, stérile et sablonneux, se

perçoit l'existence, le long des murs qui l'entourent, de toute une colonie de gens et de bêtes primitivement installée, à la façon équatoriale, en des îlots de verdure, sous les cactus et dans les roseaux.

Au milieu de cette étendue désertique, morne en dehors des jours de fête et de parade, court une route blanche et poussiéreuse qui conduit à la demeure impériale. Au centre, perdue, une petite mosquée, le temple de la prière souveraine du vendredi, blanche elle aussi, évoque, à elle seule, tout un paysage des cieux d'Islam que le Palais, vaste ensemble disparate de bâtiments anciens et récents, n'embellit ni n'égaie.

En l'enceinte de ses murs neufs réside habituellement le Sultan. Moulay Youssef, issu de la famille chérifienne des Alaouites, descendants directs du Prophète, s'est consacré entièrement à la réorganisation de son empire, en collaboration étroite et loyale avec l'administration du Protectorat. Son Maghzen, le Gouvernement proprement dit, constitué par le service d'État — ministères et conseils techniques, — l'a secondé de tout son dévouement, de toute son intelligence, de sa vive et juste compréhension de ses devoirs sur l'orientation nouvelle des destinées du pays.



Rabat. — *En attendant le cortège impérial, un jour de fête de l'Aïd Srir.*



Rabat. — *Sidna passe.*

Sous un petit toit aux tuiles vertes, lieu vénéré entre tous, repose la dépouille mortelle de Moulay el Hassan. Et la pensée, sous l'empire du dramatique souvenir des récits de l'époque du printemps de 1894, suit son ombre dans sa chevauchée macabre de Dar ould Ziddou à Rabat; elle revoit le cortège de guerre, Ba Ahmed cachant le décès de l'illuste Maître pour permettre la proclamation d'un des plus jeunes fils du défunt, Moulay Abd el Aziz, la tente close, mystérieusement muette, respectée, redoutée, d'où le mort commande et conduit encore sa harka...

De l'autre côté des murs du Palais, vers l'ouest, au delà des modernes casernes abritant la garde chérifienne, se développe également la ville européenne nouvelle, le quartier de l'Aguedal. Il n'y a guère là, pour le moment, qu'une lointaine petite agglomération et, dans le mouvement de terrain qui s'élève jusqu'aux anciens emplacements de la Foire encore piquetés de troncs d'arbres mal entrelacés qui semblent sous la lune de lamentables fantômes calcinés, quelques villas de fonctionnaires.

Du plateau, utilisé comme enclos sportif, du restaurant du Belvédère, survivant de l'exhibi-

tion commerciale, industrielle et agricole de septembre 1917, de l'esplanade de l'École supérieure de langue arabe et de dialectes berbères, garnie d'un lot en éventail de vieux seigneurs de bronze, invalides de l'époque de la piraterie, magnifiques pièces de musée, on a une vue splendide sur les jardins étagés jusqu'au flot maritime, sur les remparts et les cités indigènes qui dentellent le haut horizon de leurs nombreux minarets.

Sortant de la grande cour du Méchouar par la porte des Touargas, on tombe en plein chantier actif de constructions : le quartier de la future Résidence est proche le Palais du Sultan.

La villa résidentielle commence à s'élever au lieu dit « les Trois Figuiers » ; elle surgit du sous-sol, demain animé, dominant de ses terrasses ébauchées le site et les bâtiments environnants presque terminés.

Par le boulevard front d'oued, surplombant, en corniche, le vallonnement du Chella, le caprice des méandres du Bou Regreg, la vaste plaine marécageuse de la Merdja où les salines tachent en zones blanchâtres la prairie des ajoncs, on pénètre parmi les ruines de la mosquée Hassan. Du temple musulman, aux dimensions

énormes, au plan d'ensemble décoratif, — le plus imposant, le plus beau de tout le Maghreb, — il ne reste que la Tour, inachevée, des pans de murailles défensives, des tronçons de colonnes, un aggloméré informe de briques, de terre et de plâtras, des fondations, des assises de portes. La pioche archéologique n'a trouvé que fort peu de choses intéressantes sous l'amoncellement des débris ; elle a, en certains points, fouillé le sol dont le niveau s'est abaissé de près d'un mètre par suite de l'enlèvement des décombres provenant des plafonds écroulés. Les colonnes ont été tant bien que mal reconstituées, remises sur pied, consolidées, nettoyées même ; le résultat n'a pas répondu certes à l'idée directrice, car l'ensemble fait, dans le décor, un fâcheux effet de médiocre et trop récent replâtrage : le « jeu de quilles » comprend trois cents emplacements.

Édifiée à la fin du xııᵉ siècle, sous le règne de Yacoub el Mansour, en même temps que se construisait la ville de Rabat, la grande mosquée nécessita, pendant quinze ans, la main-d'œuvre de sept cents prisonniers chrétiens enchaînés. Le tremblement de terre du 1er novembre 1755, qui détruisit Lisbonne, fit écrouler, en même temps que divers à-pics des berges du fleuve,

une partie du monument d'ailleurs assez fragile en lui-même et que la ruine avait déjà touché de ses funestes atteintes. Les richesses se dispersèrent, la majorité des matériaux utilisables servirent à la construction d'autres demeures locales et l'oubli se fit vite sur l'originalité de l'œuvre, sur la conception grandiose qu'avait eue l'architecte également célèbre par la création de la Giralda de Séville et de la Koutoubia de Marrakech.

La Tour a résisté aux multiples épreuves de l'âge, des cataclysmes et des intempéries ; elle apparaît, massive, mais cependant admirablement dessinée, légère même dans ses lignes et proportions générales. Endommagée sur une face, la plus exposée aux désordres atmosphériques, elle revêt, au gré de l'orientation, une patine différente ; la pierre de taille qui la compose, trouée de boulins d'assemblage, mue ses tonalités du gris givré au rouge, suivant les saisons et l'intensité de la lumière. Puissante, solide sur sa base de 16 mètres de côté, elle prend lourdement son essor, sans presque de motifs décoratifs ; ce n'est que dans le dernier tiers qui s'arrête brusquement, l'ouvrage non terminé, à 66 mètres du sol, qu'une fine dentelle semble l'amincir en lui

donnant un cachet de grandeur et d'élégance artistiques. Il manque, au faîte de l'immense parallélipipède droit, que représente la tour proprement dite, quelques sculptures du dernier motif, les lignes du cadre supérieur supportant la crénelure andalouse, puis enfin, le haut minaret à boules d'or continuant le dessin interrompu et apportant son ultime et nécessaire contribution à la grâce harmonieuse de l'élévation de l'édifice.

On parvient au sommet de la Tour par une rampe en pente douce que les animaux eux-mêmes, le cheval, le mulet ou l'âne, peuvent gravir sans difficulté. Lors de sa construction, les bêtes de somme y montaient les briques, la chaux et l'argile que rendait nécessaire la marche progressive des travaux.

Une idée préconçue de la beauté des vues panoramiques d'ensemble que l'on peut admirer de la terrasse, aujourd'hui réparée, reste toujours bien au-dessous de la réalité :

Au loin, vers le nord-ouest, l'Océan aux colorations changeantes, bleues, vertes, noires, marie la courbe de sa masse miroitante au flou du dégradé de l'horizon céleste bleu pâle, argenté au zénith. A l'infini, un point sombre, une fumée qui fuient; plus près, à quelque

distance seulement des roches et des grèves du rivage, des voiliers, des navires que des barcasses, petites fourmis ouvrières, viennent par delà les flots d'écume de la barre mugissante, décharger ou remplir. Puis, c'est la terre, faite, à droite et à gauche des rives d'un fleuve sinueux dont le scintillement est brisé du sillon de multiples embarcations et des jets de vapeur du bac, de deux amas de basses maisons à terrasses toutes blanches, toutes bleutées, enserrées entre des remparts fauves, d'où surgissent, nombreux, des tours grises de mosquées, de hauts minarets effilés, à prolongements de boules d'or, de mâts et de bannières : Rabat, sur le roc et Salé, sur le sable.

A l'opposé, le Bou Regreg serpente le calme de ses eaux sous les arches d'un pont à l'armature hardie et légère, au milieu d'une vaste plaine marécageuse aux abords abrupts qu'égaient, en partie, les jardins et les orangeraies proches les ruines du Chella. Sur la dernière marche du plateau lointain, la lisière de la forêt de la Mamora marque d'une tache brune la perspective de plaqués de grisaille et de verdure qui s'étage jusqu'à elle. Au pied de la Tour, à l'ombre du colosse de garde, gisent,

minuscules et oubliés du souffle de vie qui passe, les restes épars, mourants, de ce qui fut, aux temps de gloire et de fierté des princes almohades, la grandiose et somptueuse mosquée de Rabat.

Au sud-ouest, la ville nouvelle européenne, en voie de formation, peuple l'étendue verdoyante de ses habitations, de ses quartiers encore isolés, du quadrillage poussiéreux de ses voies de communications, nervures essentielles, du chaos de ses chantiers, de sa fièvre d'activité et de travail, des bienfaits et des méfaits de sa civilisation...

. . . .

Au « cinéma », les grands drames modernes, après les plus extravagantes aventures, se terminent toujours par un mariage... Cet ultime tableau où, par ailleurs, la vertu est toujours récompensée, se trouble, s'efface et disparaît peu à peu pour faire place, en progression de lumière inverse, à une vision de l'avenir, une image : le couple, vieilli, entouré d'une multitude de bambins roses et joufflus... J'étais, l'autre soir, au crépuscule — un de ces crépuscules d'Islam croqué à la Tharaud — sur la plate-forme de la Tour ; je m'étais assis sur l'une des pierres de taille qui la terminent et je rêvais... Je rêvais au passé : je

voyais barrant l'horizon maritime et surplombant l'immensité de l'estuaire du fleuve, le Palais des Oudaïas..., j'entendais les cris des rameurs, des corsaires, partant en expédition lointaine, les pas des captifs enchaînés et chargés, montant péniblement du sol au minaret... Je rêvais au présent... Tout à coup, l'écran du cinéma s'obscurcit, les chantiers de constructions de la ville nouvelle se brouillèrent, se fondirent, s'évanouirent... et, sous une projection qui lentement, progressivement, prit corps et lumière, je pus lire distinctement : « Rabat, en l'an de grâce 1950 »... L'Océan tremblote l'infini de ses eaux, tachées de nombreuses traînées de fumée... En l'estuaire du fleuve, la barre changeante et capricieuse semble avoir apaisé pour toujours le courroux de son flot d'écume de jadis : les apports des courants littoraux ne l'alimentent plus... de gros navires, calant pour le moins de cinq à six mètres, entrent et sortent, franchissent avec aisance l'entrée lointaine d'immenses jetées enserrant le courant de jusant et lui facilitant la force et la vitesse nécessaires pour l'entraînement des molécules... la profonde et large passe, tourmentée du mouvement incessant des bateaux de tous genres et de tous tonnages, libérée de l'engorgement, est ainsi com-

plètement asservie au trafic intense qui s'échelonne sur toute sa surface... vers son extrémité, des bateaux dragueurs qui, malgré leur éloignement, paraissent encore titanesques, épuisent sans cesse les dépôts sablonneux : c'est la solution, la résultante naturelle du grave problème qui se posait il y a près de quarante ans, lors de notre occupation du territoire et qui devait donner à la Cité Impériale la seconde place commerciale des rivages marocains... les villes indigènes de Rabat et de Salé sont indemnes, pures de toute atteinte civilisatrice, plus belles encore sous leur parure toute blanche parsemée de joyaux de souvenirs du passé religieusement conservés et restaurés... des quais des deux rives du Bou Regreg, encombrés de marchandises, noirs de foule grouillante, monte un bruit confus de vie industrielle et de transactions... il me vient un regret, rapidement dissipé : je n'entrevois plus la plage et je pense que les habitants d'une ville maritime doivent être grandement privés du bénéfice ainsi perdu du voisinage immédiat de la mer et de ses agréments naturels... derrière la ligne basse des quais de Salé s'étagent, compensation agréable, au lieu et place des anciens baraquements des camps détruits et jusqu'aux remparts de la cité barba-

resque, des jardins publics aux verdoyants ombrages qu'interrompt seule la perspective fuyante des pierres grises du cimetière musulman... l'oued glisse, sinueux, entre deux plaines alluvionnaires très fertiles ; partout, les marais ont été transformés en terrains de cultures, jardins maraîchers et fruitiers qui, tout en embellissant le paysage de la banlieue, contribuent sûrement à la prospérité de la région... des industries se sont créées du côté des ponts, — j'en vois deux, — sur la rive droite, face aux orangeraies du Chella, de la vieille nécropole mérinide toujours belle, toujours admirée, intacte encore dans son ensemble un peu plus délabré... le rapide Agadir—Tunis franchit le fleuve... l'atmosphère se strie, à l'image du sol que le métropolitain parcourt, du passage de multiples appareils volants, petits, immenses, individuels, à lourde collectivité... tout près de la Tour, les antiques murailles défensives de la mosquée almohade se sont définitivement effritées, fondues, et de boue qu'elles étaient elles s'en sont retournées à la terre qu'elles bossuent par endroits ; aux colonnes du temple que la végétation frôle de ses caresses, l'âge a rendu sa patine... Mais, voici Rabat, la grande ville européenne... je n'en puis croire mes yeux et ma pensée se reporte

avec difficulté à mes souvenirs de 1921, à mes visions seulement vécues des vastes chantiers de constructions qui, alors, à perte de vue, surgissaient seulement du sol, saupoudrant de poussière la prairie environnante... Toute blanche elle aussi, faite de maisons à terrasses point trop élevées, tachetée de-ci de-là, sans heurt, du rouge de la pierre de taille locale, du vert des jardins et des plantations d'arbres et du vert plus étincelant des tuiles de ses auvents décoratifs, la jeune Cité donne plutôt, si ce n'étaient l'absence de minarets et la vision de la croix qui surmonte la cathédrale, l'impression charmeuse d'une grandiose agglomération indigène... Si son aînée, sa voisine, née il y a près de huit cents ans, recueillit à son berceau une large part de l'héritage d'art hispano-mauresque, Rabat la Neuve a grandement bénéficié de l'alliance bien comprise des beautés de l'art français et du capricieux orientalisme de l'art marocain ; elle présente un ensemble esthétique et vigoureux où la richesse du style nouveau, interprété avec goût, s'harmonise à la légèreté des lignes du détail, à l'élégance des formes générales... des voies spacieuses, aux trottoirs ombragés, un réseau de larges rues font, de la généralité calme de l'immensité blanche, un fin

quadrillage actif et affairé... ici, des remparts à l'ancienne Résidence, aujourd'hui la Mairie, un parc aux proportions étendues, répand la quiétude de ses couverts, la douceur de ses coloris... là-bas, vers les arcades de l'avenue qui conduit à la demeure Impériale, la Cour d'appel, l'Hôtel des Postes découpent leurs silhouettes déjà anciennes sur le sombre des orangeraies respectées par les ans et la civilisation... là-haut, sur le mouvement de terrain éloigné qui regarde l'Océan, les Cités, le Palais, le fleuve et le Chella, s'élève la Résidence générale : à l'extrémité du grand mât flottent toujours nos trois couleurs justement fières de leur noble et humanitaire conception du rôle si élevé de bienfaisance et de protection qu'elles se sont assigné à la face de l'Univers...



RABAT-SALÉ. — *Transport, en barque, de marchandises.*



RABAT-SALÉ. — *Le bac.*

CHAPITRE IV

SALÉ

La ville de Salé, principalement le haut quartier de la Mosquée, a conservé — et c'est là le secret de l'attrait particulier qu'offre une promenade en ses murs — son caractère d'origine nettement indigène.

Longtemps fermée à l'infiltration européenne, elle a pu, grâce à sa farouche et intransigeante observation des lois coraniques vis-à-vis de l'intrusion étrangère, maintenir intacts ses trésors d'originalité et de recueillement islamiques, ses beautés naturelles empreintes encore du souvenir de son existence corsaire, belliqueuse et indépendante ; ce n'est que depuis peu que sont laissées ouvertes, la nuit, les portes de la Cité.

En dehors du pont en ciment armé jeté sur le fleuve, à plus de deux kilomètres des villes actuelles, les deux rives du Bou Regreg sont reliées dans la région des quais, par des barques, des canots à pétrole et un bac à vapeur qui a rem-

placé la portière militaire du génie assurant seule, autrefois, le trafic régulier des passagers et des marchandises. Le puissant bateau plat entasse et transporte tout : piétons, cavaliers, fiacres, automobiles, voitures et camions lourdement chargés, troupeaux, caravanes d'ânes et de chameaux ; il trace son sillon en ligne droite, retenu sur l'eau par de grosses chaînes amarrées, aux deux extrémités, à d'énormes piliers établis à la naissance de la déclivité d'embarquement. L'animation fluviale est grande en cet endroit ; de lourdes barcasses à hauts bords et à faible tirant d'eau (0^{m} 40 à vide, 1 mètre en charge de quinze tonnes) assurent le va-et-vient entre le port intérieur et les navires stationnant en pleine mer, au delà de la barre aux dangereuses approches.

Au sortir des canots et du bac, se plaçant sous la protection de Sidi ben Achir ou de Sidi Abdallah, patrons de la Cité, de nombreux mendiants implorent la pitié du passant.

On aborde sur le sable, dont la nappe immense s'élève jusqu'aux remparts. La plage, très fréquentée, l'été, par la population riveraine, s'est peu à peu formée des apports résultant du choc brutal des eaux fluviale et maritime sur la ligne d'écume extérieure ; l'estuaire et le cours même

du Bou Regreg ont d'ailleurs vu déjà la topographie de leurs contours complètement modifiée et rétrécie à la suite du tremblement de terre de 1755. A l'heure actuelle, à marée basse, un chenal très peu large, une simple route sinueuse, permet la liaison et c'est à perte de vue que le nageur doit courir pour rencontrer la profondeur nécessaire à ses évolutions ; mais, qu'il ne soit point téméraire, l'endroit est dangereux, et le remous et le reflux s'exercent avec une telle violence qu'ils sont parfois néfastes à l'imprudent.

Ainsi qu'à Rabat, comme partout au Maghreb, les abords immédiats des remparts regardant l'Océan sont parsemés de pierres grises émergeant à peine du sol mamelonné envahi par la flore exubérante de la prairie naturelle : c'est la toute vieille nécropole des Slaouis de la première heure ; et le culte des morts est si peu en honneur chez les musulmans qu'une grande partie des tombeaux a servi au dallage du chemin de ronde des remparts mérinides.

Une bonne route, ombragée de jeunes eucalyptus, conduit directement du bac à l'entrée de la ville de Salé, après avoir côtoyé le camp militaire, les magasins du campement et des subsistances, le parc d'artillerie et la petite gare desser-

vant la voie ferrée dans la direction de Fez, par Kénitra, Dar bel Hamri et Meknès. La vaste courbe que trace ainsi le rail limite, au nord, le massif forestier du « bled de la peur ».

La Mamora [1] forme un vaste plateau sablonneux de 30 à 40 kilomètres de largeur sur 60 kilomètres de longueur, qui part en pente douce de la ligne de crête séparant les bassins du Bou Regreg et du Sebou, à une altitude moyenne de 200 mètres, pour aboutir dans la plaine du Sebou, à une altitude de 30 à 40.

Ce plateau est coupé par les vallées assez étroites et en partie boisées des oueds Fouarat, Smento, Tiflet, Touirza, Tarherest qui vont se perdre dans la merdja des Beni Hassen ou dans le Sebou, après avoir divisé la forêt en cinq sections bien nettes.

Abstraction faite des immenses solitudes boisées de l'Afrique Équatoriale et de l'Amérique, on peut considérer cette forêt de 130.000 hectares comme l'une des plus vastes du monde. Non seulement en Afrique du Nord, mais même en Europe, on n'en signale pas d'aussi éten-

(1) Renseignements extraits du texte de la conférence prononcée le 7 novembre 1915 à l'Exposition de Casablanca, par M. Boudy, chef du service des Eaux et Forêts au Maroc.

dues, d'un seul tenant; sa superficie équivaut à dix fois environ celle de la forêt de Fontainebleau.

La Mamora est peuplée exclusivement de chêne-liège, en mélange avec le poirier sauvage, qui abonde surtout à l'est, où il forme parfois de petits peuplements à l'état pur.

La partie ouest de la forêt, entre Salé, Kénitra et le Fouarat, comprend, après une étroite zone de lisières plus ou moins dégradées, des taillis fort denses et de belle venue de huit à dix ans et de 4 à 5 mètres de hauteur, provenant des anciennes exploitations des charbonniers. Au nord de cette même section, dans la région de Kénitra, on trouve des peuplements de vieille futaie entrecoupés de clairières créées par les écorcements de chêne-liège.

A mesure que l'on s'enfonce dans la direction de l'est, on rencontre une futaie homogène et d'âge moyen, de trente-cinq à quarante ans, dont les arbres ont généralement de 1 mètre à 1^{m} 50 de tour sur 10 mètres de hauteur.

Après l'oued Tiflet, on entre dans la vieille futaie à l'aspect un peu mystérieux et où rien ne paraît déceler la présence de l'homme, car les indigènes riverains eux-mêmes n'osaient y pénétrer

autrefois : les arbres y atteignent de fortes dimensions, leur grosseur varie de 2m 50 à 3m 50.

Cette partie centrale, qui se présente dans un parfait état de conservation, est magnifique. L'un de ses plus beaux cantons est celui de Daiet-Freizet, au centre même de la Mamora : c'est une daia de 30 à 40 hectares, se transformant au printemps en une vaste pelouse fleurie qui, avec son horizon de grands arbres, rappelle les plus beaux coins de nos vieilles forêts françaises.

Après l'oued Touirza, dont la vallée était la route classique des djichs qui allaient attaquer nos colonnes ou razzier les douars de la plaine des Beni Hassen, la forêt change d'aspect : le sol est de moins en moins sablonneux, le maquis devient de plus en plus dense et les poiriers plus nombreux. Enfin à l'extrémité est, après le Tarherest, on ne trouve plus que de la broussaille.

La Mamora est caractérisée par l'absence presque complète de sous-bois : on n'y trouve pas cette profusion de bruyères arborescentes, de myrtes, de philarias, d'arbousiers qui rend si difficile l'accès et l'exploitation des forêts de chêne-liège d'Algérie et de Tunisie, et si redoutables les incendies qui s'y déclarent.

Sa végétation est des plus vigoureuses dans l'ensemble : les arbres y acquièrent des accroissements doubles de ceux constatés dans les forêts d'Algérie et de Tunisie, les taillis sont splendides. Il faut d'ailleurs que cette vitalité soit bien grande pour que la forêt puisse se présenter encore à nous dans l'état prospère où nous la trouvons, malgré les incendies innombrables qui l'ont dévastée autrefois.

L'aspect général de la Mamora, avec ses chênes à large cime aux troncs tourmentés et revêtus d'une épaisse armure de liège, avec ses poiriers globuleux, est celui d'un immense parc. Son parterre sablonneux, recouvert d'un feutrage élastique de feuilles mortes, en fait la terre d'élection des cavaliers qui peuvent y chevaucher sans fatigue et dans toutes les directions pendant des journées entières. On peut donc sans exagération dire que la Mamora constitue pour le Maroc occidental, si monotone et si pauvre en arbres, un véritable élément de beauté d'une valeur esthétique et touristique incomparable. Au printemps notamment, quand le sol est couvert d'un tapis parfumé de jacinthes, d'iris, de scilles, de narcisses, d'asphodèles, de genêts odorants, et quand les poiriers en fleurs forment d'énormes

boules blanches, la Mamora est le plus merveilleux des cadres et on ne s'en arrache qu'à regret. En été, le paysage change d'aspect et le sous-étage de la forêt se transforme en un immense champ de marguerites géantes.

Ce sera aussi un superbe terrain de chasse à courre lorsque les hardes de sangliers, qui avaient été par trop pourchassées durant ces dernières années, auront pu se reconstituer.

La Mamora n'a pu être appréciée à sa juste valeur que depuis peu de temps : il y a neuf ans, elle jouissait encore d'une réputation sinistre, même auprès des indigènes du pays qui l'appelaient « le bled de la peur ». On s'y est en effet beaucoup battu, car de tous temps les tribus voisines ont attaché la plus grande importance à sa possession. Outre que la forêt présentait, pour leurs troupeaux, d'excellents pâturages et pour leurs douars des installations d'été fort agréables, elle leur réservait, par son immensité même, des asiles inviolables d'où elles pouvaient impunément rançonner les gens de la plaine.

Lors de la marche sur Fez, en 1911, la Mamora fut d'une grande gêne pour les mouvements de troupe, et de sanglants combats s'y livrèrent. Enfin, en 1912, elle fut purgée, par nos escadrons,

des derniers djichs qui l'infestaient. Depuis, la grande paix française a régné sur la vieille futaie que l'on peut parcourir sans danger, en s'entourant cependant des précautions élémentaires qu'il faut prendre en tous pays, dans toute grande forêt.

La Mamora est la plus vaste des forêts de chêne-liège connues. Composée de peuplements homogènes et équiennes, elle peut, sauf dans la zone de taillis de la section ouest, être dès maintenant mise en valeur et démasclée sans la moindre difficulté. L'absence de tout sous-bois et son relief peu accusé rendent en outre son exploitation facile et peu dispendieuse.

Le produit principal de la forêt sera évidemment le liège de reproduction. Quant au poirier sauvage, qui partout est abondant, il pourra être utilisé pour son bois apprécié des ébénistes et pour ses fruits dont on tire déjà un excellent cidre. Avec les autres produits : bois, tannin, charbon, on arrive à une prévision de revenu annuel de près de quatre millions.

Sauvée de la ruine qui la menaçait, depuis notre installation dans le pays, par l'enrayement des dévastations des charbonniers et des écorceurs, le service forestier put poursuivre, sans inquiétude pour l'avenir, la mise en valeur, l'aména-

gement et la régénération des peuplements de la forêt.

Comme faune forestière on trouve en Mamora du sanglier, du lapin, du lièvre et surtout de l'outarde. La panthère, si commune dans les forêts de chêne-liège de Kabylie et de Kroumirie, y fait défaut par suite de l'absence de broussailles...

Des voitures d'un modèle suranné, des chars à bancs, des automobiles déclassées, très fréquentés par les indigènes, desservent le parcours séparant, sur peu d'espace, les stations fluviales des murailles du mellah de Salé.

On entre à Salé par une ouverture percée dans les remparts, contiguë à la porte coudée originale, aménagée en corps de garde. Ce sont de superbes jardins potagers plantés de nombreux arbres fruitiers qui forment, avec l'antique noria, l'ombre énorme du mûrier chargé d'ans et le petit âne aveuglé tournant sans cesse, les avancées de la ville. Une touffe de palmes, mirage presque effacé des lointaines cités sahariennes, jette dans l'air sa note africaine ; elle se détache, verte et poussiéreuse, sur le blanc du capricieux amoncellement de maisons qui s'étage vers le cap et que domine, tout là-haut, le gris

minaret de la grande mosquée du vieux quartier berbère.

Plus pittoresque, moins impersonnelle que son ancienne rivale, l'agglomération indigène de Salé n'a point laissé de place à la faible colonie européenne qui s'est dispersée entre ses murs; de hautes demeures bourgeoises trouées de petites fenêtres aux grillages décoratifs de fer forgé, un dédale animé de ruelles industrielles et commerçantes, un enchevêtrement original de passages couverts et de souks, un grand air de noblesse patriarcale planant sur les abords de la Mosquée où tout est recueillement et profond silence, lui enlèvent toute idée de monotonie et en font un ensemble qui tient le passant sous le charme, le ravit et l'intéresse. Longtemps la pensée, s'aidant de l'érudition et de l'imagination, de l'histoire et de la légende, aime à s'attarder sur ces visions africaines, auprès de ces souvenirs qui reflètent toujours une époque de force, d'indépendance et de gloire.

A droite de la noria, dès l'entrée en ville, débouche, sur la place, la rue principale du bleu mellah; elle suit l'enceinte à peu de distance et résume à peu près, à elle seule, toute l'existence affairée du quartier juif. Sur cet emplacement

s'élevaient autrefois l'arsenal et l'atelier de constructions navales des corsaires. Une porte monumentale, d'orgueilleuse, rude et sauvage structure qu'adoucit un sobre décor de sculptures et d'inscriptions en caractères coufiques, flanquée de deux hautes tourelles carrées et que tourmentent aujourd'hui de leurs rameaux entrelacés deux figuiers incrustés dans la pierre, permettait, jadis, le lancement des embarcations nouvelles sur le flot qui, à marée haute, parvenait alors jusqu'à l'origine de l'angle sud-est des remparts, jusqu'au bassin de radoub.

Côtoyant les jardins par l'ouest, on se glisse en pleine activité urbaine par de mauvaises ruelles tortueuses, brusquement coudées, qui toutes ont conservé leur caractère primitif, leur particularité d'autrefois. Tout ce dédale d'étroites voies de communication, avec la foule indigène bruyamment grouillante, ne tient pas beaucoup de place : l'axe en est la rue du Fer-Blanc et des Babouches, aux pavés en cascade, au ciel de branchages, de chiffons et de couvercles de boîtes, qui conduit au marché aux puces, exhibition très curieuse de la brocante africaine.

Les corporations, de même qu'à Rabat, sont restées groupées en des échoppes à corde lisse,



Salé. — *Le marché.*



Salé. — *Entrée de la cité.*

petites et sombres. On défile devant les orfèvres, les tailleurs, les brodeurs de harnachements aux fils d'or et d'argent, les selliers, les menuisiers d'art, les quincailliers, toutes les spécialisations de la vie des souks, les fabricants de tapis, de couvertures et de nattes, les marchands de denrées alimentaires. On retrouve enfin là, mais dans un milieu plus original, plus exotique, plus réellement marocain, un peu du cadre de la rue des Consuls et du marché Bab Djedid et beaucoup de l'atmosphère indigène de la rue Souika.

La plupart des industries de Rabat et de Salé sont connexes; les plus en honneur, et cela à travers les temps, sont la tannerie, la teinture et le travail du cuir et de la laine. Les Slaouis se spécialisent dans la fabrication de certains tapis, les hambal rayés et les tellis, et des nattes pour lesquelles ils utilisent les joncs des marais voisins; les mosquées sont à ce sujet leurs meilleurs clients. Il est, d'autre part, une branche industrielle de moindre envergure qui mérite cependant une mention spéciale : c'est l'ébénisterie fantaisiste, dont l'artisan, sans prosélyte, tient atelier non loin de la porte d'entrée principale. L'utilisation bariolée, en dentelle et marqueterie, du bois rosé d'arar (thuya) et du blanc

citronnier produit, dans le travail de ce spécialiste du meuble, de jolis effets de style léger, artistique et bien local.

Non loin des souks, foires de Fez en miniature, irréprochables d'aisance marchande et de propreté, un fondouk, cette écurie cosmopolite que l'habitude incite naturellement à la malpropreté, a son histoire : il était, jadis, une Faculté de Médecine, rareté du genre au Maghreb. Seuls, avec le souvenir, une ogive, un portique sculpté, quelques vagues inscriptions, la rappellent encore au promeneur averti.

Le premier pas vers la ville haute est fait; brusquement tout bruit cesse, et c'est sous une forte impression de calme, de recueillement et de religieux silence que l'on chemine sur le galet qui résonne, au travers du tortillement des petites rues qui gravitent dans la direction de la Grande Mosquée. De temps à autre, on a encore le loisir de s'intéresser à des îlots du travail : des nattiers enchevêtrant sur leurs métiers des joncs multicolores, des brodeurs dans l'échoppe desquels tout est or et velours, des fabricants de gros meubles anciens, des marchands de tout, que nous dénommons, nous autres Européens, des épiciers. Puis, cet écho du bruit des souks

lui-même s'éteint; peu à peu, les boutiques excentriques s'espacent, disparaissent; la ville, muette, devient toute blanche, les murs s'élèvent, l'ombre s'allonge et la rue qui grimpe, gracieuse en son ultime serpentin, n'a bientôt plus devant elle que la reposante vision du minaret, du seuil de la Grande Mosquée et de l'antique Médersa.

Près d'une fontaine mauresque miroitant ses dessins de faïence et déversant là, dans la douceur et la poésie du lieu, la fraîcheur des eaux de la source d'Aïn Barka, s'étagent de faibles marches disloquées, usées, vieilles et respectables comme la porte de l'Université où jadis venaient s'instruire les tolbas du Maghreb. La forme de l'ogive, les motifs des sculptures de pierre qui l'ornent, rappellent ceux de la porte des Oudaïas avec, en hauteur, moins de lourdeur, plus d'élégance peut-être dans sa modeste structure; un chapiteau de bois de cèdre posé très haut, sous la tuile verte vernissée, la protège de ses saillies en stalactites à rangs superposés.

Depuis fort longtemps abandonné, l'édifice s'en allait à la ruine inévitable et prochaine; il vient d'être restauré, consolidé par le service des Beaux-Arts qui, avec science, sapience et goût,

« touche à tout sans rien changer ». Six siècles de ciel ouvert pèsent lourdement sur les fragiles splendeurs du petit patio de la Médersa où, dans la vasque centrale, l'eau de l'Aïn Barka ne tarit point ; les intempéries, la lumière ensoleillée, aidées, dans leurs sourdes et constantes atteintes, de l'indifférence extrême de l'esprit musulman, ont peu à peu effrité, perdu en grande partie, vieilli outre mesure, la délicatesse des travaux du plâtre, la sculpturale beauté des boiseries de cèdre. La mosaïque elle-même a souffert, et le ravage de l'homme et du temps en a interrompu l'harmonieux pourtour. Sur le sol, brillant encore de son carrelage à effets bleus, jolies sont restées les colonnes égayées, elles aussi, du bleu de leurs découpures géométriques de petites pierres polies. Vers l'azur argenté de la voûte céleste découpé en rectangle à dentelles, s'élève, sans vitalité, ni couleur maintenant, un infini vaporeux de dessins, de sculptures et de teintes trop lavées, dont l'ensemble subjugue la pensée, l'émeut et l'attarde dans une vision d'indéfinissable charme où se mêle, longtemps, le souvenir d'un passé que l'Islam d'aujourd'hui vit encore.

Les marches anémiées de la Médersa avoisinent celles non moins affaiblies de la Grande



Salé. — *Médersa.*

Mosquée. Reconstruite à la suite du bombardement de 1681, la disposition de ses portes mauresques permet d'en admirer tout le détail intérieur : une très longue suite de colonnes, des nattes, des veilleuses et des ampoules électriques à profusion ; partout un blanc de chaux et une propreté irréprochables, le silence profond des lieux saints. Le minaret carré, surmonté d'un petit dôme, de trois boules vertes et de la crosse porte-signal de la prière, projette son élégance de forme et d'enjolivures grises sur le haut quartier de la cité. Tout autour, courent des ruelles étroites, presque désertes.

Quand on sort de ce dédale noyé de blanc et de silence, on respire; au loin, l'immensité de l'Océan miroite au-dessus des jardins potagers, des norias, des nécropoles, des marabouts, du bordj des Larmes, des vieilles redoutes et des remparts circulaires qui regardent l'estuaire et la pleine mer.

De la crête, de la dernière demeure, la plus digne d'attention par le fini et le goût de la décoration, de la galerie du marabout du Chérif Salah où, tout, plâtre, fer et bois, est bijou, la vue descend vers le cap et la fortification, vers une sorte d'Aguedal pointillé du blanc impo-

sant des mausolées, du gris de la multitude des pierres funéraires. Point d'amulettes sur les tombes, mais, en revanche, toutes présentent un amoncellement de coquillages, localisés par espèces et parfois disposés avec ordre et intentionnelle pensée de souvenir.

En l'apparence désertique et bien africaine de l'Aguedal fortifié, fréquenté par des groupes bruyants d'enfants indigènes et surtout par des femmes, des pauvres et des infirmes, s'élèvent le mausolée de Sidi Abdallah et la Kouba spacieuse du tombeau mystique et renommé du grand saint guérisseur Sidi ben Achir, dont les bâtiments servent d'asile providentiel aux déshérités de ce monde.

Du chemin de ronde des remparts, dont l'accès est facile, la vue se porte avec plaisir sur le panorama de la ville de Rabat, de la Tour Hassan au rocher des Oudaïas, et, du côté opposé, sur la banlieue verdoyante et les vergers.

L'aqueduc mérinide, le Sour el Kouas, le mur des Arcades, s'étend à perte de vue à travers la campagne; il vient de l'Aïn Barka, à environ dix kilomètres. A sa base, gisent des ruines, celles d'une autre conduite d'eau, inutilisée par suite d'erreur de niveau.



SALÉ. — *Mendiants à la porte du marché.*

Vers le nord, la piste de Kénitra s'allonge, entre l'Océan et la Mamora.

A trois kilomètres des remparts de Salé, se dresse, dans le voisinage du chemin, sur le bord rocheux de l'Océan, la casbah G'naoua, vieux bouledogue édenté, affalé sur la falaise. Près d'elle, une Kouba, le mausolée de Sidi Moussa, évoque son souvenir et appelle auprès de son tombeau les fidèles désireux d'effectuer le pèlerinage à la Mecque. Chaque année, se célèbre, en ce lieu, un moussem important et très fréquenté, la fête du saint, le grand pardon de Salé.

A l'ouest des abords de la porte de Fez, taillée en entrée de château fort médiéval, près d'un vieil édifice en ruines de l'époque mérinide dont d'élégants vestiges seuls subsistent, on aperçoit, sur le riant coteau qui s'élève des berges du Bou Regreg, le groupement de « la Maison de Convalescence de Salé ». Bâti en 1913, ce sanatorium, réel refuge familial, abrite, soigne et réconforte, aussi bien au physique qu'au moral, les nombreux soldats blessés, malades ou fatigués provenant des postes avancés ou déshérités du Protectorat. L'établissement peut recevoir environ cinquante convalescents; il comporte, en style mauresque, trois pavillons avec dortoirs,

chambres, bibliothèques, réfectoires, salles de récréation et des dépendances de service pour bains, douches, buanderie et lingerie. Derrière lui, s'est dressé, en baraques Adrian, depuis 1918, un centre d'hébergement à l'usage des permissionnaires sans famille; en leurs longs instants de loisir, ceux-ci peuvent se distraire et s'employer aux travaux des champs et de la ferme dans une institution agricole toute proche.

C'est l'œuvre admirable, débordante d'initiative, de constants efforts et de charité, tout autant de la Société française de Secours aux blessés militaires, que de sa Présidente, Mme Lyautey, qui en est l'âme infirmière et dirigeante, la fée bienfaisante.

CHELLA. — *Porte principale.*

CHAPITRE V

CHELLA

L'ART marocain, héritier des trésors théoriques de l'enseignement de l'école hispano-mauresque, emprunte d'autre part à l'élément berbère son archaïsme, sa naïveté, le primitif de son dessin géométrique et à l'élément arabe oriental la richesse de sa tradition décorative et le faste de sa composition. On le retrouve plus particulièrement caractérisé à Rabat, dans l'inspiration et l'exécution de la médersa de la casbah des Oudaïas, de la tour de la mosquée Hassan et de la porte principale d'entrée du Chella. Et tandis que le style almohade donne, de prime abord, une impression prépondérante de puissance et de vigueur, le style mérinide évoque une idée plus particulière d'élégance et de perfection.

Quand on a franchi les ogives des ouvertures percées dans la muraille, près de la porte des Zaer, on se trouve brusquement en présence des ruines du Chella ou, plus exactement, de la pers-

pective du système défensif de la nécropole mérinide, délicieusement cachée dans les profondeurs ombragées d'un court vallon. Inopinément, on passe du bruit et de l'activité soucieuse de la ville naissante au calme profond, au recueillement antique qui de toutes parts veillent les cendres des cités pour toujours endormies, et tout, en cette préliminaire et sublime vision de sable, de galets, de pierres tombales grises, d'éboulis de vieux murs de terre rouge, de verdure et de reflets d'eau lointaine, émeut et surprend, ravit et repose. Là, tout près, deux palmiers solitaires, chargés d'ans et de souvenirs, courbent leurs fronts poussiéreux et, sous la lumière et le ciel argentés, somnolent et prient...

L'entrée du Chella, longtemps interdite à tout ce que la foi musulmane n'avait pas touché de sa grâce, — Rohlfs ne put le visiter, pas plus que Salé d'ailleurs, au cours de son voyage à Rabat, en 1881, — se présente sous la forme extérieure d'une porte monumentale flanquée de hautes murailles lourdement crénelées, encore assez robustes en ce point seulement. Tout est de brique et de terre, et tout est rouge. L'ogive découpe sa ligne gracieuse, que soutiennent deux

piliers peu espacés, sur le sombre de la profondeur du passage coudé ; des arabesques, épousant sa forme, en prolongent, par le dessin, l'harmonie de sa coupe, et l'ensemble du motif s'isole dans un cadre à peu près carré que complète, en hauteur, une ligne de créneaux ornementés. Deux tours semi-octogonales, majestueusement lancées, artistiquement ciselées et que décore, en la partie supérieure, une coiffure de dentelles saillantes, de stalactites, d'enjolivures et d'inscriptions en caractères coufiques glorifiant le nom d'Allah, complètent l'étrange et saisissante beauté de cette précieuse et fragile relique des temps anciens de l'Islam que l'Histoire a peine à faire revivre autrement que par la légende et l'imagination. Chacune des terrasses des tours est garnie, à intervalles que l'usure a fait irréguliers, d'une haute crénelure à petits toits pointus, rappelant assez celle de la forteresse des Oudaïas.

Il est difficile de se hisser jusqu'à la plate-forme de la porte ; on y parvient cependant, avec un peu de gymnastique appropriée, soit de l'intérieur, par le chemin de ronde, soit du sol de la voûte, par un escalier complètement décrépit, en si mauvais état qu'il est fort dangereux de s'y

aventurer. Toutefois, l'effort est largement récompensé : du côté de la ville de Rabat, la muraille almohade, demeure du geai bleu, sinue le coteau opposé, dont les flancs escarpés s'abaissent en un vallon profond où court un chemin raviné conduisant aux jardins et orangeraies de la plaine; par-dessus, regardent les terrasses des bâtiments du quartier de la Résidence. A gauche de la porte des Zaer, le bled à perte de vue; pas très loin, les hangars de l'aviation; tout près, un champ de pierres grises et d'arbustes et, au milieu de la rocaille fleurie, les deux palmiers en prière; à l'opposé, du côté du fleuve, un ravissant paysage digne des plus illustres pinceaux : le Chella mérinide, la nécropole des sultans, avec son vallonnement, sentier de chèvres roulant le caillou et zigzaguant dans une profusion de verdure et d'ombrages, ses mamelons accidentés vierges des souvenirs du passé, sa source divinisée, ses jardins et ses sépultures que l'on devine sous le bruissement des grands arbres, ses marabouts aux dômes tachant de leur resplendissement blanc la douce coloration environnante issue de tous les verts de la palette, sa tour tlemcénienne, petite, trapue, délicate dans le détail de son ornementation, grandie d'un



CHELLA. — *Le sentier.*

minaret élégamment élancé et surmonté d'un large nid de broussailles, son silence duquel se dégage une mélancolique pensée de recueillement et de respect, enfin, enserrant le tout de son éphémère et fragile défense, ses vieux murs d'enceinte, toujours garnis de leurs poutrelles d'étayage, précipités de trois cents mètres des crêtes dans le fond d'un ravin que domine le versant opposé, rongés, échancrés, pantelants, bizarrement déchirés...

Mais voici, venant de Rabat, des indigènes dont les mules trottinantes roulent le galet de la piste, des groupements de petits ânes à l'allure pressée, chargés de bidons brimbalant à vide, des femmes, minuscules cyclopes empaquetés, chargées d'enfants, d'objets et de provisions, regagnant leur tente; tous vont à la source prochaine, où le murmure des eaux et le souffle de vie ne tarissent point.

Suivons-les; dévalons à leur suite l'étroite ravine ensoleillée qui conduit à l'enchantement d'un moment...

Caché en l'ultime réduit de l'abrupt vallon, le ruisseau bruisse gaiement, sous l'ombre et le feuillage; il court, bondit et fuit à l'aventure vers les bosquets d'orangers, répandant un peu

partout la bienfaisante action de ses ondes fraîches et limpides, pures à leur sortie de terre. Tout un fouillis de verdure étreint le mur en ruines qui le protège encore et de grands mûriers séculaires étalent au-dessus de la timidité de son gazouillis la douceur de ses transparences miroitantes.

Près de la source vénérée et du marabout, à l'ombre du minaret protecteur de Sidi Yacoub et des grands arbres, sous l'infini de la pâleur du ciel bleu et le calme profond de la nature endormie que trouble à peine le chant des oiseaux, sur la nécropole des sultans mérinides, sur les légendes mystérieuses qui peuplent les ruines de l'antique médersa, sur des esprits et des fantômes, s'ouvre une toute petite porte discrètement percée dans le mur de clôture.

La flore africaine a comblé de sa luxuriante parure cet îlot paradisiaque; partout, la vétusté respire avec difficulté sous le flot jeune et vigoureux de l'éternelle frondaison et le figuier surtout inquisitionne de ses bras torses et de sa ramure enchevêtrée les passages et les décombres, les tronçons de colonnes et la nappe d'eau miraculeuse.

La tradition populaire, parfois plus forte que



CHELLA. — *Minaret de Sidi Yacoub.*

les événements, plus tenace que la vérité historique, voudrait que fussent ensevelis, ici, en quelque endroit caché sous l'herbe, le sultan almohade Abou Yousouf Yacoub el Mansour, le fondateur de la ville de Rabat, puis aussi Sidi Yahia, le disciple préféré du Christ, dont la mémoire est vénérée à l'égale de celle des grands marabouts. Il est cependant plus facile d'affirmer que c'est l'âme même du grand Aboul Hassan Ali, l'une des gloires des Mérinides, qui plane sur ces sites enchantés, ainsi que celle de quelques-uns de ses proches et de ses prédécesseurs : Abou Yousouf Yacoub (1259-1286) qui, très pieux, toujours victorieux, jeta les fondements de la cité nouvelle de Fez el Djedid, bâtit la citadelle et la mosquée de Meknès et mourut à Algésiras dans un palais qu'il venait de s'y faire construire, — Abou Yacoub Yousouf Nacir lidin illah (1286-1307), réformateur, lequel construisit, en vue du blocus de Tlemcen, El Mansoura, où il fut assassiné par un de ses esclaves eunuques, — Abou Thabit Amer (1307-1308) qui rétablit l'ordre au Maroc et commença l'édification de la ville de Tétouan.

Non loin de l'entrée, au pied d'un mur aux ornements faits d'arabesques, d'arcades et de

colonnettes de marbre blanc que le temps a légèrement influencé d'une patine jaunâtre, reposent deux dentelles de vieil ivoire, deux dalles taillées en forme de toit et couvertes d'inscriptions coraniques. L'une recouvre la dépouille mortelle d'Aboul Hassan Ali; l'autre, brisée, protège celle de l'esclave-reine, de sa femme bien-aimée, Chems ed Doha, le « Soleil du Matin ».

Aboul Hassan (1331-1351) releva le Chella; la grande porte défensive, seuil du chemin de ronde, avait, en sous-sol voisin, des corps de garde importants dont les voûtes existent encore de nos jours. Il fit construire, en même temps que l'enceinte, les mausolées, affirmant ainsi sa ferme intention de destiner ce saint enclos au culte des morts et du souvenir : son vœu a été exaucé, sa volonté respectée bien au delà même de ses espérances.

L'Émir eut une existence princière des plus tourmentées : au cours de son mariage avec une princesse hafcide, son père mourut; devenu sultan, il se vit dans l'obligation d'assiéger son frère révolté dans Sidjilmassa et, pour lui enlever toute idée de recommencement, il le fit tout simplement étrangler. Après un siège de deux ans, Tlemcen, assagie, rentra dans le périmètre de ses

domaines et le vaincu fit obole de sa tête sur le billot. Ayant repris, comme tout bon chef musulman, la guerre sainte contre les chrétiens d'Espagne, il fut, ô disgrâce des puissants du ciel, défait à Tarifa, forcé de s'enfuir presque seul, abandonnant ses femmes au massacre, sa flotte à la destruction. Rentré à Fez, il reprit bientôt le chemin de l'est, s'empara de Bougie, de Constantine et de Tunis. Mais, derrière lui, selon l'habitude, les Arabes se soulevèrent et proclamèrent Abou Inan. Il quitta Tunis sur des navires qu'une tempête jeta sur un îlot perdu; tant bien que mal, il parvint à gagner Alger pour reprendre la campagne; il s'empara de Miliana et de Médéa, mais fut défait sur les bords du Chélif par son adversaire; il se disposait à abdiquer, lorsqu'il mourut, enlevé par une phlébite, consécutive à une saignée (21 juin 1351). Transporté à Rabat, il fut, suivant son désir, inhumé au Chella.

Il n'est point, à Rabat, de plus agréable et de plus instructive excursion que celle que permet une barque voguant, à douce allure, sur le fleuve, des quais de la douane au « Robinson », halte-guinguette des bords de la Marne perdue dans

les jardins du Chella, à l'extrémité des orangeraies.

La petite embarcation quitte mollement l'appontement de la tour de guet du palmier, le bruit et la poussière; sous l'action méthodique de l'aviron que manie avec facilité un vigoureux indigène, elle prend le large du Bou Regreg, ou se glisse le long des rives sinueuses, suivant la force et l'orientation du courant. Chaque brassée modifie le paysage tout d'abord localisé en des tableaux partiels : le rocher des Oudaïas, la barre, la plage, la cité des corsaires, le port intérieur, la vie du fleuve, les falaises du mellah. A hauteur de la rampe de Sidi Makhlouf, la Venise Rouge de l'Atlantique, comme certains navigateurs se sont plu à désigner l'agglomération pirate des deux Salé, apparaît alors dans sa plus complète perspective, dans sa plus grandiose beauté. Au delà de la tour Hassan, l'angle de vision s'élargit et le regard passe d'une rive à l'autre, de la prairie marécageuse aux bâtiments de la briqueterie, des salines aux croupes boisées qui fuient vers l'amont ; longtemps encore, cependant, la pensée l'attarde à la poupe, vers le scintillement des villes blanches et du clapotis qui ne s'éteint et ne se brise qu'au passage du pont jeté sur l'oued, en

la Merdja. Puis, les vergers du Chella, avec leurs bosquets d'orangers, de citronniers, de grenadiers, de pruniers et de poiriers sauvages, entourés et fermés de haies de roseaux où court et grimpe le chèvrefeuille odorant, laissent deviner la quiétude charmeuse et mystique que goûte, à leur ombre, l'habitant des ruines.

Plus loin, la courbe du fleuve, avant qu'elle disparaisse de l'horizon resserré entre deux collines, arrose l'Ouldja, petite plaine fertile où, dans le lointain de ses champs de céréales, se distinguent encore, sous la forme de canaux d'irrigation, des vestiges d'anciennes cotonneries. Les importations d'Europe, les taxations locales ruinèrent cette culture, et l'industrie indigène qu'elle alimentait commença à péricliter vers l'année 1875; elle ne s'est point relevée depuis.

Les barques ordinaires ne peuvent guère s'éloigner de Rabat, en suivant le cours du Bou Regreg, à plus d'une douzaine de kilomètres; en cet endroit quatre marches, les « seuils », rendent le passage serpentant dans les vases fort difficile, impraticable même en dehors de la période des apports d'eau des fortes marées. Alors, l'oued, en des parois de granit presque à pic, resserre et encaisse son lit sauvage en une atmosphère de

calme et de lointain que trouble seul le bruit de la barre à mine des carriers. Un ruisseau profond, l'oued Akreuch, ravine la rive gauche, sur trois mètres de largeur. C'est la région de la pierre dure, rose, rouge et noire avec ses exploitations multiples...

Au fil de l'eau, marchant à la mer qui se retire, on rentre à Rabat, le soir. Et le soir, sur le fleuve, en barque, à l'heure où le soleil inonde, de sa pluie d'or en fusion, tout le couchant, c'est l'enchantement, le rêve... Déjà, l'orangeraie s'assombrit; nul autre bruit que le « floc » de la rame et le clapotis du flot; les murs du Chella, noirs sur le ciel encore clair, prolongent, de leurs formes diaboliques, le vallon qui s'efface dans la brume crépusculaire. Une vague impression de mystère et de légende plane dans l'air et se dégage du chaos des ruines qui semblent provenir de quelque gigantesque demeure seigneuriale lointaine. L'ombre merveilleuse du tout-puissant Sultan Noir et celle de la fée du lieu, la blanche et vaporeuse Lalla Chella, hantent l'esprit et le coteau, et l'on croit voir partout, sur la terre et l'eau, des revenants que la source encore attire : de longues processions descendent au romantique ruisseau

qui murmure, qui berce les générations de son chant d'amour, de vie et d'espérance... Il y a là d'infatigables batailleurs, des pillards, d'excellents cavaliers, Berbères et Numides, des marchands de Tyr et de Carthage, des soldats et des laboureurs de Rome, des Vandales, des Byzantins, des Wisigoths, des Arabes venus de l'Orient... Il y a là des idolâtres, des juifs, des chrétiens, des mahométans, émigrants de tous les cieux, couverts de la poussière de toutes les étapes, portant avec eux, sous une forêt de lances, de hauts canons de fusil, d'étendards et de bannières, les richesses et les haillons de tous les pays, de tous les peuples, la civilisation de toutes les latitudes... Il y a là, dans le mouvement qui, à travers les âges, porte l'être animé à la Source, toute l'histoire des anciens Chella, l'histoire que connaissent seuls le flot qui éternellement se renouvelle, le ciel aux éphémères et changeantes visions, les poussières qu'a dissipées le vent...

Rabat, mars 1921.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

APERÇUS HISTORIQUES

DEUXIÈME PARTIE

SUR LES RIVES DU BOU REGREG

ESQUISSES DESCRIPTIVES

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG